ALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

Grande Sala 0.8
6-VI-13

Digitized by Google

III 6 VI 13

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PUPILLE

DE LA

LÉGION D'HONNEUR

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de P. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cᵉ,
rue des Poitevins, 6.

78435

LA PUPILLE

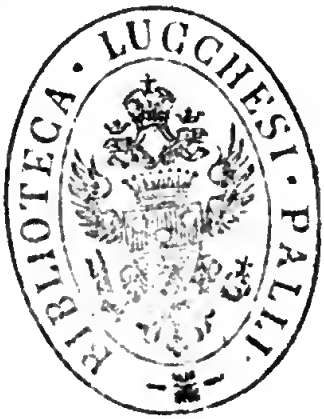
DE LA

LÉGION D'HONNEUR

PAR

LOUIS ÉNAULT

TOME DEUXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1869

Tous droits réservés.

Digitized by Google

LA PUPILLE

DE LA

LÉGION D'HONNEUR

DEUXIÈME PARTIE

I

Quand on revient dans son pays, au bout d'un certain nombre d'années, on y trouve de tristes changements. Que de vides dans les rangs, si serrés jadis !... Que de maisons, qui s'ouvraient joyeusement pour nous recevoir, sont maintenant fermées ! L'aspect matériel des rues n'est plus le même; tel vieil édifice est tombé; cette place n'existait pas; une autre n'existe plus. On erre comme un étranger parmi les siens, sans en être reconnu... et si ceux que l'on appelait de ce doux nom « les siens ! » n'existent plus... si la patrie elle-même n'est plus qu'une solitude, oh ! alors, c'est avec un indicible serrement de cœur que l'on revoit ces lieux, familiers à la première enfance, et dont le souvenir a suivi partout notre vie voyageuse

Telle était la condition de Jeanne quand elle rentra dans Avranches, qu'elle avait quitté huit années auparavant. Elle y revenait le soir, à l'heure mélancolique qui fait toutes choses plus tristes encore, en nous et autour de nous. Elle arrivait fatiguée de la route, ennuyée des lenteurs d'une mauvaise voiture qui l'avait promenée d'une ville à l'autre, et ne sachant même où aller reposer sa tête. Elle descendit dans la petite auberge où le conducteur la mena. Une nuit est bientôt passée : mais la chambre qu'on lui donna était d'une confortabilité qui laissait beaucoup à désirer, et d'une propreté plus que douteuse. Sans doute Saint-Denis n'avait point accoutumé la fille du colonel aux mollesses d'un sybaritisme exagéré ; mais tout portait, du moins, à Saint-Denis, un cachet de grandeur et de noblesse qui flattait les instincts de sa nature aristocratique. En sortant de là, elle s'était trouvée transplantée en plein luxe, dans les délices du château de Blanchelande, halte passagère et trompeuse dans le monde du luxe et de l'élégance. C'était la première fois qu'elle souffrait au contact de réalités mesquines et vulgaires La vie, après l'avoir longtemps gâtée, ne lui ménageait plus les rudesses de l'apprentissage, et elle les subissait sans l'adoucissement d'aucune transition.

Elle dormit mal et fit de mauvais rêves dans un mauvais lit.

Le lendemain, à son réveil, son premier soin fut de faire prévenir de son arrivée maître Gravis, le notaire et l'ami de sa famille.

L'honorable garde-notes arriva sur-le-champ, aussi vite que ses petites jambes pouvaient le porter, pous-

sant son ventre devant lui, sa chaîne à breloques sautillant sur son gilet à fleurs, rasé de frais, tondu de court, cravaté de blanc, habillé de noir, quoiqu'il fût à peine neuf heures du matin.

Ainsi le veut l'étiquette du parfait notaire, et le notariat respecte les *us* et *coutumes*, et se conforme aux traditions.

Les lunettes d'or brillaient avec une majesté sereine et particulièrement imposante à la racine d'un nez où leur équilibre se trouvait souvent compromis, et nécessitait l'emploi d'un geste fréquent et d'un haut-le-corps nerveux, pour être rétabli dans son premier état.

Maître Gravis se fit conduire à la chambre de Jeanne, frappa trois coups à la porte avant d'ouvrir, fit du seuil trois saluts avant d'entrer, puis s'avança vers Mlle Derville, sans trop la regarder.

Si Jeanne ne se fût pas trouvée dans des circonstances qui, certes, ne prêtaient pas à la raillerie, elle aurait eu peut-être quelque peine à retenir son hilarité, en apercevant en face d'elle ce personnage franchement grotesque. Mais le moment eût été mal choisi pour se livrer à cette gaieté malicieuse ; aussi la pensée ne lui en vint pas même à l'esprit.

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir dérangé, dit-elle au notaire, en lui présentant une des deux seules chaises qui se trouvaient dans la chambre.

Gravis, comme si cette voix, d'une sonorité harmonieuse, si riche et si pleine, eût produit sur lui un effet tout particulier, releva vivement la tête, et fixa sur notre héroïne deux petits yeux qui pétillaient derrière les verres de ses lunettes. Le notaire avait vu jadis

partir pour Paris une fillette dans l'âge le plus ingrat de l'ingrate adolescence; il voyait revenir une belle créature, parée des plus précieux dons de la jeunesse, et, malgré ses chagrins, brillante comme une fleur.

L'empire de la beauté s'exerce, dit-on, jusque sur les tigres au fond des bois : les notaires ne sont pas des tigres. Gravis fut subjugué en un instant, et, quand Jeanne Derville se fut nommée, — car il ne l'avait pas reconnue, — il chercha dans son *répertoire* les formules les plus galantes pour exprimer son admiration, d'ailleurs assez visible. N'osant pas se permettre des allusions trop directes, il parla tout d'abord, et il en parla bien, de l'affection si vive qui l'avait jadis uni au colonel, et mit beaucoup de feu dans ses protestations pour assurer Jeanne qu'il était déjà tout prêt à *reporter* ses sentiments du père sur la fille.

— Je vous crois, monsieur, et je vous remercie, dit Mlle Derville, quand elle put enfin placer quelques mots de réplique entre deux phrases du monologue. Je sais que vous n'avez pas attendu jusqu'à ce jour pour faire vos preuves de dévouement envers moi et les miens.

— Sans doute, sans doute, mademoiselle... mais il me semble... je sens... je suis certain que je n'ai jamais eu autant qu'à présent le désir de vous être utile et l'envie de vous servir...

— Tant mieux, monsieur! gardez-moi, je vous en prie, ces bonnes dispositions; je me verrai peut-être forcée d'en user plus tôt que vous ne croyez...

— Le plus tôt sera le mieux, mademoiselle! fit le galant notaire...

Jeanne expliqua sa position, et elle ne cacha point

la nécessité où les événements la mettaient de se créer immédiatement des ressources.

Toutes ces choses, Gravis les connaissait déjà; mais il lui semblait que Jeanne avait une façon de les dire qui les lui montrait sous un jour tout nouveau.

— Et c'est pour vous créer cette position que vous êtes venue dans notre ville? lui demanda-t-il avec une certaine émotion, en retirant ses lunettes, qu'il essuya soigneusement à plusieurs reprises. Hum! hum! c'est grave! Mais, dites-moi, ma chère demoiselle, pourriez-vous donner des leçons de piano?

— Peut-être. Mais je dois vous dire tout d'abord que je ne suis point venue à Avranches dans l'intention de m'y fixer.

— Ah!..

— Non! Mais, sans le savoir, vous avez été, monsieur, une des causes de mon voyage.

— Moi!

— Vous-même! Avant d'entrer dans ma vie nouvelle, je tenais à payer mes dettes de reconnaissance, et vous êtes mon premier créancier... J'ai voulu venir vous remercier des soins aussi dévoués qu'intelligents apportés par vous à l'administration de ma chétive fortune... Oh! ne vous défendez pas! ajouta-t-elle en surprenant chez le notaire un signe de dénégation modeste, ne vous défendez pas! ce serait inutile : je sais tout. Je sais aussi, ajouta-t-elle, que tout ce que vous avez fait pour moi, vous l'avez fait surtout en mémoire de mon père, dont vous fûtes l'ami, et le motif auquel je suis redevable de vos bons offices me les rend plus précieux encore.

— Ce que j'ai fait est bien peu de chose, en vérité,

répliqua M. Gravis, et ne vaut pas vos remercîments; mais, ajouta-t-il avec cette finesse un peu cauteleuse de l'homme d'affaires, doublée cette fois de la finesse normande, est-ce que c'est pour moi seul que vous seriez venue?

— Non, monsieur, répondit Jeanne avec un accent de douloureuse franchise ; je suis venue pour les morts plus encore que pour les vivants... ; j'ai voulu m'agenouiller sur deux tombes et retrouver ici de bien douloureux, mais de bien chers souvenirs...

— Mademoiselle, de tels sentiments vous honorent, et je suis certain qu'ils vous porteront bonheur.

— Je vous prierai donc, monsieur, de bien vouloir me faire conduire à la Rosière.

— Vous y faire conduire! Ah! pardon, mademoiselle; mais je regarde comme un devoir et un plaisir de vous y conduire moi-même... Il n'y a pas dans tout Avranches une trotteuse comme la *Grise*, et en trois petits quarts d'heure...

Il aperçut chez la jeune fille quelque chose qui pouvait ressembler à de l'hésitation; aussi ajouta-t-il tout aussitôt avec assez de tact :

— Si vous le permettez, ma fille nous accompagnera.

— Ah ! vous avez une fille, monsieur? je serai charmée de la connaître...

— Elle est à peu près de votre âge... moins belle que vous... dame! vous savez, la province!... mais, du reste, une bonne créature, et très-capable... Depuis la mort de sa pauvre mère, c'est elle qui tient la maison... Mais je la marierai bientôt... Vous savez, à Avranches, il y a peu de distractions... quoique nous

ayons sept mille cinq cents âmes, un procureur impérial et un sous-préfet.

— A quelle heure partons-nous? fit Mlle Derville, qui tenait l'incident pour vidé.

— Sur le tantôt...; le matin, j'ai toujours quelques signatures à donner, bien que je laisse à mes clercs le gros de la besogne.

— Votre heure sera la mienne.

— Vous vouliez bien vous rappeler tout à l'heure, fit M. Gravis, que j'avais été l'ami de votre père. Vous aviez raison! ajouta-t-il, en forçant un peu la note de cette intimité qui n'avait peut-être pas été si grande pendant la vie de M. Derville que depuis sa mort; le colonel n'a jamais inspiré à personne un dévouement aussi absolu qu'à moi; il m'en récompensait par une affection que je n'oublierai jamais.,. Aussi je ne souffrirai pas que sa digne fille occupe plus longtemps cette misérable chambre à l'auberge du *Grand-Turc*, quand j'en ai cinq ou six à la maison qui ne font rien... Ma fille ne me le pardonnerait pas!

Jeanne n'avait aucune raison pour souhaiter de demeurer plus longtemps au *Grand-Turc*. Elle accepta donc l'offre de cet ancien ami de son père, qui ne demandait qu'à devenir le sien, et une heure plus tard elle faisait son entrée chez l'officier ministériel, par la porte cochère, décorée des panonceaux aux armes de l'empire.

Mlle Gravis, prévenue à temps par l'auteur de ses jours, s'était mise en frais pour recevoir la *Parisienne;* — ce mot là, dans sa bouche, avait toujours une signification malveillante. — Une robe de soie que la bonne faiseuse lui avait envoyée de Rennes, fut solennelle-

ment tirée de l'armoire; une chaîne d'or, faisant deux fois le tour de son cou, descendit sur sa poitrine en double cascade, et des bagues en brillants ornèrent trois doigts sur cinq, à chaque main.

Il était peut-être un peu de bonne heure pour ce grand déploiement de luxe; mais dans cette bonne ville d'Avranches, on ne change pas de toilette autant de fois qu'à Paris, et l'on s'habille le matin pour toute la journée.

Mlle Gravis attendit Mlle Derville dans le grand salon, meublé à la mode du premier empire, et qui n'avait pas été ouvert depuis un mois; le père de cette aimable personne procéda à la présentation avec une régularité formaliste :

Mademoiselle Jeanne Derville!

Mademoiselle Rose-Céleste Gravis!

Les deux jeunes filles s'examinèrent et ne se plurent point. Jeanne, trop préoccupée de ses affaires et de ses chagrins, eut le tort de ne point admirer suffisamment les chiffons de Rose-Céleste, et celle-ci ne lui pardonna pas son effet manqué. Rose-Céleste, de son côté, considéra comme un manque d'égards la trop grande simplicité d'une tenue de voyage à laquelle on n'avait rien changé pour elle. Les façons réservées de Jeanne furent pour elle de la froideur et du dédain. L'impression mauvaise qu'elle éprouva tout d'abord de ces menus détails ne devait plus s'effacer.

Quant au notaire, enchanté de recevoir chez lui la fille du colonel Derville, une des plus brillantes élèves de Saint-Denis, toute couverte des lauriers du concours, et, de plus, une très-jolie personne, ce qui flatte toujours la vanité masculine, il n'aperçut même

pas chez sa fille, ce commencement de sourde hostilité qu'il eût devinée avant même de la voir, s'il eût un peu mieux connu le cœur humain... et surtout le cœur féminin. Mais on ne peut pas tout savoir... même quand on est notaire impérial.

On déjeuna lestement, et, sur le coup de midi, la *demi-fortune*, attelée de la *Grise*, vigoureuse Percheronne à la robe pommelée, sortit de la remise avec un certain fracas, et vint attendre les ordres de Monsieur dans la rue, sous l'œil des flâneurs se demandant déjà quel riche testament ou quel magnifique contrat l'officier ministériel allait rédiger dans les environs.

Quelques minutes plus tard, les trois voyageurs prenaient place dans le confortable véhicule, qui roula bientôt sur la route de Bretagne. Le trajet fut rapide, et presque silencieux. Gravis respectait le recueillement de Jeanne, et sa fille, dont la mauvaise humeur ne cédait point si promptement, ne se sentait pas disposée à faire de nouveaux frais pour l'étrangère, qui semblait si incapable de les apprécier.

En moins d'une heure, on arriva.

Les années n'avaient rien effacé de la mémoire fidèle de Mlle Derville. D'aussi loin qu'elle aperçut la Rosière, elle reconnut tous les détails du site familier à son enfance : et la petite colline, derrière la maison, couronnée d'un bouquet de pommiers chargés en ce moment de leurs fruits aux riches couleurs; par devant, la pelouse sur laquelle, si souvent, elle s'était assise, et les allées de sable fin, dans lesquelles, tant de fois, avaient couru ses petits pieds.

La *Grise*, qui avait l'habitude de faire ce voyage, s'arrêta d'elle-même devant la grille. Le locataire de

Jeanne reconnut l'équipage du notaire et accourut ouvrir. C'était un ancien militaire atteignant déjà les extrêmes limites de l'âge mûr, et achevant sa vie comme on finit un beau jour, dans cette sérénité profonde que donne seule la conscience du devoir accompli.

— Eh! bonjour, capitaine, dit Gravis qui venait de mettre pied à terre; voici Mlle Derville, votre propriétaire, qui vient pour voir sa maison.

— Vous êtes ici chez vous, mademoiselle, répondit le capitaine, avec une simplicité qui pourtant n'était point exempte d'une certaine grâce galante. Il offrit le bras à Jeanne, et s'acquitta de son mieux de tous les devoirs de l'hospitalité. Un léger goûter fut offert aux jeunes filles.

— Je vous remercie, lui dit Jeanne, mais je ne veux être importune que le moins possible; tout ce je vous demande, c'est la permission de revoir, pour la dernière fois peut-être, la maison où j'ai vécu... la chambre où mon père est mort...

— Pour la dernière fois, oh! mademoiselle! fit Gravis de son accent le plus pathétique, pouvez-vous bien parler ainsi?

— Il faut tout prévoir, cher monsieur, répliqua la jeune fille en surmontant son émotion. Hélas! qui sait? je serai peut-être forcée de me séparer de la Rosière...

— Non! je connais trop vos sentiments pour ne pas être certain que vous ne consentirez jamais à vous séparer de ce petit coin de terre où dorment vos souvenirs.

— On ne veut pas toujours ce qu'on fait et l'on ne

fait pas toujours ce qu'on veut! répliqua Jeanne à demi voix...

On entra dans la maison. Le notaire l'avait livrée avec tout son mobilier, et le nouvel occupant, homme d'ordre et d'habitudes minutieuses, ayant trouvé les choses à son goût, les avait l'aissées dans le même état. Il n'avait rien changé à la chambre du colonel; on aurait dit que M. Derville en était sorti la veille. Par une de ces inspirations familières aux grands cœurs, le capitaine avait eu la délicatesse de laisser Jeanne toute seule. La jeune fille put donc verser des larmes que personne ne vit sur la couche où son père avait rendu le dernier soupir en lui donnant son dernier baiser. Elle resta longtemps seule dans cette chambre : les regrets aussi ont leur pudeur. Quand elle redescendit, elle avait encore la tristesse dans l'âme et sur le visage, mais elle était déjà plus calme.

Au moment où, mettant le pied sur la dernière marche de l'escalier, elle allait entrer dans le petit salon où l'attendait le reste de la compagnie, Jeanne se sentit brusquement saisie par deux bras vigoureux et enlevée de terre, puis, en même temps, deux gros baisers retentirent sur ses joues.

— Ah! mon Dieu, est-ce donc vrai possible? s'écriait une voix entrecoupée... Je vous revois... c'est bien vous, ma chère demoiselle, ma belle petite Jeanne... Ah! mon Dieu! mon Dieu! laissez-moi donc vous regarder! comme vous avez grandi!... eh! puis, c'est que vous êtes devenue belle... quoique trop pâlotte!... Ah! maintenant je puis m'en aller avec les deux autres, puisque je vous ai revue... Je leur dirai

que vous ne les avez pas oubliés... ni moi non plus... n'est-ce pas mamz'elle Jeanne?

— Ni lui, ni toi, ni personne, ma pauvre Jacqueline! fit Jeanne en serrant dans ses mains délicates les mains rudes, mais loyales, de la Bretonne sauvage qui l'avait élevée, et dont nous avons vu la douleur farouche éclater, en rugissements de lionne, chez Mme de Boutaric, lorsque la sévère marquise dut refuser de l'emmener avec l'enfant.

Ne pouvant plus garder ses maîtres, Jacqueline gardait la maison; ne voyant plus les gens, elle se rattachait aux meubles. Lorsque le notaire loua au capitaine la villa toute garnie, il n'eut pas grand mal à faire accepter les services de la Bretonne. Il lui suffit pour cela de dire au nouveau locataire à quel point elle avait été fidèle et dévouée à ceux qui l'avaient précédé à la Rosière. Celui-ci se laissa toucher et prit la servante avec la maison.

Au milieu de tant d'objets lui rappelant la seule famille chez laquelle elle avait servi, Jacqueline avait gardé en elle son souvenir comme un culte. Jeanne, l'unique survivante des Derville, occupait maintenant la pensée de cette rude mais bonne nature, qui faisait de cet attachement le plus grand bonheur de sa vie. Elle avait souffert de la longue absence; elle s'était crue oubliée, et elle avait pardonné l'oubli, parce que, dans sa modeste et loyale affection, elle croyait qu'elle devait tout aux autres et que les autres ne lui devaient rien.

Pendant la vie de Mme de Boutaric, Jacqueline n'avait pas été trop malheureuse. La marquise, en effet, bon juge de toutes les choses du cœur, avait deviné la

noblesse et l'élévation des sentiments de l'humble servante, et, pour lui prouver son estime, elle lui faisait donner souvent des nouvelles de la petite pensionnaire. Elle morte, la pauvre fille fut sevrée de cette dernière consolation. Elle demeura donc dans une ignorance complète de tout ce qui regardait la chère idole qu'elle adorait toujours.

On comprend maintenant l'ardeur et l'effusion de sa tendresse quand elle aperçut Mlle Derville. Elle ne l'avait pas vue entrer dans la maison ; elle ignorait sa présence : aussi, pour elle, la rencontre fut comme un coup de foudre. La joie fait peur; mais on n'en meurt pas. Jacqueline se remit, mais non pas sans peine, de ses émotions trop violentes, et, longtemps encore, elle disait naïvement qu'à force d'avoir été heureuse, cela lui avait fait du mal !

— Il est pourtant bon de se sentir aimée ainsi, murmura Jeanne en manière d'*a-parte*, et involontairement elle se mit à songer à celui par qui elle eût voulu être aimée, et qui maintenant peut-être se croyait le droit de la mépriser. Ce fut une douleur de plus, — non la moins cruelle, — se mêlant à tant d'autres !

Jacqueline vit le nuage qui assombrissait le front de la jeune fille :

— Que voulez-vous, mademoiselle? lui dit-elle tout bas, Dieu est le maître. Quand il commande, c'est à nous d'obéir !

Ces simples paroles rappelèrent Jeanne à d'autres pensées, et reportèrent son âme des vivants aux morts.

— Oui, dit-elle, tu as raison, Jacqueline! — et par deux fois elle passa sa main sur son front et ses yeux;

— oui, tu as raison, ma brave fille, reprit-elle encore, ce que Dieu veut, ses créatures doivent le vouloir comme lui. Mais, écoute : je ne suis pas venue ici seulement pour voir la Rosière, mais encore pour aller m'agenouiller et prier sur la tombe de mes parents. Laissons les autres, et viens avec moi jusqu'au cimetière. C'est par toi que je veux être accompagnée.

— Le fait est, mademoiselle, que personne après vous ne les aimait mieux que moi.

Et faisant sortir la jeune fille par une porte communiquant avec l'enclos, à travers lequel on pouvait aller jusqu'à la route, elle se dirigea vers le champ du repos suprême.

II

Sans vouloir refaire l'élégie sentimentale, si bien faite par Grey, on peut trouver un charme profond, plein d'émotion et de mélancolie, dans une visite pieuse au cimetière d'un village. Là, pas de monuments ambitieux, pas d'inscription faisant mentir le marbre dans un style ampoulé : presque partout des tombes sans nom, recouvertes de gazons verdoyants; çà et là, quelques croix de bois noir; plus rarement encore, une pierre blanche... Eh! cependant ces poussières que vous foulez aux pieds, furent jadis animées... des cœurs battirent dans ces poitrines de squelettes; d'ardentes passions couvèrent sous ces fronts, endormis aujourd'hui de l'éternel sommeil.

Mlle Derville n'avait jamais vu la tombe de son

père; elle savait seulement qu'on l'avait placé près de la femme qu'il avait tant aimée, — sa femme, — la mère de Jeanne. La jeune fille prit d'elle-même le sentier où, tout petits, ses pieds avaient marché... Les deux tombes jumelles n'étaient pas beaucoup plus magnifiques que toutes celles qui les entouraient. Deux noms et deux dates sur deux plaques de marbre noir : c'était tout. Mais, à l'entour, il y avait des fleurs soignées par une main attentive et amie.

— C'est toi, Jacqueline, dit Jeanne en regardant la Bretonne, c'est toi qui plantes ici, et qui arroses?

— Oui, mademoiselle.

— Bonne créature, comment te remercier de tout cela?

— Ah! mademoiselle, vous m'avez tout payé en me disant : « Viens avec moi prier pour eux! »

— Alors, toutes deux, prions! fit Jeanne en se laissant tomber sur ses genoux.

Elle s'abîma dans une prière émue, pleine de foi et d'amour. Quand elle se releva, elle se sentit plus forte et plus ferme, plus capable d'envisager la vie avec calme et de subir ses assauts avec courage. Elle s'assit sur le gazon, au pied des tombes chéries, et promena autour d'elle ses yeux, où il y avait encore des larmes, comme si elle eût voulu graver dans son âme des souvenirs et des images qui, désormais, ne s'en effaceraient plus.

Par dessus les haies vives qui servaient d'enclos, on apercevait la mer déroulant sur le sable gris ses larges vagues toujours agitées, dont la plainte monotone montait dans l'air silencieux. A l'horizon, le mont

Saint-Michel, immobile et muet, dressait sa grande silhouette morne.

C'était une belle journée d'automne, avec un ciel bleu, de ce bleu délicat et pâle qui n'atteint jamais l'éclat de l'azur méridional, — un vrai ciel de Normandie; — mais c'était sous ce ciel que Jeanne avait pour la première fois ouvert ses yeux à la lumière, et elle le trouvait charmant dans sa grâce mélancolique.

— N'est-ce pas, mademoiselle, dit à voix basse Jacqueline qui la voyait absorbée dans sa contemplation, n'est-ce pas, mademoiselle, que vous ne méprisez pas le pays?

— Le mépriser? Non, va! je l'aime! et c'est là que j'aurais voulu vivre... si...

— Si?

— Si j'avais pu.

— Oh! comme si on ne pouvait pas toujours, quand on veut!... D'abord, rien n'est cher ici... Ce n'est pas comme à Paris, où il paraît qu'on vous vend tout... jusqu'à la mauvaise eau qu'on vous fait boire... Pour vous loger, vous aurez la Rosière, qui est, autant dire, le plus joli endroit du département; pour vous servir, vous aurez moi, qui ne vous coûterai pas grand'chose.

— Eh bien! ma pauvre Jacqueline, tout cela même ne suffirait pas, et il faudrait encore que tu pusses me nourrir.

— Ne m'en défiez pas!

— Eh! comment ferais-tu?

— Ce n'est pas si gros à faire un ménage comme le vôtre! après avoir travaillé pour vous, j'irai bien

travailler pour les autres... et avec ce que je gagnerais...

— Et tu crois que la fille de mon père pourrait ainsi accepter ton aumône?...

— Vous me rendriez cela plus tard, mademoiselle, quand vous serez mariée...

Cette fois, pour toute réponse, Mlle Derville hocha la tête. Puis, voyant que Jacqueline la regardait tristement et sans rien dire, elle ajouta bientôt :

— Et moi aussi, je dois travailler, pour ne pas faire rougir les deux qui dorment ici, tout près de nous, sous ce gazon... et qui peut-être nous entendent.

— Travailler... vous!... avec des mains comme celles-là!... Et qu'est-ce que vous pourriez faire?

— Oh! il est trop certain que je ne pourrais pas aller à la charrue, répliqua Jeanne avec un pâle sourire... Mais chacun a son sillon à creuser, et le mien ne sera pas moins rude que les autres!

— Je ne croyais pas qu'à Paris vous eussiez de la *terre à labour...*

— Non, mais il y a des âmes que l'on cultive aussi. Je donnerai des leçons, si tu veux tout savoir... On m'a appris, j'apprendrai aux autres. On a fait de moi une honnête fille; ce que j'ai reçu, je tâcherai de l'enseigner à mon tour. Comprends-tu?

— Pas trop! Vous donnerez des leçons! vous, la fille d'un colonel!

— Je connais des filles de général qui seraient heureuses d'en pouvoir faire autant.

— N'importe! c'est un mauvais métier...

— Pas toujours si mauvais! D'ailleurs, que veux-tu? quand on n'en a pas d'autre! Les hommes font les

parts... et ils choisissent. Je n'ai le droit d'être ni juge, ni avocat, ni médecin, n'est-ce pas? il ne nous reste, à nous autres femmes, que trois ou quatre emplois, parmi lesquels j'ai choisi celui qui m'a paru me convenir le mieux.

— Mademoiselle, tout cela est bien triste!

— Beaucoup d'autres choses sont tristes! fit Jeanne en levant les yeux au ciel, et il faut pourtant s'y résigner. Mais rentrons; voici bien longtemps déjà que nous faisons attendre ce pauvre Gravis, et je sais qu'il a fort à faire. Viens!

Jeanne cueillit une fleur sur chacune des deux tombes et redescendit le sentier.

Le notaire et le capitaine venaient à sa rencontre. Rose-Céleste avait jugé plus digne de rester au salon.

— Comment la trouvez-vous? demandait Gravis à son compagnon.

— Il ne peut y avoir deux avis sur son compte : charmante!

— Ce serait une bien aimable femme!

— Elle me fait regretter de n'avoir plus vingt-cinq ans...

— Ah! si je n'en avais que cinquante! murmura le notaire à part lui.

Cependant, Mlle Derville venait à eux par un étroit sentier, bordé d'acacias aux têtes arrondies, et de saules aux rameaux inclinés, qui formaient au-dessus de sa tête comme des arcs de triomphe de verdure.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle au notaire en l'abordant, je vous ai dû aujourd'hui une grande consolation et un grand bonheur.

— Ceux qui ont la bonne fortune de vous servir restent toujours vos obligés, répliqua Gravis.

— Vous êtes ici chez vous, dit à son tour le capitaine, au moment où l'on rentrait dans la cour du cottage. Je ne suis que le gardien de la maison, et vous la retrouverez toujours dans l'état où vous la laissez aujourd'hui.

— Vous êtes presque aussi bon que M. Gravis! fit Jeanne en lui tendant la main, et pour moi c'est tout dire, ajouta-t-elle en regardant le notaire, qui fit le gros dos.

La voiture était attelée. Le capitaine aida la jeune fille à monter.

— A bientôt, n'est-ce pas? lui dit-il avec je ne sais quel accent de tendresse paternelle.

— Ma destinée est trop précaire pour que j'ose rien promettre! répondit Mlle Derville; tout ce que je puis vous dire, c'est que ma pensée reviendra souvent ici... je me trompe: elle y sera toujours.

Rose-Céleste, qui n'avait pris aucune part à cette conversation, parut s'absorber dans la contemplation des deux aiguilles marchant sur le cadran de sa montre, et indiqua l'heure au notaire.

— Tu n'oublies rien, toi! fit Gravis, et ton père oublierait tout! Adieu, capitaine; il faut que je passe encore une heure à l'étude avant le dîner... Allons, Pierre, en route!

— Qui sait maintenant quand nous la reverrons? disait Jacqueline en regardant la voiture qui s'éloignait.

Jeanne était trop femme, — c'est-à-dire trop fine, — pour ne pas s'apercevoir des mauvaises dispositions de Mlle Gravis à son endroit. Elle avait déjà trop

ressenti les amères tristesses d'une hospitalité contrainte pour les affronter de nouveau. Elle eût voulu quitter Avranches dès le lendemain. Mais la bonne grâce et l'obligeance du père excellent de cette fille désagréable, les services qu'il lui avait rendus, ceux qu'il était disposé à lui rendre encore, tout cela méritait bien quelques égards, — et c'eût été mal y répondre que d'annoncer ainsi brusquement son départ.

Le soir, pendant le dîner de famille, la conversation tomba sur Mme de Boutaric. Jeanne laissa parler son cœur, et trouva des mots émus pour exprimer son affection et ses regrets.

Gravis l'écoutait avec un bonheur visible. On eût dit qu'il lui savait gré de cette chaleur d'âme, alors même que ce n'était pas lui qui en était l'objet.

— Et pourtant, se disait-il en la regardant, elle n'a trouvé chez Mme de Boutaric que l'intention du bienfait plutôt que le bienfait lui-même. Que serait-ce donc si elle avait un sujet... sérieux... de reconnaissance?

De tels sentiments sont dangereux quand celle qui les inspire est une personne jeune, belle et séduisante, et que celui qui les éprouve est un notaire impérial — ou royal — ayant passé la cinquantaine, affligé d'une fille désagréable et majeure, et d'une obésité naissante.

Le nom de la marquise, en ramenant le souvenir de son testament inachevé, posa tout naturellement la question de l'avenir de Jeanne.

Maître Gravis en toucha quelques mots.

— Ne parlons pas des absents! dit Mlle Derville avec une gaieté un peu forcée et une indifférence

qu'elle ne ressentait pas : mon avenir à moi, c'est de n'avoir pas d'avenir !

— On n'a pas le droit de parler ainsi, quand on a des amis! fit le notaire en étouffant un soupir, qui, sans la présence de Rose-Céleste, aurait probablement fait éclater son gros cœur.

— Cher monsieur Gravis, reprit Jeanne, mais non point cette fois sans un peu de tristesse, *j'ai eu* des amis... hélas! Je n'ai que dix-huit ans, et je mets déjà le verbe au passé... Oui, *j'ai eu* des amis... et je sais le cas qu'il faut faire de l'amitié.

— En ce moment, vous calomniez la vie et la nature humaine...

— Je ne crois pas... L'amitié, ce noble sentiment, est remontée aux cieux avec la vieille Justice... Et savez-vous maintenant ce que l'on trouve dans ce monde? des liaisons, mais non de l'amitié; des liaisons futiles, légères, dont le plaisir est le seul but, et qui se dénouent d'elles-mêmes, dès que l'un des deux ne peut plus suivre l'autre, et marcher du même pas dans le sentier fleuri...

— Ah! mademoiselle! croyez-vous ce que vous dites?

— J'y suis bien forcée... mais j'admets des exceptions à la règle générale, ajouta-t-elle en posant sa main fine et fluette dans la large paume du notaire, pendant que Mlle Gravis riait d'un assez méchant rire, auquel la couleur de ses dents eût mérité suffisamment la qualification de rire jaune.

— Les exceptions confirment la règle! poursuivit Mlle Derville, en regardant Rose-Céleste. Ce qui fait, cher et bon maître, que votre très-humble servante,

qui n'est qu'une pauvre fille, ne pourra se permettre de jouir plus longtemps de votre hospitalité. Demain matin, vous signerez son passeport, et elle va se mettre à la poursuite de cette déesse chauve qu'on appelle l'occasion, et, comme on dit en vile prose, tâcher de se faire un sort...

— Demain, c'est bien tôt! répliqua M. Gravis, du ton le plus léger et le plus indifférent qu'il put prendre et sans même regarder Jeanne, car il sentait les yeux redoutables de sa fille peser lourdement sur lui.

— On ne part jamais trop tôt quand le but est loin et la route difficile.

— On part toujours trop tôt pour ceux qu'on laisse! répliqua le notaire.

— Eh! mon Dieu! qu'elle s'en aille donc ce soir!... et qu'on n'en parle plus! pensa Rose-Céleste.

— Je ne voudrais pas être importun, poursuivit maître Gravis : seulement, vous oubliez peut-être que c'est demain dimanche... et, à votre place, je ne voudrais point me mettre en chemin ce jour-là pour chercher fortune...

— Vous avez raison! fit Jeanne, heureuse de saisir l'occasion de lui être agréable, j'oublie les jours. Ces continuels voyages vous empêchent de savoir comment vous vivez... Je serai très-heureuse de vous rester jusqu'à lundi.

— Je sais que vous êtes matinale, lui dit Gravis à l'oreille, au moment où on se levait de table. Demain, avant la messe, je vous demande cinq minutes d'audience dans mon étude. J'aurai des choses importantes à vous dire.

Jeanne accorda d'un signe de tête imperceptible, et,

mal remise des émotions de la journée et des fatigues de la veille, elle se retira dans sa chambre.

Le lendemain, pendant que Rose-Céleste mettait la dernière main à une toilette destinée à rehausser tous ses charmes, et à causer peut-être plus d'une distraction parmi les fidèles, Jeanne, qui n'avait pas même ouvert ses malles, descendait dans son élégante, mais simple tenue de voyage, et frappait deux petits coups discrets à la porte de l'étude.

La porte s'ouvrit aussitôt, mais ce ne fut point Gravis qui se présenta devant Mlle Derville.

Scrupuleux observateurs du repos du dimanche, les jeunes clercs, payés au mois, avaient mis, la veille au soir, un ordre respectable dans leurs pupitres, et s'étaient bien gardés de reparaître. Seul, le pauvre expéditionnaire, — père de famille d'environ cinquante ans, qui travaillait à ses pièces, — gardait l'étude, empilant rôles sur rôles, et faisant une réjouissante consommation de papier timbré à 70 centimes la feuille.

L'impression qu'il ressentit en apercevant la jeune fille ne fut point sans analogie avec celle que nous éprouverions, vous et moi, en face d'une vision appartenant à quelque monde supérieur. Jamais une telle image de grâce, de distinction et d'élégance n'avait passé devant ses yeux éblouis. Un seul regard apprit à Jeanne le triomphe qu'elle obtenait sur cette âme naïve, et, comme une femme est toujours femme, elle ne put s'empêcher d'en être intérieurement flattée, et elle remercia d'un sourire.

— M. Gravis est-il ici? demanda-t-elle de sa voix la plus douce et avec son regard le plus charmant.

L'humble scribe demeura un moment sans répondre, comme s'il n'avait pas compris.

Jeanne répéta sa question aussi doucement que la première fois.

— Dans son cabinet, fit l'expéditionnaire, reprenant enfin ses esprits, et il introduisit Jeanne dans le sanctuaire où le patron, comme on l'appelait, traitait directement les affaires avec ses clients.

Gravis, en apercevant Mlle Derville, quitta le fauteuil de cuir dans lequel il trônait si majestueusement, vint au-devant d'elle jusqu'à la porte, et la fit asseoir auprès de lui avec une sorte de solennité.

— Exacte comme un chronomètre! fit-il en jetant un regard à sa pendule en bronze doré. L'exactitude est la première qualité que l'on doive demander à la jeunesse, et même à l'âge mûr. Avec elle on peut tout... sans elle on ne peut rien!... Mais dois-je m'étonner d'un mérite de plus chez vous? N'avez-vous pas toutes les perfections?

— Vous en rabattriez quelque peu avant d'avoir mangé un boisseau de sel avec moi, répondit Jeanne en souriant.

— Croyez-moi, mademoiselle, que je ne craindrais pas d'en faire l'épreuve!

— Il n'y a pas encore très-longtemps que j'obéissais au son de la cloche, et il ne m'en coûte nullement d'être à l'heure et à la minute...; d'ailleurs avec vous, dont tous les instants sont comptés...

— Je ne perds pas mon temps; mais le mieux employé, ce sera toujours celui que je consacrerai à vous servir.

— Triste cliente! je plaindrais votre étude, si elle

Google

n'en avait point de plus... *avantageuses* que moi.

— Vous êtes pourtant la dernière que je voudrais perdre! fit le notaire en s'animant un peu.

— Cela prouve à quel point vous êtes désintéressé!

— Chacun, mademoiselle, entend ses intérêts à sa façon.

Jeanne se rappela le baron de Blanchelande et ses galanteries d'arrière-saison; elle éprouva je ne sais quel vague effroi, et sentit le besoin de se mettre sur ses gardes.

— Je croyais, dit-elle un peu froidement, que vous m'aviez priée de passer dans votre cabinet pour parler d'affaires sérieuses.

— Si elle ne croit pas que celle-ci soit assez sérieuse, pensa le pauvre notaire...

Mais le ton de Mlle Derville lui inspira une sage défiance, et il revint promptement à son rôle d'homme d'affaires.

— Voici, dit-il, en ouvrant un dossier, votre état de fortune au jour d'aujourd'hui. Voulez-vous y jeter un coup d'œil?

— Je crois, fit Jeanne, avec un geste d'insouciance, et sans même regarder les papiers qu'on lui présentait, que le compte n'est pas difficile à établir... trop heureuse s'il se balance par deux zéros, l'un au passif et l'autre à l'actif.

Le notaire prit dans le dossier de Jeanne une grande feuille toute couverte de chiffres, alignés en colonnes serrées, et voulut commencer à lire son grimoire, article par article.

— Ne vous donnez pas tant de peine, cher monsieur, lui dit la jeune fille; je me contenterai du total, — que,

d'ailleurs, je connais déjà par une communication de Mme la surintendante.

— Soit! fit Gravis, comme vous voudrez! sachez donc que, toutes dettes payées, il ne vous reste, de la succession de vos père et mère, que le cottage, le jardin et le petit enclos de la Rosière, avec le mobilier « *y réposté* ». Le tout est loué cinq cents francs au capitaine Laurent, pour cinq années encore, par moi Gravis, et j'ose dire que c'est bien loué. Donc vous avez cinq cents francs de rente, mademoiselle, ni plus ni moins, — ou plutôt vous les aurez, — car les loyers sont délégués pour trois ans encore aux créanciers de la succession.

Jeanne entendit cette déclaration si positive et si précise avec une résignation et un calme qui ne laissèrent point que d'étonner le notaire, accoutumé à trouver moins de désintéressement chez ses honorables clients de Normandie. La pauvre enfant avait beau dire qu'elle connaissait déjà sa position, le notaire ne pouvait pas croire qu'on la lui eût jamais expliquée aussi clairement.

— Je rentrerai dans mes revenus, répliqua-t-elle, juste au moment où je ne toucherai plus ma pension... cela se trouvera bien!

— Quelle pension?

— Une pension modeste, allez! que la Légion d'honneur fait pendant quelques temps à certaines élèves.

— Très-bien! je ne savais pas!

— Cinq cents francs de rente, continua Mlle Derville au bout d'un instant, à Paris, ce n'est même pas de quoi vivre de pain et d'eau... Enfin!

— Madame de Boutaric est bien coupable!

— Elle ne me devait rien...

— On vous doit toujours quand on peut vous donner!

— C'est là une opinion d'homme aimable, mais pas de jurisconsulte... En tout cas, il ne me reste plus aujourd'hui qu'à m'incliner devant les circonstances ennemies : elles sont les plus fortes. Se plaindre serait inutile; récriminer serait insensé... et ce que l'on m'a surtout enseigné dans la maison dont je sors, c'est précisément la raison et le bon sens pratique.

Jeanne prononça ces mots avec une simplicité et un air de franchise qui ne permettait point de douter qu'elle n'exprimât, en effet, ses véritables sentiments.

— Je vois avec plaisir, continua le notaire, que vous appréciez nettement votre position, et que vous voyez les choses telles qu'elles sont, et sans vous faire la moindre illusion. Ceci est pour le mieux. L'illusion ne pourrait que vous être fatale. Mais l'intérêt que je vous ai toujours porté, que je vous porterai toujours, m'autorise peut-être à vous demander ce que vous comptez faire...

— Eh! monsieur Gravis, travailler pour vivre! Il n'y a pas deux réponses possibles à votre question.

— Vous êtes jeune, mademoiselle, et pleine de courage... mais aussi d'inexpérience. Vous allez bientôt vous trouver aux prises avec des difficultés dont vous n'avez pas même le soupçon... Travailler pour vivre! si vous saviez ce que ce mot-là veut dire dans la bouche d'une femme! Vivre de votre travail... mais c'est impossible!...

— Difficile, oui; impossible, non! D'ailleurs, je n'ai pas l'embarras du choix. Ce que je fais, c'est ce qu'il *faut* que je fasse! comprenez-le bien.

— Pourtant, si vous vouliez!...

— Je veux tout ce qui est juste, bon et honnête.

— La loi sociale n'exige pas, de toute nécessité, que la femme travaille...

— Non! sans doute, quand elle a dix mille livres de rente!

— Elle a créé pour elle des protecteurs naturels...

— Des protecteurs! Eh! qu'entendez-vous par ce mot-là? demanda la fille du colonel, non point sans quelque hauteur. — Qu'est-ce donc qu'un protecteur, selon vous? — Un père? je suis orpheline! Un mari? je suis fille.

— Mais vous ne le serez pas toujours... Eh bien, oui, un mari! Y a-t-il un plus grand bonheur pour un homme riche que d'épouser une fille pauvre?

— Oui, fit Jeanne, avec un flot d'amertumes sur les lèvres, car le souvenir de Maxence lui traversa le cœur comme la pointe d'un fer rouge... il y a le bonheur de ne pas l'épouser!...

— Vous nous calomniez, dit M. Gravis, et je réclame pour mon sexe.

Ici Jeanne ne se défendit point d'une certaine appréhension qu'elle ne laissa point voir.

— Écoutez, mademoiselle, poursuivit Gravis, je ne suis plus, je le sais, de la première jeunesse.

— Hélas! pas même de la seconde! pensa la jeune fille.

— Je ne suis pas vieux, pourtant : j'ai cinquante-quatre ans. Je ne demanderai pas à ma femme une de ces passions insensées comme en exigent les héros de roman, sotte espèce qui fait assez triste figure dans la vie réelle! Mais si vous vous sentez capable d'éprouver

pour moi une affection mêlée de confiance et d'estime; si cette affection peut être assez grande pour que vous daigniez consentir à devenir ma femme, le soin de votre vie me regardera, et vous serez désormais affranchie de toute préoccupation et de tout souci...

Malgré les précautions oratoires dont le notaire l'avait entourée, la proposition était si étrange et tellement inattendue, que la jeune fille crut tout d'abord avoir mal compris... Mais la physionomie de Gravis, dont le regard l'interrogeait, ne lui permit pas de garder son doute plus longtemps. Il fallait répondre.

— Et votre fille? balbutia-t-elle.

C'était là, en effet, la meilleure objection qu'elle pût faire, la seule qui ne dût point blesser le pauvre soupirant, puisqu'elle plaçait ailleurs qu'en lui la cause du refus qu'il allait subir.

— Rose-Céleste! Eh bien! je ferai un sacrifice. Je lui donnerai une belle dot, et je la marierai avec le substitut, qui en est amoureux...

— Amoureux de la dot! pensa Jeanne, qui retint un sourire.

— Dites seulement que vous consentez, et je me charge de tout arranger... Ni obstacles, ni difficultés ne m'arrêteront... J'applanirai tout... La seule chose que je vous demanderai, ce sera de m'aimer un peu... ou plutôt de me laisser vous aimer beaucoup!

— S'il croit que ce soit déjà si facile! se dit la belle créature, en jetant à la dérobée un rapide coup d'œil sur la personne trop peu séduisante du notaire; puis de sa voix la plus douce :

— Monsieur Gravis, lui dit-elle, je suis très-tou-

chée, en vérité... bien reconnaissante à coup sûr... je ne sais comment vous remercier...

— En acceptant! fit le notaire avec une vivacité inattendue, et il tendit la main à la jeune fille.

Mlle Derville ne tint compte ni du geste, ni de l'interruption.

— Je ne sais, reprit-elle, comment vous remercier de cette nouvelle preuve de bonté, ajoutée à tant d'autres; mais je sens que la seule façon dont il me soit possible de vous prouver que je n'en étais pas indigne... c'est de la refuser.

Cette façon de raisonner parut au moins singulière au notaire, qui avait sa logique à lui, et il indiqua, par un signe de tête, qu'il ne comprenait pas très-bien.

— Oui, poursuivit Jeanne, dont la voix se raffermit, je vous suis infiniment reconnaissante de vos offres généreuses; mais une union entre nous est chose absolument impossible. Tout est d'un côté, rien de l'autre. Vous vous apercevriez trop tôt, cher monsieur, que vous avez fait une mauvaise affaire.

— Parce que j'ai la fortune! fit le notaire avec une certaine vivacité... Mais, vous, n'avez-vous point l'esprit, la grâce, la jeunesse, la beauté?... Le mauvais marché, mademoiselle, c'est vous qui le feriez... et vous ne voulez pas le faire... parce que... Eh! dites-le franchement... parce que je vous déplais... ce que je comprends trop bien, d'ailleurs!

Le notaire prononça ces derniers mots avec une humilité sincère et douloureuse, qui fit sur Jeanne une impression pénible. Autant les tentatives de séduction du baronde Blanchelande l'avaient trouvée implacable

et hautaine dans sa chasteté fière, autant le sentiment loyal et droit de M. Gravis la touchait. Il lui en coûtait d'affliger un cœur généreux et dévoué. Mais il y a des choses sur lesquelles toute transaction est impossible. Quand le cœur dit non, la bouche ne peut dire oui! Il y a des refus qui coûtent, mais qu'il serait malhonnête de ne pas faire.

Le notaire regardait Jeanne sans parler; ses yeux seuls priaient... Mais les yeux prient mal à travers des lunettes; les verres ont beau être grossissants, ils nuisent toujours à l'éloquence.

— J'ai pour vous, continua Jeanne en prenant doucement la main de Gravis, qu'elle garda un moment dans les siennes, autant d'affection que d'estime; il n'est pas au monde un homme qui m'ait inspiré autant de confiance... tout cela est bien vrai... et je suis certaine que vous n'en doutez pas!... Mais, que vous dirai-je? Je suis une étrange et bizarre créature, sans doute... et il me semble que tout cela ne suffit pas pour le mariage... Et puis, voyez-vous, je suis encore bien jeune...

— Oui... jeune, pour moi!

— Pour tout le monde! Je vous jure devant Dieu qui m'écoute qu'en ce moment il n'est personne, personne au monde, entendez-vous, que je voulusse épouser!

— Vous êtes bien heureuse de pouvoir attendre! fit le notaire avec le sentiment de tristesse si naturel à l'homme qui se permet d'être encore amoureux, quand il a déjà passé le temps d'aimer

Au point où il en était venu, l'entretien ne pouvait plus continuer sur le même ton, sans devenir égale-

ment embarrassant pour les deux interlocuteurs.

Gravis le comprit, et il eut le bon goût de se défendre d'une insistance qui ne pouvait avoir d'autre effet que de tourmenter inutilement la jeune fille, sans servir le moins du monde sa propre cause, déjà désespérée.

— Je ne veux pas, dit-il, ajouter l'importunité de la prière à la témérité du désir. Il ne me reste plus, mademoiselle, qu'à vous prier d'oublier un instant d'égarement et de prétentions folles.

— Je ne m'en souviendrai que pour me rappeler en même temps avec quelle délicatesse vous m'avez exprimé des sentiments que je suis aussi fière de vous avoir inspirés que malheureuse de ne pouvoir y répondre... comme je l'eusse souhaité.

— Vous mettez de la bonne grâce à tout, fit le notaire, et vous contraignez à vous remercier ceux-là mêmes à qui vous dites non! Consolez-moi, en m'assurant que, du moins, je serai toujours votre ami...

— Je suis certaine de n'en avoir jamais de meilleur que vous.

Gravis, calmé peu à peu, se résigna enfin au rôle de père, pour lequel il était fait, et, renonçant à ses prétentions téméraires, il s'informa avec une sollicitude encore tendre, mais déjà raisonnable, des premières démarches que Mlle Derville comptait faire; des maisons où elle irait d'abord, de l'hôtel où elle voulait descendre à Paris. Il lui offrit une lettre pour une personne de ses amis qui tenait une maison garnie respectable, — chose rare dans cette abominable ville, ajouta-t-il avec un geste de naïf effroi; — il lui donna toutes sortes de bons conseils, et lui fit promettre, si

jamais elle se trouvait dans quelque sérieux embarras, de ne s'adresser qu'à lui.

Rose-Céleste, parée comme une châsse, entra dans le cabinet paternel, précisément au moment où l'entretien achevait d'épuiser ce sujet palpitant. Jeanne lui sut assez bon gré de son arrivée; elle avait l'opportunité d'une intervention souhaitée vivement, et qu'elle ne savait trop à qui demander.

La fille du notaire avait mis, comme on dit vulgairement, toutes voiles dehors; sa robe gorge de pigeon, aux reflets vifs et chatoyants, était émaillée d'une surabondance de bijoux, et elle portait tout un parterre sur son chapeau. Le cœur du pauvre substitut n'avait vraiment qu'à se bien tenir.

Mlle Gravis demeura un moment immobile sur le seuil du cabinet, enveloppant de son regard soupçonneux le petit groupe qu'elle avait devant elle.

—Tiens! se dit-elle, papa est de toutes les couleurs! Mais, si on n'y mettait bon ordre, cette mijaurée lui en aurait bientôt fait voir de grises... et il ne l'aurait pas volé... A son âge! s'il est possible!

Et après cette réflexion, assez peu respectueuse, s'adressant directement à Jeanne :

—Comment, mademoiselle, il est dix heures cinq, et vous n'êtes pas encore habillée... Le dernier coup est sonné : nous arriverons après la procession...

— Ne m'attendez point, mademoiselle; je serais désolée de priver une personne aussi pieuse que vous de la moindre partie de ses offices. J'irai à la messe de midi, où monsieur votre père a la bonté de m'accompagner.

—Sans doute, sans doute, avec beaucoup de plaisir!

fit le notaire, à qui cette proposition souriait d'autant plus qu'elle lui montrait en perspective deux heures au moins de causerie avec Jeanne.

— Eh ! mais, il me semble qu'ils ont assez envie de rester ensemble, pensa tout aussitôt Rose-Céleste.

Et, comme son envie, à elle, n'était pas précisément de faire plaisir aux autres, elle se promit de rester en tiers entre deux.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-elle en regardant son père et en prenant cette voix aigre et cassante à laquelle, d'habitude, le pauvre notaire ne faisait pas de résistance, je reste aussi. La grand'messe n'est d'obligation absolue qu'un dimanche sur trois... et j'y suis allée la semaine dernière.

Et, sans se donner la peine d'attendre une réponse, qu'elle savait bien ne pouvoir être un refus, Rose-Céleste ôta son chapeau, non sans de minutieuses précautions, pour respecter la symétrie de ses fleurs et l'arrangement de ses rubans, puis elle prit comme contenance le *Journal officiel du Notariat*, et, contente du tour qu'elle croyait jouer à Mlle Derville et à son père, elle s'assit résolûment dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Que j'aurais donc eu là une agréable belle-fille ! pensa Jeanne en la regardant.

La présence de ce dragon rendait toute conversation intime absolument impossible. C'est à quoi Jeanne ne perdait rien : elle y gagnait, au contraire, de n'avoir plus à entendre les confidences douloureuses de Gravis. Au lieu de lui être désagréable, ainsi qu'elle en avait l'intention, Rose-Céleste lui rendait service. Mais, comme si elle n'avait qu'une envie très-

modérée de jouir de la conversation de la fille et du père :

— Vous m'excuserez, dit-elle à Mlle Gravis, assez interloquée, si je ne profite pas de votre aimable compagnie... mais j'ai quelques lettres pressées à écrire.

Elle lui fit sa plus belle révérence, et remonta chez elle.

— L'impertinente ! murmura la fille du notaire, fait-elle sa tête ! je la voudrais voir à cent lieues d'ici. Heureusement que demain n'est pas loin.

Le lendemain, Jeanne partit, en effet.

— Allons ! se dit-elle en montant en voiture, voilà que je vais commencer ma vie de juive errante, roulant de ville en ville... sans avoir, hélas ! les éternels cinq sous dans ma poche !

III

Il n'y avait pas encore deux mois que Mlle Derville était sortie de Saint-Denis, et quelle rude expérience, pourtant, elle avait acquise en un laps de temps si court ! Quelles pensées douloureuses remplissaient son âme !... Quel triste horizon se déroulait devant ses yeux humides de larmes !...

Quand, de la portière de son wagon, elle aperçut le but de son voyage, Paris, tout baigné dans les blanches lueurs du matin, dessinant dans la vaste étendue sa silhouette immense, elle ne put se défendre de ce frémissement que tant d'autres ont éprouvé avant elle, que tant d'autres, après elle, éprouveront encore,

en apercevant ce champ de bataille sur lequel, seule, sans alliés, presque sans armes, elle allait livrer le combat de la vie.

Ce ne fut là, du reste, qu'une émotion passagère, et contre laquelle, tout aussitôt, elle réagit avec la nerveuse énergie de sa nature. Ce n'était pas l'heure des sentimentalités amollissantes, c'était l'heure de la lutte et de l'action. Son sens droit, devançant la pratique des choses, le lui faisait bien comprendre.

En descendant du chemin de fer, elle se fit conduire à l'hôtel meublé que lui avait indiqué Gravis.

Là, une première déception l'attendait. La maison, que le notaire avait connue, quelques années auparavant, simple dans ses allures, modeste dans sa tenue, modérée dans ses prix, avait subi une complète et fâcheuse transformation. C'était maintenant un grand hôtel, qui avait toutes les prétentions de ses pareils. Il avait changé de maître, comme de tout, et Mlle Derville n'y trouva point la femme respectable à laquelle l'honnête notaire l'avait adressée. Mais, puisqu'elle était venue là, puisqu'elle s'y trouvait, et que, d'ailleurs, elle ne savait où aller, ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était d'y rester : elle y resta.

Quand la pauvre créature se vit ainsi toute seule, dans cette chambre froide et banale d'un hôtel garni, vraiment abandonnée de tous, livrée à elle-même, obligée de vouloir et d'agir, alors qu'il est si doux à la femme de se reposer de ce soin sur un autre, elle sentit la tristesse de l'isolement avec plus d'amertume qu'elle ne l'avait encore jamais fait. Elle éprouvait des accès de timidité qui lui semblaient invincibles. Elle se disait qu'elle n'aurait jamais le courage de se

présenter dans une maison pour offrir ses services. Comment aborder les gens? que leur dire? si encore elle avait eu quelques lettres d'introduction... Mais rien, rien absolument...; c'était trop peu!

Et si, par malheur, on la prenait pour ce qu'elle n'était pas!... Dans l'hôtel même, il y avait des gens qui la regardaient d'une certaine façon qui ne lui convenait point. Pour éviter ces regards autant qu'il lui était possible, elle restait presque toujours dans sa chambre, où elle se faisait servir, sans se douter que cette petite exagération de délicatesse faisait singulièrement monter l'addition sur sa carte à payer... Enfin, cette réflexion, qu'elle avait déjà si judicieusement faite à Avranches, se représenta bientôt avec plus de force encore à son esprit, je veux dire qu'on ne viendrait pas la chercher chez elle, et que, puisqu'elle avait besoin des gens, c'était bien le moins qu'elle allât les trouver.

En toutes choses le début est difficile; il est plus difficile encore dans ces carrières mal circonscrites, qui n'ont rien de régulier, pas de hiérarchie acceptée, que l'on ne parcourt point successivement, avec ordre, par étapes prévues, mais où tout est personnel, où l'on n'arrive que par soi-même, et où chaque pas est marqué par un effort de la volonté. Dans ces carrières-là, les commencements, pour les natures délicates, ont des rigueurs qui vont jusqu'à l'angoisse. Cependant la nécessité, cette maîtresse souveraine et tyrannique de la vie, ordonne, en de certains instants, si impérieusement, qu'il ne reste plus qu'à obéir.

« Il faut! »

Devant ce grand mot, il n'y a plus moyen de reculer.

Jeanne songea tout d'abord à Saint-Denis, à cet asile qui avait si maternellement abrité les belles années de son adolescence, où il lui eût été possible de rester, en s'assurant à jamais une existence, modeste sans doute, mais honorable, et à l'abri des caprices et des vicissitudes de la fortune. Mais elle avait quitté si fièrement la maison; elle avait remercié la surintendante avec une telle assurance; elle avait si bien dit qu'elle voulait courir les chances de la vie; elle avait annoncé avec une netteté si ferme sa volonté arrêtée de se créer une position en dehors de ce grand établissement où s'était écoulée sa jeunesse, que, vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis des autres, elle mettait une sorte de point d'honneur à n'y point rentrer.

Dans cette incertitude si pénible, elle se rappela la première personne qu'elle avait rencontrée à sa sortie de la pension; la première maîtresse de maison chez qui on l'avait menée, et qui l'avait accueillie avec une grâce si parfaite et un si aimable empressement. Il lui semblait qu'elle avait presque le droit de la regarder comme une amie, et, dans la situation où elle était, une amie était chose aussi précieuse que rare.

Elle fit une fraîche et jolie toilette, car elle savait déjà que c'est précisément quand on a quelque chose à demander aux gens qu'il ne faut pas leur faire pitié, prit le chemin de fer de Maisons-Laffitte, et arriva chez Mme de l'Isle avant son premier lever.

C'était peut-être déjà l'heure des affaires; ce n'était pas encore l'heure des visites mondaines. C'est de quoi Jeanne ne tarda pas à s'apercevoir, à de certaines petites nuances qui ne pouvaient être insensibles

pour une nature aussi fine que la sienne. Les domestiques d'une grande maison, sans peut-être s'en rendre compte à eux-mêmes, n'auront point, pour une femme qui se présente à dix heures du matin, les mêmes égards qu'ils lui auraient montrés, si elle fût venue à quatre heures de l'après-midi.

Cependant comme la campagne, — même la campagne parisienne, — est toujours plus hospitalière que la ville, on fit entrer Mlle Derville au salon. Il régnait dans cette pièce, qu'elle reconnut tout de suite, un certain désordre révélateur. Les chaises et les fauteuils n'étaient pas à leurs places; quelques banquettes à crépines d'or, rangées le long des murailles, indiquaient clairement au visiteur qu'on avait dû recevoir la veille.

Jeanne se rappela sa soirée de début... N'était-ce point ici même qu'elle avait fait son premier pas dans la vie, ce premier pas qui, comme dit la chanson, se fait sans qu'on y pense, ce premier pas, suivi de tant d'autres qui l'avaient menée tout d'abord par une route fleurie, mais sans but, pour la conduire ensuite, par une catastrophe suprême, dans la région désolée où elle était ?...

Le valet de pied qui l'avait introduite la laissa seule un instant, et alla chercher la première femme de madame.

Jeanne lui donna son nom.

— Madame s'est couchée fort tard, répondit la soubrette, en faisant subir à Mlle Derville une inspection qui allait des pieds à la tête ; j'ai ordre de ne pas entrer chez elle avant d'être sonnée.

— C'est bien, fit Jeanne, j'attendrai !

— Alors mademoiselle attendra peut-être longtemps.

— Le temps qu'il faudra! Mais voici ma carte; quand il fera jour chez votre maîtresse, vous voudrez bien la lui remettre.

La femme de chambre sortit sans souffler mot.

Au bout de quelques instants, elle reparut avec un petit air tout à la fois joyeux et impertinent, qui ne sembla point à la jeune fille d'un heureux augure. Elle tenait encore à la main la carte que celle-ci lui avait remise quelques instants auparavant.

— Craignant que mademoiselle ne fût pressée, dit-elle en pinçant le bec, j'ai pris sur moi d'entrer chez madame, et je lui ai remis la carte de mademoiselle. Madame est très-fâchée ; mais n'ayant pas l'honneur de connaître mademoiselle, elle ne pourra point la recevoir. Si mademoiselle vient pour affaires, elle voudra bien écrire: madame fera répondre.

En entendant ces petites phrases sèches, incisives, presque insolentes, impertinentes du moins, auxquelles, certes, elle était loin de s'attendre, Jeanne éprouva une si vive et si pénible surprise, que, tout d'abord, les mots lui manquèrent.

— Mme de l'Isle ne me connaît pas! elle dit qu'elle ne me connaît pas! murmura-t-elle en se parlant à elle-même... Est-ce que Mme de Blanchelande lui aurait écrit ? est-ce que ces riches et ces heureux s'entendent pour former une ligue contre une pauvre fille? Oh! le monde! le monde!... Elle ne me connaît pas!... Après tout, Mme de l'Isle ne me doit rien! J'ai peut-être eu tort de m'adresser à elle... Eh! pourtant, elle m'avait paru si affectueuse et si bonne.

Elle releva la tête, et, à quelques pas d'elle, aperçut l'odieuse soubrette, toujours debout, qui la regardait avec ses méchants yeux. Cette vue suffit à la rappeler au sentiment de la réalité. Elle se leva comme si elle eût été mue par un ressort, et, sans prononcer une parole, elle sortit du salon.

Elle se croisa dans l'antichambre avec le maître de la maison, qui rentrait d'une promenade dans le parc, accompagné d'un de ses cousins. Celui-ci, un jeune homme, qui avait dansé avec Jeanne, la reconnut aussitôt, et, mettant le chapeau à la main, la salua profondément.

— Qui est-ce donc que tu salues? demanda M. de l'Isle.

— Une charmante jeune fille.

— Je le vois, parbleu, bien! mais cela ne me dit pas son nom!

— Son nom? je ne le sais pas! tout ce que je sais, c'est que vous l'avez reçue ici le soir des courses de Maisons.

— Nous en avons reçu tant d'autres.

— Celle-ci est une amie de Mlle Victorine de Blanchelande, et, comme elle, ancienne élève de Saint-Denis...

— Mais, alors, comment est-elle ici, chez nous, ce matin?

— Là-dessus, je n'en sais pas plus que vous... Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est très fâcheux qu'elle s'en aille...

— Eh! morbleu! qui lui dit de partir? pourquoi s'en va-t-elle?

— Si j'étais à votre place, je ne le lui enverrais pas demander...

— Tu as, ma foi! raison, fit M. de l'Isle en s'élançant comme une flèche sur les traces de Jeanne.

Il l'atteignit au moment où elle allait franchir la grille qui séparait la cour du cottage de la grande avenue du parc.

— Mille excuses, mademoiselle, et mille regrets! fit-il en mettant le chapeau à la main, avec une politesse toute pleine de prévenance et d'empressement, j'ai passé tout à l'heure auprès de vous et j'ai eu la maladresse de ne pas vous reconnaître d'abord, quoique je me rappelle parfaitement, maintenant, que nous avons eu la bonne fortune de vous recevoir...

Jeanne s'en allait, la mort dans le cœur, la pâleur sur le front, des larmes dans les yeux. Elle s'arrêta, un peu machinalement, troublée, confuse, émue surtout, regarda M. de l'Isle, sans trouver un mot à lui dire; mais son naïf et charmant embarras parlait pour elle.

M. de l'Isle, qui n'était pas un méchant homme, éprouva un mouvement sincère de bienveillance et d'intérêt compatissant, car il devina des malheurs sous la réserve timide de cette belle personne.

— Venez en aide à ma pauvre mémoire, fit-il doucement, et daignez me dire à qui j'ai l'honneur de parler...

— Mon nom ne vous apprendrait rien! répliqua Jeanne tristement. On vient de me répondre à l'instant même qu'il était inconnu de Mme de l'Isle.

— Quelque méprise, à coup sûr, dont ma femme et moi nous n'entendons pas être responsables le moins du monde.

— Je suis Mlle Jeanne Derville.

— Ah! Mlle Derville!... une élève de Saint-Denis...

une amie de Mlle de Blanchelande, n'est-ce pas? Nous avons beaucoup parlé de vous, mademoiselle, et quel que soit le motif qui vous amène, nous serons ravis, Mme de l'Isle et moi, de l'heureuse rencontre qu'il nous procure.

Tout en parlant, il offrit son bras à Jeanne pour la ramener à la maison.

Ce qui n'était peut-être tout simplement que de la politesse parut à Jeanne la marque d'une sympathie qu'elle se sentit tout heureuse d'avoir inspirée. Il faut à la jeunesse beaucoup de déceptions pour tuer en elle cette étrange facilité de se faire illusion à soi-même, et de croire ce qu'elle désire.

— Merci, monsieur, de vos aimables paroles; vous m'encouragez à tout vous dire : je vous avouerai donc que j'avais grand besoin de voir Mme de l'Isle, et, au risque d'être importune, à une heure si matinale, je lui avais fait passer ma carte... On m'a répondu qu'elle ne me connaissait point... Je partais donc...

Tout cela fut dit avec une simplicité parfaite, mais, en même temps, avec cet accent ému, cette note douloureuse qui trahissent l'impression pénible et la secrète blessure de l'âme.

M. de l'Isle ne s'y trompa point.

— Il y a là, fit-il, quelque malentendu qui s'expliquera de lui-même. Je vous offre à l'avance toutes les excuses de ma femme, qui vous dira bientôt ses regrets... Je réponds d'elle, et puis vous assurer qu'elle n'est pas aussi coupable qu'elle en a l'air.

On rentra.

Mlle Derville et son ancien danseur renouvelèrent connaissance. M. de l'Isle les laissa babiller et passa

chez sa femme. Il en revint bientôt l'air triomphant.

— Je savais bien, dit-il, que nous étions victimes de quelque erreur. Mme de l'Isle, à moitié endormie, avait mal entendu votre nom, que, du reste, elle se rappelle parfaitement... Elle se serait difficilement consolée de l'occasion perdue de vous revoir. On va vous conduire près d'elle.

La femme de chambre, si impertinente tout à l'heure, reparut l'oreille basse, et, d'une voix obséquieuse :

— Madame attend mademoiselle; si mademoiselle veut bien prendre la peine de me suivre...

Elle introduisit Jeanne dans un cabinet de toilette, que Mme de l'Isle appelait en riant son cabinet de travail, et qui, du reste, était aussi coquet et aussi élégant qu'un boudoir de petite maîtresse.

Malgré ses trente-huit ans, Mme de l'Isle, ses vrais cheveux relevés et tordus sur sa tête, sans rouge et sans blanc, telle que le bon Dieu avait bien voulu la faire, était encore fort belle, ce qui l'aidait à être bonne; contente d'elle-même, elle était facilement contente des autres et s'appliquait à leur plaire. Elle fit à Jeanne un accueil charmant, s'estima fort heureuse de la revoir, et exprima le désir et l'espérance de la retrouver à ses bals l'hiver prochain. Puis quand elle eut, d'une voix câline, débité toutes ces chatteries, que Jeanne se garda bien d'interrompre :

— Comment se fait-il, lui demanda-t-elle, en la regardant attentivement, que vous soyez venue me voir si matin, ma chère petite belle, et toute seule encore, ce qui est plus singulier, sans votre charmante amie?

— Mmes de Blanchelande sont maintenant en Italie, répondit Jeanne; mais la vie, qui n'a pour elles que

des plaisirs, n'a pour moi que des devoirs... Je les ai quittées.

Mme de l'Isle fit un mouvement de surprise, et prit un air froid.

Disons-le toutefois; si, en présence d'une position nouvelle et qu'elle ne connaissait point, la femme du monde, qui, après tout, n'avait eu avec la jeune fille que des rapports très-superficiels, montrait tout d'abord un peu de réserve, elle n'éprouvait contre elle ni hostilité, ni malveillance. Jeanne ne tarda pas à s'en apercevoir, car Mme de l'Isle, revenue d'un premier mouvement involontaire, l'interrogea avec bienveillance, et lui montra les dispositions les plus encourageantes. Jeanne, de son côté, lui dit tout ce qu'elle pouvait lui dire, sans livrer le douloureux secret de son cœur.

— Me voilà pauvre, madame, ajouta-t-elle en terminant sa pénible confidence; jai vu tour à tour sombrer toutes mes espérances; je ne suis plus celle que vous avez connue; je suis une fille sans fortune, douée, à ce que l'on assure, d'une certaine intelligence, passablement instruite, mais ayant besoin, — il faut bien dire le mot, — de tirer parti de ce qu'elle sait.

Cette révélation contraria singulièrement Mme de l'Isle. Elle n'était pas ce que l'on appelle une mauvaise nature; au contraire, elle était plutôt bonne; mais toutefois de cette bonté un peu banale dont il n'est pas nécessaire de faire un grand mérite à ceux qui la possèdent, car elle se traduit bien rarement en bons offices. Elle avait un faible assez commun, il faut bien l'avouer : elle aimait surtout les gens heureux.

Il lui fallait voir autour d'elle de la gaieté et des sourires; sa maison était le rendez-vous de la jeunesse et de la fortune, de tout ce qui pouvait faire de la vie une fête continuelle. La grâce de son accueil était toujours mesurée sur le degré de splendeur et d'éclat que l'on pouvait ajouter à ses réceptions. L'existence ne commençait pour elle qu'à dix heures du soir; la lueur des bougies semblait sa lumière naturelle, et son vrai soleil était un lustre.

En voyant entrer dans son salon, sous les auspices de la baronne de Blanchelande, Mlle Derville, dont le nom sonnait bien, pleine de grâce et de charme, rayonnante de jeunesse, elle avait espéré trouver en elle une précieuse recrue pour son salon; c'était là le secret de cette expansion enthousiaste avec laquelle on peut dire qu'elle s'était jetée au-devant de l'élève de Saint-Denis. L'inexpérience de la jeune fille s'y était aisément laissé prendre... Et quelle jeune fille n'y eût pas été prise à sa place?

Mais à présent que Jeanne venait de subir la plus terrible des déchéances, — celle de la fortune, — qui entraînait avec elle la perte absolue de tous les plaisirs de la société, la participation à toutes les joies de cette vie élégante, qui était, par excellence, la vie de Mme de l'Isle, les choses changeaient singulièrement de face. Elle était trop habile cependant pour laisser transparaître ses impressions; un pareil changement ne pouvait avoir lieu du jour au lendemain; il y avait des transitions qu'il fallait savoir ménager. Mais qui, plus que les femmes, a jamais possédé cette science admirable des nuances et cet art suprême de donner le change sur sa pensée vraie? On en put avoir une preuve ce jour-là.

— En vérité, ma pauve enfant, tout cela est bien triste, dit-elle à Jeanne, qu'elle avait écoutée avec une grande attention, et je ne sais vraiment que vous conseiller dans des circonstances aussi graves.

— Ce que tout d'abord je me conseille à moi-même, répliqua Jeanne, c'est de dire adieu à tant de jolis rêves que, d'ordinaire, les jeunes filles de mon âge caressent plus longtemps. Cet adieu, je l'ai dit. Je suis, je crois, une créature raisonnable. Quand la nécessité d'une chose m'est véritablement démontrée, mon parti est vite pris, et je l'accepte sans crainte et sans murmure. Sans doute j'aimerais mieux avoir cent mille livres de rente que d'en être réduite à vivre de mon travail; mais le travail est la loi commune de tous ceux qui ne sont pas les privilégiés de la fortune et de la vie; je le sais et je m'y soumets. Je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est que l'occupation qui m'est nécessaire ne me manque jamais!

La vaillante nature de Jeanne reprenait le dessus, et elle éclatait avec une telle force dans ses paroles, que Mme de l'Isle en fut frappée. Ses connaissances n'étaient pas taillées sur ce modèle-là; c'étaient d'autres types. Sa nature mobile était susceptible d'une exaltation momentanée : elle se sentit prise d'un bel accès d'enthousiasme pour Mlle Deville. Ce fut un revirement aussi complet qu'inattendu. Mme de l'Isle était, à coup sûr, sincère en ce moment, avec Jeanne comme avec elle-même; elle entrevoyait vaguement un certain rôle qu'elle allait se trouver appelée à jouer dans son cercle, et qu'elle jouerait bien.

Que de jolies phrases à placer sur le travail, la vertu, le malheur des jeunes filles pauvres! Jeanne,

d'ailleurs, jolie comme elle était, élevée à Saint-Denis, fille d'un colonel marié par amour et mort sans fortune, rendait sa cause singulièrement intéressante. La cliente valait l'avocat. Constance, — c'était le petit nom de Mme de l'Isle, — était tentée de remercier Jeanne du bien qu'elle allait lui donner l'occasion de faire. Ce que c'est pourtant qu'une belle âme!

— Ma chère enfant, dit-elle à Mlle Deville en prenant ses deux mains, ce sont de nobles paroles que vous venez de faire entendre; de tels sentiments vous honorent. Je plaindrais de toute mon âme ceux qui ne comprendraient pas la dignité de votre conduite et la noblesse de vos résolutions. Je regarde comme un devoir pour moi, dans de telles circonstances, de venir à votre aide; je veux vous voir conquérir, et promptement, la position que vous méritez si bien!

Les malheureux sont naturellement sensibles; les plus légères marques d'intérêt les trouvent reconnaissants : Jeanne remercia Mme de l'Isle avec effusion.

— Vous savez, continua celle-ci, que je vous garde toute la journée. Vous n'avez rien à faire à Paris. Paris, en ce moment, est encore inahabitable et désert. Il faut d'ailleurs que nous arrangions notre plan de campagne. Cela vous va, j'espère?

— Je m'en remets à vous du soin de vouloir pour moi, dit la jeune fille en serrant la main que Mme de l'Isle lui tendait.

Sa belle protectrice allongea le bras et sonna.

La femme de chambre parut.

— Dites que mademoiselle déjeune ici, et revenez achever de m'habiller.

Puis, se tournant vers Jeanne :

— Vous, chère belle, voulez-vous bien passer dans mon boudoir, vous y trouverez des livres, des revues, des journaux... Et puis, ce ne sera pas bien long, j'espère!

Jeanne fit ce qu'on lui disait, sortit de la chambre, entra dans la pièce indiquée, et feuilleta un album, sans prendre garde aux pages qui tournaient entre ses doigts. Elle oubliait les mécomptes qui avaient succédé à ses premières espérances, et se livrait tout entière à cette confiance que rien ne saurait anéantir dans l'âme de la jeunesse; que les déceptions peuvent blesser, mais qu'elles ne tuent jamais. Mme de l'Isle se hâta, comme elle l'avait promis, et Jeanne la vit bientôt reparaître dans un négligé du matin, que ses admirateurs qualifiaient d'adorable. Les deux femmes descendirent toutes deux dans le jardin, grand comme un parc, gracieuses, légères, souriantes, pareilles à deux sœurs. Constance brûlait d'entrer dans son rôle; elle avait des impatiences d'une élève du Conservatoire qui se sent du talent, qui en a, et à laquelle on a promis un début aux Français ou à l'Opéra. Elle voudrait se voir déjà sur les planches!

En quelques mots, Mme de l'Isle mit au fait son mari et son cousin. On n'eût pu reprocher qu'un peu d'emphase à son éloquence; peut-être aussi ne songeait-elle pas assez à épargner la modestie de Jeanne, qui n'osait pas l'interrompre, mais qui souffrait un peu d'entendre ainsi son éloge prononcé devant elle. M. de l'Isle prit la chose à cœur tout autant que sa femme et promit ses services. Le cousin lui-même trouva quelques phrases à demi sentimentales, mais

bien tournées, et qu'il crut du plus heureux effet. Il ne tenait qu'à Jeanne de s'y laisser prendre. Mais elle était encore trop près de Blanchelande et de Maxence de Bois-Robert... D'ailleurs, le souci de l'avenir s'était emparé d'elle, et, à présent, ne laissait plus de place dans son âme, trop péniblement éprouvée, que pour les pensées sérieuses.

Constance lui offrit de demeurer à la villa; où donc pourrait-elle être mieux? mais son expérience profitait à la jeune fille. Elle ne voulait plus accepter la coûteuse hospitalité des riches. Elle remercia donc de son mieux, mais elle demanda d'attendre chez elle l'effet des bonnes promesses de sa nouvelle protectrice. C'était plus digne, sans doute; mais moins habile peut-être. Mme de l'Isle était une de ces femmes avec lesquelles il faut dire : « Loin des yeux, loin du cœur! » Si Jeanne fût restée près d'elle, lui servant en quelque sorte constamment de prospectus vivant, elle se fût occupée plus activement de ses affaires.

C'est à quoi Jeanne ne songea pas. On ne songe pas à tout.

Mlle Derville rentra chez elle après une bonne journée, moins triste qu'elle n'en était partie, et voyant poindre à l'horizon de sa vie quelque chose qui ressemblait au sourire de l'espérance. Elle se dit bien, toutefois, qu'avec la meilleure volonté du monde il ne serait pas possible à Mme de l'Isle de lui trouver, du jour au lendemain, une position convenable; elle gourmanda ses impatiences et s'apprit à attendre.

IV

Cependant l'attente lui semblait longue. Ne sachant que faire, trop timide pour sortir seule, n'osant point se créer dans l'hôtel des relations qui pouvaient être un danger, elle restait presque toujours enfermée dans sa chambre. Mais, depuis qu'elle était au monde, c'était la première fois qu'elle se trouvait seule : la solitude lui pesa. Les soirées surtout lui étaient pénibles, et quand, par malheur, elle ne dormait pas, les nuits se traînaient avec une lenteur désespérante. Elle fit ce que font toutes les désœuvrées : elle envoya au cabinet de lecture et demanda un roman.

C'était sa première lecture de ce genre : elle en fut charmée.

A tous les âges de la vie, et sur presque toutes les organisations, les œuvres d'imagination ont une véritable influence. Sur une âme jeune, vive, impressionnable comme celle de Jeanne Derville, cette influence est plus grande encore. Le roman la fit pénétrer, ou, pour mieux dire, la jeta tout entière dans ce monde de la passion et du rêve, meilleur que l'autre, où la poésie elle-même prend le soin d'arranger la vie, qu'ailleurs la réalité dérange.

Prédisposée à l'impression romanesque par une première passion malheureuse, sous l'influence de laquelle la pauvre créature se sentait encore, elle ne demandait pas mieux que de se nourrir de ces belles chimères d'amour pur, et de se repaître de ces senti-

ments fiers, héroïques, ardents, désintéressés, qui remplacent si avantageusement ce que nous avons par ce que nous voudrions avoir. Le roman n'est pas démoralisateur, ainsi que voudraient le faire croire une foule d'honnêtes gens qui l'attaquent parce qu'ils ne le connaissent pas. Son danger n'est pas dans les atteintes qu'il porte à la vertu : de nos jours, il la respecte; mais le péril est ailleurs, et il n'est pas moins grand, quoiqu'il vienne d'une source plus noble. Il est dans cette soif d'idéal qu'il allume en nous, et que rien ne peut plus ensuite ni satisfaire ni éteindre.

En un jour et une nuit, Jeanne dévora six volumes avec une avidité fiévreuse. Le loueur de livres, qui avait le flair instinctif des gens habitués à vivre aux dépens des passions des autres, et qui les étudient, n'eut pas de peine à deviner dans sa nouvelle cliente une pratique sérieuse; aussi quand elle-même lui rapporta le dernier volume de ce premier ouvrage, eut-il soin de lui en offrir un autre, choisi par lui, qui fut accepté, emporté, absorbé par elle.

Jeanne promettait un débouché précieux à la littérature contemporaine.

Cette vie dura huit jours, et ces huit jours passèrent comme un songe. Ses yeux devinrent rouges, ses paupières bleues et ses joues blanches; mais elle éprouvait je ne sais quelle intensité de vie inconnue jusqu'alors — et qui la ravissait... C'était comme l'éclosion de la jeune femme dans la jeune fille. Dans l'enchaînement de ces pensées, qui lui faisaient une existence toute nouvelle, elle oublia un peu Blanchelande, beaucoup Maisons-Laffitte et Avranches tout à fait, la belle ingrate!

A côté de ces héros de roman, si constants dans leur tendresse, si entiers dans leur passion, si fermes au milieu des épreuves, si dévoués dans le malheur même, Maxence, lui, paraissait bien pâle, et peu digne, en vérité, de cette affection voisine du culte que, dès les premiers jours, son jeune cœur lui avait vouée si témérairement... Elle était forcée de se dire qu'elle méritait mieux que lui, et ce qu'elle méritait, la vie se chargerait peut-être de le lui donner un jour...

A chaque page de ces livres charmants, ne voyait-elle point que des jeunes filles comme elle sans fortune, comme elle ballottées à travers mille épreuves, finissaient toujours par rencontrer l'homme de leur rêve et de leur choix, et par atteindre ce but idéal de tous les désirs de la femme, quand elle est encore jeune et honnête, l'amour dans le mariage, c'est-à-dire le bonheur dans le devoir!

Une de ces mesquines réalités auxquelles, en ce moment, la pauvre Jeanne était si heureuse d'échapper, vint tout à coup la rappeler du ciel sur la terre.

La maîtresse de l'hôtel, bien que fort édifiée sur la tenue, les mœurs et la tranquillité de sa belle pensionnaire, ne lui en remit pas moins, au bout de la semaine, selon l'usage adopté maintenant dans beaucoup de maisons, la note de ses dépenses, composée d'infiniment petits détails, qui, groupés avec art, parvenaient sans peine à un ensemble effrayant. Cette misérable question de chiffres, pour n'avoir pas été prévue par MM. les romanciers dont Jeanne faisait ses délices, n'en est pas moins embarrassante quand il faut la résoudre. C'est elle qui rend si pénible le fameux quart d'heure de Rabelais.

— Eh! mais, se dit Mlle Derville, en vérifiant une addition malheureusement trop exacte, au train dont je vais, je me trouverai sur la paille dans un mois... Cette petite chambre coûte le prix d'une maison en province... Il faut décidément prendre un parti!... et cette Mme de l'Isle qui m'oublie, après toutes ses promesses et toutes ses protestations... Oh! les gens du monde! ils sont bien tous les mêmes! heureusement que Maisons-Laffitte n'est pas à deux cents lieues de Paris.

Elle se décida à faire le lendemain un nouveau voyage à la villa de la belle Constance. Seulement elle ne voulait plus, comme la première fois, arriver à l'heure des solliciteuses, mais au moment des visites, comme les amies et les égales. Il faut bien que l'expérience serve à quelque chose.

Bien que la coquette habitation de sa protectrice ne fût pas très-loin de la station du chemin de fer, Jeanne prit cependant une voiture en sortant du wagon, moins encore pour sauver de la poussière du chemin sa charmante toilette, que pour n'être pas vue arrivant à pied, si, par hasard, il y avait du monde. Elle savait maintenant que la meilleure manière d'obtenir quelque chose des gens, c'est de ne pas paraître avoir besoin d'eux.

Elle sonna à la grille, avec une assurance dont elle-même s'étonna, et qui la fit sourire de l'émotion qu'elle avait eue à cette même place, huit jours auparavant. Il suffit de peu de chose pour influer sur nos dispositions morales et nous changer complétement. Si l'on eût demandé à Jeanne la raison de ce sentiment tout nouveau, elle eût été fort embarrassée de répondre à la question. Elle l'éprouvait; voilà tout!

D'ordinaire, au premier appel de la cloche, on apercevait à l'intérieur un mouvement des gens, significatif et de bon augure. On voyait d'abord s'ouvrir la porte du vestibule; la tête mutine de quelque femme de chambre apparaissait à la fenêtre, et deux valets de pied plutôt qu'un se montraient sur le perron, pendant que le portier, sortant d'une loge rustique formant chalet, et à demi cachée sous des glycines et des vignes vierges, accourait, ses clefs à la main.

Cette fois, rien de tout cela. Pas une fenêtre ne s'ouvrit, pas une porte ne s'entre-bâilla; personne ne parut. On eût dit le château de la Belle au bois dormant.

— Ils sont donc tous morts? se demanda Mlle Derville avec un commencement d'inquiétude. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

Elle sonna une seconde fois, et plus fort.

Le portier, qui cumulait avec ses fonctions modestes celles d'*intendant des jardins*, comme eût dit le solennel Boileau, vint, à pas comptés, du fond de ses domaines, et sans même se donner la peine d'ouvrir, demanda à Jeanne, à travers la grille, ce qu'il y avait pour son service.

— Madame.

— Elle n'y est pas...

— Rentrera-t-elle bientôt?

— Pas que je sache!

— Elle n'est donc pas à Maisons?

— Non.

— Et monsieur?

— Monsieur non plus.

— Ah!

— Il n'y a personne que moi à la villa.

— Où sont-ils donc?

— Dans le Midi, chez la mère de madame.

— Pour longtemps?

— Pour toute la saison, j'imagine. Ils ne sont partis que d'hier matin.

Jeanne pirouetta sur les talons et regagna sa voiture.

— Au chemin de fer! dit-elle à son cocher.

Et tout en refermant sa portière, elle murmura à demi-voix :

— Je crois décidément que je n'ai pas de chance!

Elle regagna tristement la station que, vingt minutes plus tôt, elle avait quittée le cœur content, l'esprit joyeux. Elle avait tellement compté sur les bons offices de Constance, plus à même que personne, en effet, de la servir, que ce brusque départ lui parut un coup de la destinée plus cruel encore que tous les autres.

— Partir sans me laisser un mot, se disait-elle, c'est un manque d'égards qu'en vérité je ne méritais pas... Toutes... même les meilleures!... elles tiennent donc bien à me faire sentir la distance qu'elles veulent mettre entre elles et moi. Il lui eût été facile, avant de s'en aller, de faire ce que je lui demandais... quelques lignes à écrire, peut-être... une bonne parole à dire à la mère de quelque jeune fille riche... Et elle n'y a pas pensé... Elle a pensé à ses chapeaux et à ses robes... Mais à moi? Allons donc! Ah! qu'ai-je fait à Dieu pour être si malheureuse? On dit pourtant qu'il est notre père à tous!

Mlle Derville rentra chez elle malheureuse, mais non découragée; elle sentait que sa lutte contre la fortune devenait de plus en plus difficile; mais elle faisait appel, pour ce moment critique, à toutes ses forces et à

Digitized by Google

toute son énergie. Seulement, elle comprenait bien qu'elle n'avait plus maintenant le moyen d'attendre. C'était le moment de faire appel à toutes ses forces et à tout son courage. C'était le moment d'agir... Agir! que de difficultés cachées sous ce seul mot!

V

Savez-vous rien de plus pénible pour une créature jeune, honnête, modeste, bien née, que cette nécessité de se produire soi-même, que cette obligation d'aller s'offrir, en quelque sorte, de maison en maison, en demandant aux gens : Auriez-vous, par hasard, besoin d'une gouvernante, d'une institutrice, d'une demoiselle de compagnie?

La pensée de Gravis se présenta à son esprit... Elle se rappela cette demande de mariage qui l'avait fait sourire, et il lui sembla qu'une voix insidieuse murmurait tout bas à son oreille :

« Ce serait du pain et un abri!... »

— Eh bien! non! fit-elle, après une demi-seconde de réflexion... Tout, tout! plutôt que cela!

Elle sonna la femme de chambre qui la servait, et l'envoya au cabinet de lecture... mais non plus, cette fois, pour lui rapporter ces romans, qui, pendant toute une semaine, lui avaient fait paraître les nuits si courtes. Non! le livre qu'elle demandait maintenant n'avait rien qui pût exciter son imagination : il était marqué au coin du plus vil prosaïsme de

la vie moderne, de la vie parisienne... C'était tout simplement le *Dictionnaire des vingt-cinq mille adresses!*

Jeanne le feuilleta d'une main fiévreuse, et y releva les noms de toutes les maîtresses de pension de Paris. Munie de ses diplômes, elle commença dès le lendemain la série de ses embarrassantes visites.

On la reçut partout poliment, mais froidement; et partout aussi, sous un prétexte ou sous un autre, elle se vit éconduite. Ici on la trouvait encore trop jeune; là, déjà trop âgée; ailleurs, tout en rendant justice à l'excellente maison d'où elle sortait, on prétendait qu'un tout autre esprit devait présider, de nos jours, à l'éducation de la jeunesse; on craignait qu'elle n'eût gardé l'impression des premières leçons reçues par elle, et qu'elle ne pût se ployer à de nouvelles idées... Chez celle-ci, elle convenait parfaitement... mais toutes les places étaient prises; chez celle-là, on exigeait que toutes les maîtresses fussent protestantes.

Enfin, on trouvait partout un prétexte contre elle, et nulle part ses services ne furent agréés. Chaque nouveau refus lui enfonçait comme une nouvelle épine dans le cœur; mais elle n'en était pas moins résolue à continuer jusqu'au bout sa triste exploration. Si rude que soit un voyage, c'est toujours le premier pas qui coûte le plus.

Elle avait déjà épuisé à peu près toute sa liste, et il ne lui restait plus à parcourir que deux ou trois des étapes qu'elle s'était indiquées à elle-même et qu'elle avait indiquées à son cocher, quand sa voiture s'arrêta

devant une porte au-dessus de laquelle on lisait en lettres longues d'un demi-pied :

MAISON D'ÉDUCATION POUR LES JEUNES DEMOISELLES.

Jeanne descendit et pénétra bientôt dans une demeure de modeste apparence, qui n'avait rien du luxe, de l'élégance et de la confortabilité de celles qu'elle avait précédemment visitées; rien surtout de la dignité et de l'imposant aspect auxquels le grandiose Saint-Denis avait habitué sa jeunesse. Notre héroïne était encore à l'âge où l'on ressent vivement l'impression des choses; celle qu'elle éprouva en entrant dans cette maison fut un malaise indéfinissable, mais réel.

Un portier, prétentieusement qualifié de concierge par l'inscription placée au-dessus de sa loge, et qui semblait cumuler plusieurs fonctions dans l'établissement, l'introduisit dans un petit parloir dont le papier n'avait pas été changé depuis un demi-siècle, et dont le mobilier appartenait à diverses époques de l'industrie française.

Mlle Derville en faisait l'inspection depuis environ cinq minutes, quand elle vit apparaître la personne majestueuse de Mme Ernestine de Sainte-Colombe. C'était la directrice de la pension. Mme de Sainte-Colombe avait été belle; il y avait trop peu de temps de cela pour qu'elle l'eût oublié, et les autres pouvaient s'en apercevoir encore. Mais elle était malheureusement envahie par un embonpoint aussi précoce que désagréable, qui gâtait l'harmonie de ses lignes

jadis régulières et pures. Voilà pour le physique. Au moral, tout ce que nous pouvons en dire maintenant, c'est que Mme de Sainte-Colombe était un bas-bleu prétentieux.

Son *génie*, longtemps méconnu, lui avait causé d'amers soucis, jusqu'à l'heure où un petit journal affamé avait reçu et imprimé, moyennant finances, ses communications peu récréatives. A partir de ce moment, elle avait consacré la meilleure part de son temps à confectionner des nouvelles, des proverbes, et parfois des articles de haute critique, qui ne valaient pas grand'chose, mais qui ne lui rapportaient pas davantage. Elle n'avait, en ce moment, qu'un but, c'était de se décharger du soin de ses élèves sur une suppléante capable, ce qui lui permettrait de se livrer tout entière à ce qu'elle appelait des travaux plus importants.

Soit que Jeanne lui plût, soit qu'elle fût éblouie de son titre d'ancienne élève de Saint-Denis, dont elle se ferait un prospectus et une réclame, soit qu'elle comptât trouver en elle une personne aussi complaisante qu'elle paraissait instruite, elle accepta immédiatement ses services.

Située dans une des rues les moins élégantes qui avoisinent l'église prétentieuse et bourgeoise, comme l'époque qui l'a bâtie, de Notre-Dame-de-Lorette, la pension de Mme de Sainte-Colombe nourrissait l'âme et le corps d'une quarantaine de jeunes filles appartenant au très-petit commerce du quartier. Les élèves payaient assez peu, — ce qui charmait les parents, — mais, comme il arrive toujours dans ce système d'économie mal entendue, on en avait pour son argent.

— Nous vivons ici tout à fait en famille, dit la directrice à la nouvelle maîtresse, en lui faisant visiter la maison; il me vient dans la journée quelques professeurs du dehors; cette demoiselle, que vous apercevez là-bas, dans la cour, est une Irlandaise, qui tient l'étude et qui donne des leçons d'anglais : je la laisse cumuler. Je m'étais réservé le haut enseignement; vous me remplacerez. Ce n'est pas une sinécure que je vous offre; mais vous me semblez laborieuse; d'ailleurs, Dieu ne nous a pas mises en ce monde pour ne rien faire, nous autres femmes. Nous avons toutes notre mission ici-bas. La mienne est d'écrire! ajouta-t-elle avec une certaine emphase.

Jeanne s'inclina sans répondre.

— Je loge, je blanchis, je nourris, j'éclaire! continua Mme de Sainte-Colombe, et je donne... quatre cents francs à l'Irlandaise. Mais l'Irlandaise n'est pas comme vous une élève de Saint-Denis; je sais que tout se paie... surtout ces beaux diplômes!... Je vous donnerai donc six cents francs, à vous, et par exception... Est-ce convenu?

— Convenu! fit Jeanne, qui n'avait pas le moyen de refuser.

Pour une jeune fille qui, dans huit jours, n'allait plus avoir où reposer sa tête, six cents francs, le logement, la nourriture, cela faisait des conditions véritablement inespérées. C'était un coup de fortune inattendu... Jeanne ne se crut donc pas le droit d'hésiter, et elle accepta, un peu à la légère peut-être, et sans même prendre de renseignements sur la maison.

— Et quand dois-je venir? demanda-t-elle avec un

empressement qui devait donner une haute idée de son zèle...

— Mais... quand vous voudrez... le plus tôt possible, demain matin..., ou mieux encore, ce soir!... J'achève en ce moment un travail considérable pour une revue..., et j'ai peu de temps à moi... Ce sera vous qui ferez demain la grande classe de dix heures.

VI

Jeanne quitta immédiatement Mme de Sainte-Colombe pour procéder à son déménagement, qui devait être facile à faire, et à son installation, qui ne lui demanderait pas beaucoup plus de temps.

Elle mit à tout cela une sorte de hâte joyeuse. N'avait-elle point enfin ce qu'elle appelait de tous ses vœux : du travail, le moyen de gagner sa vie... de manger un pain qu'elle ne devrait qu'à elle-même? Sans doute la position était modeste; mais c'était une position!... Et, après tant de vains efforts et de déceptions de toute sorte, elle n'osait pas se permettre d'être difficile.

Une heure plus tard, tout était réglé à son hôtel, et la même voiture dont elle s'était servie pour faire ses courses toute l'après-midi apportait son modeste bagage à l'institution de Mme de Sainte-Colombe.

La chambre d'une jeune fille attachée à un pensionnat de quatrième ordre n'est pas généralement très-luxueuse; celle de Jeanne atteignait les dernières limites de la simplicité. Ce n'était qu'une mansarde

sous les toits, avec le mobilier strictement indispensable. La nouvelle occupante ouvrit une fenêtre pour donner de l'air à la pièce, depuis longtemps fermée, et elle aperçut en face d'elle un horizon de tuyaux de poêle assez laids, et de corps de cheminées peu monumentales. Elle regretta les perspectives de Blanchelande, où l'œil se reposait si mollement sur la cime ondoyante des vertes forêts, et la grande figure du mont Saint-Michel, au-dessus des grèves infinies et de l'Océan sans bornes, aperçue du jardin de la Rosière.

— Bast ! se dit-elle, je ne viendrai ici que pour dormir, et l'on peut bien rêver sans avoir de paysage devant soi.

Jeanne était philosophe à sa manière — qui était la bonne ; — elle tâchait de tirer de toutes choses le meilleur parti possible... D'ailleurs, si misérable que fût cette pauvre petite chambre, c'était pour elle le premier *chez soi* qu'elle eût jamais eu, et cela suffisait pour la rendre chère à une âme naturellement fière, et même un peu hautaine, qui avait souffert de se sentir toujours chez les autres. Elle en prit donc possession avec un véritable sentiment de bien-être. Elle était peut-être un peu voisine de celle de l'autre sous-maîtresse ; mais à Paris l'espace est ce qui manque le plus. D'ailleurs, on peut toujours fermer sa porte.

Jeanne dormit sur son lit dur un bon sommeil que rien ne troubla.

Le lendemain matin, Mme de Sainte-Colombe, qui tenait à faire irréprochablement les choses, présentait la nouvelle maîtresse à sa classe.

Nous l'avons déjà dit, l'établissement dans lequel

débutait Mlle Derville n'était pas ce que l'on appelle une institution aristocratique : il se recrutait principalement dans l'industrie vulgaire et le petit commerce, forcés de vivre d'épargne, et auxquels on n'a pas encore persuadé qu'il est une économie plus ruineuse que la prodigalité même, — celle que l'on fait sur l'éducation des enfants. Trop peu nombreuses pour être réparties en plusieurs divisions, les élèves, malgré la différence de leurs âges, et les divers degrés d'instruction où elles étaient parvenues, prenaient leurs leçons en commun, ce qui rendait fort difficile la tâche de la maîtresse, obligée de se mettre à la portée de toutes, et d'intéresser les plus âgées, tout en se faisant comprendre des plus jeunes. — Ce que Mme de Sainte-Colombe avait dit de la *grande* classe, était une de ces *poses* qui ne lui étaient que trop familières. La moyenne des élèves n'était pas, du reste, fort intelligente : une enfance mal dégrossie n'avait guère préparé les voies à une jeunesse studieuse; le milieu même dans lequel vivaient ces jeunes filles ne les disposait guère à goûter les recherches délicates d'une culture libérale et distinguée. Chaque fleur a sa latitude et sa saison. On ne peut demander au pôle les produits brillants du tropique.

Jeanne comprit bientôt que, si elle devait faire sa carrière du professorat, elle eût dû rester à Saint-Denis où elle aurait eu du même coup la sécurité et la dignité de la vie... Et quelle différence entre le terre-à-terre auquel elle était condamnée et ces belles et larges méthodes d'enseignement, s'adressant à des élèves bien nées, dont l'éducation première avait commencé au sein de la famille, et qu'une sorte d'émulation mu-

tuelle, développant toutes leurs facultés, rendait habiles à saisir tout ce qu'on leur expliquait. Là, du moins, une classe bien faite était une occupation attrayante, un véritable plaisir intellectuel, un travail qui portait avec lui sa récompense. Chez Mme de Sainte-Colombe c'était une tâche comme une autre, une manière plus ou moins ennuyeuse de payer sa maigre pitance, — rien de plus! Les pensionnaires elles-mêmes regardaient la leçon comme une corvée, et, pareilles en cela à toute la gent corvéable, elles s'ingéniaient pour en faire, comme on dit, le moins possible. Il ne fallut point à Jeanne beaucoup de temps pour s'apercevoir de tout cela. Mais elle s'était répété, à plusieurs reprises, que sans doute les commencements lui seraient pénibles, mais qu'elle ne se rebuterait de rien, et qu'elle vaincrait tous les obstacles à force de patience.

Au lieu de se laisser aller au découragement qui, peut-être, se serait emparé de toute autre à sa place, elle redoubla donc d'énergie; elle usa de tous les moyens pour s'insinuer dans l'esprit de ses élèves, gagner leur confiance, et les tourner vers le bien. Mais elle rencontrait des natures ingrates et légères, peu sensibles à ce qu'on voulait faire pour elles, et ne répondant aux meilleures intentions que par la plus froide apathie.

— Vous êtes vraiment bien bonne, lui dit dès la fin de la première semaine, la sous-maîtresse irlandaise, sa compagne de travail et de misère, vous êtes bien bonne de vous donner tant de mal pour ces jeunes guenons. Voyez comme je fais, et faites de même! Au bout de l'an, il n'en sera ni plus ni moins. Je leur dois

deux heures de leçon par jour, je les leur donne, montre en main, et sans leur faire tort d'une minute. Je gagne ainsi ma soupe et mon bœuf. Maintenant, écoute qui veut! ma part est faite, à chacun la sienne.

Alice O'Farell, c'était le nom de l'Irlandaise, accompagna ces paroles d'un éclat de rire aigu, strident, ironique et amer, qui laissa voir à Jeanne ses petites dents blanches, écartées et pointues comme celles d'un jeune chat. Jeanne la regarda plus attentivement qu'elle n'avait encore fait. Il s'en fallait de beaucoup que la sous-maîtresse de Mme de Sainte-Colombe réalisât le type si poétique de ces belles créatures, filles de la verte Érin, telles que le romancier les rêve ou que le voyageur les voit, le long de la Chaussée des Géants, au bord des lacs de Killarney, sur les rives du Shannon, ou dans les rues de Dublin, de Cork et de Galway, grandes, sveltes, élégantes, fières de tournure, charmantes d'expression, les cheveux soulevés et frissonnants autour des tempes, le front gonflé de pensées, un éclair dans les yeux, et, malgré tant de malheurs et tant de deuils, un sourire sur la lèvre fièrement arquée, la narine ouverte, respirant le courage, l'énergie et la franchise!

Tout autre était Alice!

Son visage, fatigué de la lutte obstinée contre la vie; sa bouche mince, qui semblait faite pour le silence plus que pour la parole; ses petits yeux bridés, obliquement relevés à la chinoise; tout révélait à l'observateur une femme réservée, contenue, maîtresse d'elle-même, qui avait souffert, et que la souffrance avait aigrie. Le malheur agit différemment sur les uns

et sur les autres. Chez ceux-ci, il avive les sources de la sympathie ; chez ceux-là, il les tarit.

— Peut-être, répliqua Jeanne à l'interpellation de sa compagne, peut-être avec un peu de douceur et de patience, arriverait-on à faire quelque chose de ces enfants : il n'est terre si ingrate où la moisson ne pousse.

— Essayez! mademoiselle, si vous avez du grain à perdre! je ne vous en empêcherai pas!

— Sans doute, j'essaierai... Après tout, c'est notre devoir de les instruire, de les élever, de faire pour elles ce que nous voudrions que l'on fît pour nous!

— Comme si ces filles d'épiciers valaient la peine que vous vous donnez! Ne craignez rien! nous en ferons toujours trop!... pour ce qu'elles valent et pour ce que l'on nous donne!

— Ah! mademoiselle, pouvez-vous parler ainsi? Vous êtes donc méchante?

— Je ne l'étais pas : je le suis devenue. Ce n'est pas ma faute ; c'est celle de la vie. Elle m'a été dure et elle m'a faite à son image. Attendez un peu pour me juger. Quand vous aurez été assez longtemps l'enclume, vous voudrez devenir le marteau. Ceci est proverbe de mon pays. Quant à madame de Sainte-Colombe, qui n'est ni madame ni sainte ni colombe, et à laquelle ce nom appartient comme à votre pantoufle, vous en apprendrez de belles sur son compte.

— Que voulez-vous dire?

— Moi? Rien vraiment! Vous avez des yeux, c'est pour voir, n'est-ce pas?

— Il paraît que je ne m'en sers pas beaucoup, car, jusqu'ici, je n'ai rien vu.

— En effet! Mais où donc, s'il vous plaît, avez-vous pris des renseignements sur la maison?

— Et vous-même?

— Oh! moi, je n'en ai pas pris du tout! Que voulez-vous? Je débarquais d'Angleterre, sans le sou... J'avais eu des malheurs... Il fallait manger... Mais vous qui semblez riche, car vous êtes bien mise, comment se fait-il?...

— Il n'y a pas besoin de venir d'Angleterre, mademoiselle, pour se trouver parfois fort embarrassée...

— Oh! alors, je comprends! mais penser qu'il n'y a peut-être qu'une maison comme celle-là dans Paris... et que nous y sommes! là! justement nous!

Les réticences d'Alice eurent l'effet qu'elle s'en était promis : elles piquèrent la curiosité de Jeanne, qui se prit à supposer quelque romanesque aventure ou quelque drame dans la manière noire, digne des livres qu'elle avait lus, et dont Mme de Sainte-Colombe devait être l'héroïne ou la victime. Elle se promit, toutefois, de ne pas interroger la petite Irlandaise. Mlle Derville était de celles qui reçoivent volontiers les confidences, mais qui ne les provoquent jamais.

Cependant, chaque soir, quand la tâche du jour était accomplie et les élèves au dortoir, Alice, au lieu de s'enfermer tout de suite chez elle, entrait chez Jeanne, où elle restait à babiller une bonne heure, tout en prenant sa tasse de thé qu'elle confectionnait elle-même, et à ses frais, bien entendu.

Jeanne sentait bien que ce n'était pas cette société-là qu'elle aurait choisie... si elle avait pu choisir : elle l'acceptait faute de mieux, comme la maison de

Mme Ernestine de Sainte-Colombe, voilà tout! Alice, d'ailleurs, l'amusait, l'égayait, et, par ses vives saillies et son irrésistible entrain, l'empêchait de tomber dans une mélancolie fatale. Cependant ses belles joues pâlirent dans l'atmosphère épaisse de la captivité. Elle se trouvait mal à l'aise, elle habituée à l'air libre et à la grande existence, dans sa chambrette étroite, et dans cette petite cour que remplissaient les élèves. On accordait bien aux sous-maîtresses une sortie tous les quinze jours. Jeanne avait un dimanche et Alice avait l'autre. Si encore elles eussent pu se promener ensemble! Mais où serait donc allée une pauvre jeune fille, seule, ne connaissant personne? Elle restait presque toujours chez elle, travaillant un peu, lisant beaucoup, rêvant davantage. Ce n'étaient point là ses bons jours, et la tâche régulière et monotone de la semaine, si triste qu'elle fût, lui convenait mieux encore.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du personnel féminin de l'établissement. Il y avait aussi quelques loups dans la bergerie. Ces loups, c'étaient les maîtres d'agrément, le professeur de piano et le professeur de dessin.

Le pianiste surtout était un type à part.

C'était un Méridional dont l'œil noir, semblait, tant il était brillant, taillé à facettes comme celui des papillons. Il y avait une certaine finesse dans son profil pointu. Du reste, maigre comme un clou, jaune comme un coing, avec des cheveux qui pendaient comme les rameaux d'un saule. Tel qu'il était, et malgré sa large part des ridicules inhérents à beaucoup de célébrités de sa profession, ce personnage avait eu quelques succès auprès des femmes sensibles et

incomprises, pour lesquelles un pianiste est plus qu'un homme. Il causait surtout des ravages parmi les cœurs inflammables des sous-maîtresses dans les pensionnats où il était admis. C'était peut-être pour cette catégorie de jeunes filles intéressantes, mais déclassées, qu'il était particulièrement dangereux.

La vérité nous oblige même à dire que l'Irlandaise infortunée avait éprouvé l'irrésistible puissance de son œil magnétique. Le professeur de dessin semblait, de son côté, honorer Mme de Sainte-Colombe d'une attention toute spéciale. C'était ce que l'on appelle un joli garçon, un peu haut en couleur peut-être, mais bien campé et bien découplé, large d'épaules. L'opinion de Mme de Sainte-Colombe lui était extrêmement favorable. Il faisait, comme on dit vulgairement, la pluie et le beau temps dans la maison.

Si peu disposée que fût Jeanne à soupçonner le mal, il lui fut cependant bien difficile de garder éternellement ses illusions, et elle souffrit d'une découverte qu'elle fit malgré elle. Le contact quotidien avec une personne qu'elle ne pouvait plus estimer, lui semblait pénible. Cependant, comme la chose ne la regardait pas personnellement, et qu'elle n'était pas dans une position à faire du rigorisme exagéré, elle dissimula de son mieux l'impression pénible qu'elle avait ressentie, tout en continuant de s'occuper exclusivement de ses affaires, sans se mêler de celles des autres.

VII

Mais les événements, plus forts qu'elle, ne devaient pas lui permettre de recueillir longtemps les fruits d'une conduite si prudente et si sage.

Rollina, c'était le nom de ce Lovelace du piano, n'était pas homme à s'éterniser dans une seule et même conquête; c'était trop espérer de lui que de le croire capable de vivre près d'une jeune et jolie fille sans essayer de lui faire une cour plus ou moins vive. Soit qu'il eût déjà trop de Miss O' Farell et de ses importunités sentimentales, soit que, partisan de la *Papillonne* de Fourier, il lui plût de passer une soirée en Irlande et l'autre en France, aujourd'hui près de Jeanne et demain près d'Alice, il ne tarda pas à tourner ses vœux vers la fille du colonel. Sa poursuite, d'abord assez calme, prit bientôt une vivacité d'allures qu'il fallut réprimer.

De telles séductions étaient pour Jeanne absolument sans danger; elles n'excitaient chez elle qu'un sentiment de dégoût, et elle n'y répondait que par le plus profond dédain. Elle ne vit dans cette prétention, qui ne pouvait l'atteindre, que l'ennui de sa jeune compagne. La petite Irlandaise aimait sincèrement, et, on le sait, l'amour sincère est souvent jaloux. Elle était d'ailleurs trop convaincue de la supériorité absolue et des mérites transcendants de son idole pour croire qu'il fût possible à une seule femme au monde de la voir sans l'adorer. Elle ne fut donc point persuadée

de l'innocence si désintéressée dont Jeanne s'efforçait à chaque instant de lui donner la preuve. Tout au contraire, plus celle-ci affirmait sa trop facile loyauté, et moins celle-là consentait à l'admettre.

Alors il arriva à Mlle Derville ce qui arrive souvent aux âmes franches et loyales, qui sont en même temps presque toujours un peu hautaines. Quand elles voient qu'on s'obstine à soupçonner leur droiture, elles se révoltent à la fin, et, dédaignant de se défendre davantage, elles s'enveloppent dans un froid silence. C'est ce que fit Jeanne; mais elle ne le fit point sans douleur, et ce fut pour elle comme une peine ajoutée à tant d'autres. Le plaisir qu'elle éprouvait à rencontrer Alice s'évanouit tout à coup, et elle perdit l'espèce de consolation qu'elle avait fini par trouver, dans un commerce assez doux, avec cette jeune compagne d'infortune.

Au lieu d'être l'une pour l'autre, comme auparavant, une force mutuelle et un appui réciproque, les deux malheureuses créatures en arrivèrent à cet état de sourde hostilité qui fait un supplice de la seule présence d'un être jadis aimé. Et elles étaient contraintes, non pas seulement à se voir quelquefois et à se rencontrer par hasard, mais à vivre ensemble dans une irritante intimité, dans un rapprochement de toutes les heures et de tous les instants. Si elle eût pu, du jour au lendemain, trouver un autre emploi, Jeanne fût, sur-le-champ, sortie de cette maison, dont la menteuse hospitalité lui faisait manger un pain si amer.

Mais elle était bien forcée de convenir avec elle-même que si elle quittait en ce moment l'institution de Mme de Sainte-Colombe, elle n'aurait pas un toit où abriter sa

tête. Elle se trouvait dans une de ces impasses d'où il semble impossible de sortir. Si mauvaise que fût sa place, elle ne pouvait oublier combien elle avait eu de peine à la trouver... et maintenant que les travaux de l'année classique étaient recommencés, les difficultés seraient plus grandes encore. Sans doute Mme de l'Isle était toujours absente, puisqu'elle ne donnait pas signe de vie. En tout cas, un sentiment de juste fierté lui commandait d'attendre. Une première démarche ne lui avait déjà que trop coûté. Elle souffrirait beaucoup encore avant de s'humilier de nouveau devant celle qui l'avait traitée jadis d'égale à égale, et qui l'oubliait, malheureuse.

Cependant l'attention de Jeanne, une fois éveillée, ne devait plus se rendormir; ses yeux, que l'on avait violemment ouverts, ne se refermèrent plus. Ignorante jusque-là du vice et le haïssant par instinct, elle fut contrainte d'assister chaque jour au spectacle du mal qui se commettait devant elle, et de l'autoriser en quelque sorte de sa présence. Une âme honnête et pure ne saurait vraiment être soumise à une plus rude épreuve, et, pour que Jeanne la subît si longtemps, il fallait qu'elle y fût contrainte par la rude main de la nécessité.

Désespérant de trouver ailleurs un asile, elle se réfugia dans l'inviolable sanctuaire de sa conscience, s'imposant l'obligation plus stricte que jamais de bien faire, et se conduisant de façon à mettre dans leur tort ceux qui, la jugeant sur les apparences, se permettraient de la juger défavorablement. Les coupables, alors, ce seraient eux, et non pas elle! Le parti qu'elle prenait était le seul qu'elle pût prendre. Il n'en excitait

pas moins en elle la révolte intérieure d'une juste fierté. Plus que les autres, les jeunes âmes ont besoin de sentir autour d'elles la considération et le respect, et elles souffrent de tout ce qui peut leur ravir le plus précieux d'entre tous ces biens.

Mais si pénible que lui parût une résolution, quand une fois elle l'avait prise, Jeanne la tenait jusqu'au bout. Jusqu'au bout, cette fois, cela voulait dire jusqu'à la fin de l'année... A ce moment, en effet, elle aurait accompli sa rude tâche, et parcouru vaillamment une laborieuse carrière, après laquelle il lui serait peut-être permis de se montrer avec une égale confiance à ses amis — et à ses ennemis, si elle en avait; elle aurait vécu de son travail, c'est-à-dire le plus honorablement du monde; elle aurait même en sa possession une petite somme, fruit de sa sagesse et de son économie, car elle ne dépensait absolument rien. Tout son petit trésor s'accumulait ainsi, de mois en mois, entre les mains de Mme de Sainte-Colombe.

VIII

Une catastrophe inattendue renversa une fois de plus le pot au lait de Perrette. Mme de Sainte-Colombe, bien qu'elle avouât un veuvage remontant déjà à un certain nombre d'années, se trouva cependant, sans que la chose pût s'expliquer d'une façon suffisamment morale, dans une position qu'un seul homme au monde avait le droit de trouver *intéres-*

sante, bien que ce fût le terme dont on se servait généralement pour le caractériser.

Dans toutes les situations possibles, les implacables nécessités de la concurrence condamnent généralement les rivaux à des duretés impitoyables. Jamais l'égoïsme humain ne se manifeste sous une forme plus sauvage, — je dirais volontiers plus féroce. — Nous nous servons souvent, avec une certaine prédilection, de cette expression : *Bataille de la vie!* qui sert de texte à un roman étrange de Charles Dickens. C'est qu'elle est la seule, en effet, dont l'énergie farouche et sombre exprime dans toute sa vérité le grand fait social de la lutte à outrance, qui devient l'une des conditions de plus en plus fatales de l'existence moderne. Vaincre ou mourir! cette vieille formule mélodramatique n'est plus aujourd'hui qu'une expression géométriquement exacte.

On marche à rangs pressés, coude contre coude, la baïonnette en avant; malheur à ceux qui tombent! ils sont foulés aux pieds. Être blessé, c'est être mort! On a traduit dans toutes les langues modernes le *væ victis*, que l'historien a mis dans la bouche des Gaulois au Capitole... Il n'y avait point de place pour la pitié dans la foudroyante rapidité de l'action; la vivante muraille des phalanges qui combattent referme ses brèches, et, pour arriver au but et à la victoire, marche sur les corps de ses compagnons d'armes... qui ne se relèvent plus.

Le malheur de Mme de Sainte-Colombe fut exploité avec une malice singulièrement habile par tous ceux et toutes celles qui pouvaient en profiter. On sema d'abord de petits propos méchants, puis on les fit

grossir en rumeurs menaçantes; puis enfin, quand l'événement, rendu à peu près public dans le quartier, eut été suffisamment envenimé par la perfidie des commentaires, une dénonciation en règle fut adressée à l'autorité administrative et au clergé. C'était ameuter contre la directrice les influences les plus puissantes et les plus dangereuses, car elles étaient, en quelque sorte, fatalement obligées à la perdre.

L'infortunée Mme de Sainte-Colombe ne tarda pas à être informée de ce qui se tramait contre elle. Il y avait des précédents. Si l'on est en droit d'exiger de quelqu'un une moralité sévère, c'est bien d'une femme qui doit à la jeunesse l'exemple plus encore que la leçon. Pour conserver le moindre doute sur le sort qui l'attendait, il eût vraiment fallu à Mme de Sainte-Colombe une dose de crédulité que son expérience ne lui permettait pas d'avoir. Il ne lui restait plus qu'un parti à prendre : c'était de fuir le coup qu'elle ne pouvait parer.

Ainsi fit-elle.

Elle quitta sa pension la veille du jour où elle aurait été forcée d'en partir. Mais, comme elle savait que le beau maître de dessin, l'auteur de ses maux, avait moins de fortune que d'amour, elle se dit qu'il fallait avant tout sauver la caisse.

Elle la sauva.

Elle emporta donc tout ce qu'elle put emporter, ne laissant à ses créanciers que des dettes à partager.

Le scandale, en éclatant, éclaira toutes les misères de la situation. Celle qui fut le plus à plaindre dans ces tristes circonstances, ce fut précisément celle dont on s'occupa le moins. Elle faisait si peu de bruit, la pauvre Jeanne! — et cependant la maîtresse de pen-

sion emportait dans sa fuite toutes les petites économies de la jeune fille! — Comme il ne se trouvait là personne qui pût prendre la suite des affaires, — il valait mieux d'ailleurs que de telles affaires n'eussent pas de suite! — les familles indignées enlevèrent immédiatement les jeunes pensionnaires. Quelques parents profitèrent de l'occasion pour déclarer que l'éducation de leurs *demoiselles* était assez avancée, — ce qui était peut-être plus vrai qu'ils ne le pensaient, — et les gardèrent près d'eux. Les autres élèves furent réparties dans les différents pensionnats du quartier, entre les concurrentes de Mme de Sainte-Colombe. C'est la loi éternelle et fatale de la vie : le bonheur des uns est toujours fait du malheur des autres.

— Ah! mon Rollina, je vais donc être à toi tout à fait! s'était écriée la trop amoureuse Alice, à la première nouvelle de la déconfiture de sa patronne.

Mais il paraît que le pianiste à l'œil fatal craignait beaucoup plus qu'il ne la souhaitait cette possession exclusive, car il reçut avec une singulière froideur la nouvelle que la pauvre créature était si heureuse de lui donner. Aussi sa réponse tomba-t-elle comme une douche glacée sur le beau feu de l'Irlandaise.

— La liberté, lui dit-il, est souvent une chose fatale en amour, et si les femmes entendaient mieux leurs vrais intérêts, elles la redouteraient au lieu de la désirer. On attache surtout du prix à ce qu'il est difficile de posséder. Il ne faut pas se voir trop aisément si l'on veut se voir toujours avec plaisir. Ceci est triste à dire, j'en conviens; mais ce n'en est pas moins vrai. Vois plutôt ce qui se passe dans le mariage : que manque-t-il à tant de gens pour être heureux? Quelqu'un

qui veuille les empêcher de l'être. Les époux les mieux assortis tout d'abord finissent par bâiller l'un devant l'autre... parce qu'ils se voient trop. D'ailleurs, pour toi et pour moi, ma belle petite, le travail n'est pas une chose de luxe... c'est une nécessité... et si nous étions ensemble, nous travaillerions bien peu... nous passerions tout notre temps à nous aimer... Je sais bien, pour mon compte, que je ne pourrais pas faire autre chose !

Ah ! si c'était vrai ce que tu dis là ! fit l'Irlandaise en joignant les mains avec un geste passionné, je serais trop heureuse... et je consentirais à tout.

— Alors consens ! fit Rollina en passant une main sur les bandeaux ondés de la jeune fille.

Alice connaissait bien celui qu'elle appelait parfois son maître, et qui l'était en effet. Rollina possédait cette froide énergie et cette persistance de volonté qui assurent la prédominance de certaines natures sur les autres. Le secret désir d'Alice, c'était de vivre désormais près de l'homme à qui elle avait donné sa vie. Mais celui-ci, dont la fantaisie avait depuis longtemps pris un autre cours, n'eut garde d'accepter ce dangereux sacrifice; il fit comprendre à l'amoureuse exaltée qu'il avait aussi bien qu'elle le souci de son nom; qu'ils avaient besoin de l'estime du monde, l'un comme l'autre, et que les riches seuls avaient le droit de se compromettre; en fin de compte, il la plaça dans une pension sévère, où il ne donnait pas de leçons, ce qui le débarrassa d'elle à peu près complétement.

Il n'avait pas fallu bien longtemps au pianiste séducteur pour s'apercevoir qu'il n'avait aucune chance de

réussir près de Jeanne. Comme ce personnage positif n'aimait pas à perdre son temps, il avait cessé de se préoccuper de la jeune fille, remettant peut-être à des temps meilleurs la réalisation de ses premiers projets. Alice était bientôt revenue à ses premiers sentiments, c'est-à-dire à la sympathie et à l'affection envers sa compagne.

— Je n'ai pas toujours été bonne pour vous, lui dit-elle en l'embrassant, au moment où elles allaient se quitter. Voulez-vous me pardonner? J'étais malheureuse!

— Je l'ai bien vu, répondit Jeanne en lui serrant la main; oublions tout cela maintenant, et, si nous ne devons plus nous revoir, ne gardons l'une de l'autre qu'un bon souvenir...

— Ah! vous valez mieux que moi! fit miss O'Farell, en se jetant à son cou.

— Non, chère petite, je ne vaux pas mieux que vous. Mais j'ai plus d'expérience; j'ai déjà beaucoup souffert, et je ne voudrais pas faire souffrir les autres.

— Ah! s'il n'y avait pas eu M. Rollina! continua l'Irlandaise, avec une expression de visage où l'amour se mêlait encore à la crainte, je ne vous aurais jamais fait de peine!

— Rassurez-vous, chère Alice, M. Rollina ne sera jamais rien pour moi, et je ne vous disputerai pas sa conquête... mais, ma pauvre enfant!...

— Eh bien! quoi? achevez! que voulez-vous dire?

— Hélas! ne vous fiez pas trop aux hommes... Les meilleurs ne valent pas grand'chose..., et je ne sais pas si M. Rollina est des meilleurs...

— Je l'aime!

— Alors, pauvre chérie ! si vous devez être malheureuse, tâchez de l'être le moins possible !

Alice s'en alla le soir même à la pension où le pianiste lui avait trouvé une place, et Jeanne se retrouva, comme aux premiers jours de l'année, dans cette condition misérable et précaire à laquelle maintenant elle semblait pour toujours condamnée.

Cette épreuve nouvelle lui semblait encore plus pénible que les autres. Quand le malheur redouble ses coups, il finit par abattre les plus énergiques natures. On résiste d'abord, puis on succombe. C'est la loi.

IX

Le mauvais bruit qui s'était fait autour de la pension de Mme de Sainte-Colombe avait rendu Jeanne plus timide encore; elle se disait, non point peut-être sans quelque raison, que la honte de la directrice rejaillirait sur les sous-maîtresses; que toutes seraient compromises par la faute d'une seule, et que cette mauvaise note ne pourrait que rendre son placement plus difficile encore. Où se présenter maintenant? Quels renseignements donner sur elle-même? Être connue ainsi n'était-ce point cent fois pis que de n'être pas connue du tout?

Dans de telles conjonctures, la malheureuse enfant ne savait vraiment plus à quel parti s'arrêter. Elle se rappela que l'Irlandaise lui avait parlé d'une jeune fille de ses amies qui donnait des leçons *au cachet*. Cette existence, dont Jeanne ne connaissait encore ni

les déboires, ni les amertumes, la séduisit d'abord, par l'apparente liberté qu'elle lui laisserait, et par je ne sais quel mirage d'indépendance. Alice lui avait dit que chaque leçon se payait parfois jusqu'à dix francs l'heure. Jeanne calcula que, seulement à raison de cinq ou six cachets par jour, il lui suffirait de quelques années pour se faire une petite fortune... Comme elle travaillerait!... Avec quelle ardeur elle chercherait des élèves! avec quel zèle elle donnerait ses leçons! comme elle vivrait avec économie! Et si un jour Maxence revenait! — car elle avait beau faire, Maxence était toujours au fond de ses pensées, — avec quelle joie profonde et quel noble orgueil elle lui dirait:

— Pendant que vous paraissiez m'oublier, je travaillais! pendant que vous viviez heureux, je luttais, pour me garder à vous, Dieu sait au prix de quels sacrifices! Mais, dans mon malheur même, j'étais heureuse, en songeant qu'un jour peut-être vous me sauriez quelque gré de mes efforts...

Et si Maxence ne revenait point?... Hélas! après ce long et cruel silence, quand il la savait livrée à tant de difficultés, à tant d'angoisses, n'avait-elle pas vraiment le droit de tout craindre? Eh bien, s'il ne revenait pas, la vie serait pour elle sans charmes, sans attrait, sans but, et alors il ne lui resterait plus qu'un seul parti à prendre, ce serait de retourner à la Rosière et d'y vivre de peu, avec Jacqueline, dans la solitude, le silence et le regret.

C'était donc décidé : l'élève de Saint-Denis allait courir l'aventure du cachet. Mlle Derville savait que les arts d'agrément étaient payés plus cher que les connaissances utiles à celles qui les enseignaient. Elle

chantait bien ; elle jouait du piano remarquablement. Il ne lui faudrait qu'un peu de travail et d'étude pour sortir de la foule vulgaire des amateurs et s'élever jusqu'au rang d'artiste.

Tous ces projets d'avenir, si légèrement échafaudés, un peu chimériques, appuyés sur des désirs bien plus que sur des réalités, ne laissaient point que de relever quelque peu le courage abattu de Jeanne, et de lui rendre cette espérance, nécessaire à tous les âges, plus nécessaire peut-être à la jeunesse, si aisément victime de ses illusions, et à laquelle le rude apprentissage de la vie n'a donné encore ni la patience ni la force.

Ne sachant trop où aller, Jeanne retourna d'abord à son ancien hôtel où on la trouva quelque peu changée. Elle avait maigri; son œil paraissait plus grand dans sa joue plus pâle et plus creuse; on ne le lui dit pas, et on la reçut en personne que l'on n'attendait plus, mais que l'on était heureux de revoir. On lui rendit sa petite chambre du côté du ciel, en lui souhaitant de s'y plaire et d'y rester longtemps. Mais Jeanne n'était point de celles à qui une première école ne sert pas. Elle savait ce que coûte la vie d'hôtel; elle résolut donc de se mettre dans ses meubles. Elle entra tout de suite en campagne pour chercher un petit logement. C'est là une opération toujours assez difficile, plus délicate encore et plus scabreuse pour une femme seule. Elle devait bientôt s'en apercevoir.

X

Malgré les splendeurs du Paris nouveau, — peut-être à cause de ces splendeurs mêmes, — la question du logement devient de jour en jour plus insoluble pour les petites bourses. Ces pauvres petites bourses sont les plus malheureuses de toutes..., d'abord parce qu'elles sont petites, ce qui est un impardonnable tort, pour une bourse; puis aussi parce que l'on ne songe point à elles quand on bâtit les maisons d'aujourd'hui. Les architectes et les propriétaires, qui s'entendent à merveille, nous traitent en millionnaires... quoique nous ne le soyons pas... C'est une flatterie de haut goût, mais qui nous coûte cher. Les statistiques nous démontrent surabondamment qu'il est plus aisé de trouver un appartement de dix mille francs que de deux mille. Qu'est-ce donc, quand on veut descendre de beaucoup au-dessous de cette moyenne, pourtant si modeste? On arrive alors à de simples impossibilités.

C'est à croire que nos constructeurs ne se sont proposé d'autre but que de nous créer des instruments de tortures. Les petits appartements, qui deviennent en effet de plus en plus petits, ne sont plus guère que des cabanons de condamnés, moins toutefois le bénéfice de la solitude, — car, par suite de la légèreté des murs aux étages supérieurs, vous êtes chez le voisin et le voisin est chez vous. Du reste, nul agrément, nulle facilité de vie! mais partout, au contraire, quel-

que chose de mesquin, d'étriqué, qui semble prendre à tâche de nous faire sentir la gêne de toutes les façons.

Quant à la simple et modeste habitation du célibataire, à ce que l'on appelait autrefois l'appartement de garçon, il tend à passer de jour en jour à l'état de mythe et de souvenir légendaire. Le célibataire pauvre, qui forme cependant un appoint si considérable dans la population parisienne, n'a pas assez préoccupé la sollicitude de ceux qui bâtissent. Nos édiles le savent, et j'ose dire qu'ils le regrettent; mais s'ils voulaient porter au mal un remède trop efficace, ils se trouveraient en face de ces grands principes de la liberté des transactions, et du droit absolu de la propriété, qui paralyseraient leur bon vouloir.

L'appartement *de garçon* n'est jamais plus difficile à trouver que lorsqu'il est cherché par une femme. Tous les prétextes alors sont bons pour ne pas le lui donner. Si elle est jolie, le prétexte tourne vite à l'impertinence. Ici, on ne veut pas de dame seule, comme si on pouvait loger un ménage dans ces boîtes! là, il faut s'entendre avec le propriétaire... et le propriétaire est jeune et galant... à moins qu'il ne soit vieux et libertin, ce qui est encore pis...

Après de longs ennuis, des marches et des contremarches, et des ascensions si multipliées que, mises les unes au bout des autres, elles eussent escaladé la Jung-Frau, Jeanne découvrit enfin sur les hauteurs de la rue de Clichy, plus près du ciel que de la terre, au niveau des toits, et de plain-pied avec toutes les cheminées du quartier, deux petites pièces bien simples et bien modestes; l'une blanchie à la chaux,

l'autre tendue d'un papier perse, à quinze sous le rouleau, occupées jusque-là par une jeune fleuriste, qui avait du moins toute la lumière désirable pour ses travaux délicats.

La locataire s'y trouvait encore lorsque Jeanne monta, accompagnée d'un concierge solennel, répondant au nom poétique de Gabriel, et que, pour cette raison, la fillette espiègle appelait toujours l'Ange.

— Bonjour, l'Ange! lui dit-elle en le voyant entrer avec Mlle Derville. Vous venez, sans doute, montrer mes appartements?

Et comme Jeanne s'était arrêtée un instant sur le seuil :

— Vous pouvez entrer, mademoiselle, continua l'ouvrière, en se levant pour venir à sa rencontre; la vue n'en coûte rien... que quatre-vingt-cinq marches. On est bien récompensé quand on arrive... c'est toujours aussi gai que cela! du soleil plein les fenêtres, des moineaux plein les gouttières, et des jardins plein le balcon!

— Ces fleurs-là, Mademoiselle, ne valent pas celles que vous faites! répliqua Mlle Derville, en prenant une rose mousseuse sur la table où travaillait l'ouvrière.

— L'Ange ne m'en a pas dit la moitié autant depuis six ans qu'il me sert! répliqua la fleuriste en regardant le portier, qui, appuyé au chambranle de la porte, assistait à l'entretien des deux jeunes filles, avec l'impassible gravité d'un sénateur romain sur sa chaise curule.

— Votre petit nid me convient, mademoiselle, et je le prends, fit Jeanne en ouvrant son porte-monnaie pour acquitter, sous forme de *denier à Dieu,* le pre-

mier des impôts que la loge prélève sur les appartements de tous les étages.

Le portier commença par encaisser la pièce, après quoi :

— Où demeurez-vous, mademoiselle?

— Rue Taitbout, hôtel des Trois-Frères. Mais pourquoi cette question?

— Pour aller aux renseignements! reprit-il avec une certaine majesté.

Jeanne eut un air d'étonnement naïf.

— C'est comme cela maintenant! continua le cerbère.

— Et bientôt ce sera pis! fit la fleuriste en se mêlant à l'entretien; on nous demandera un certificat de vaccine avant de nous laisser monter l'escalier, et un cautionnement de dix mille francs pour une mansarde au sixième..

— Si les propriétaires le veulent! murmura le portier.

— Vous pouvez aller aux renseignements tant qu'il vous plaira, reprit Jeanne; mais, comme je suis pressée, vous voudrez bien me rendre réponse demain matin.

— Avant dix heures! on sait son devoir. Seulement, il faut que je vous prévienne, avant mes pas et démarches, que nous ne louons aux dames et demoiselles *seules*, qu'à la condition qu'elles paient un terme d'avance...

— Et nous rendrez-vous, quand nous sortirons, l'intérêt de notre argent? fit l'ouvrière avec son malicieux regard.

Jeanne, lorsqu'elle entendit formuler cette nouvelle

exigence, ne put s'empêcher de rougir, car ce terme d'avance, bien qu'il se réduisit en définitive à la modeste somme de cent francs, n'en représentait pas moins plus du quart de la petite fortune dont elle pouvait maintenant disposer, et elle ne se dissimulait point que cette mise de fonds allait la gêner singulièrement, dans un moment où elle était obligée à des dépenses urgentes pour l'acquisition de ses meubles. Elle eût voulu reprendre sa parole : un sentiment de respect humain la retint... elle n'osa pas... C'eût été avouer sa pauvreté, et, plus on est pauvre, plus aussi l'on se cache de l'être... et d'ailleurs, si ce devait être partout la même chose!

— C'est bien! reprit-elle après une seconde d'hésitation, je paierai le terme d'avance.

Le surlendemain, la jeune ouvrière quittait son perchoir, et la clef des deux chambrettes était remise à Jeanne Derville, en échange de cinq napoléons d'or.

Il fallait maintenant procéder à l'ameublement, tâche facile à Paris, où le luxe sous toutes ses formes, où l'élégance avec tous ses raffinements, s'ingénient pour multiplier les tentations sous vos yeux. — Oui, tâche facile pour qui a de l'argent, — ce nerf de la guerre et des mobiliers... tâche difficile, au contraire, quand on se trouve sans relations et sans crédit, devant une bourse à peu près vide... et quatre murs absolument nus.

Comme Jeanne ne tenait pas encore les élèves espérées; comme ses premières expériences ne lui permettaient plus dans l'avenir une confiance absolue, et qu'elle se disait qu'après tout, une fois meublée, il faudrait vivre, elle se fixa à elle-même, comme limite

de ses prodigalités, une somme qu'elle ne se permettrait sous aucun prétexte de dépasser.

Après une mûre délibération, elle s'accorda cent francs pour monter son petit ménage.

Au prix où est aujourd'hui le chêne sculpté, l'ébène, le bois de rose et le palissandre, tout le monde conviendra qu'avec cent francs il est difficile de faire des folies, et que, si l'on vise au superflu, il ne faudra pas jeter les pièces de cinq francs par les fenêtres.

Mais Jeanne était ingénieuse, et personne mieux qu'elle ne savait faire beaucoup avec peu. Elle trouva chez un revendeur une petite table en acajou, que le marchand lui assura être *très-avantageuse*. Ce qui veut dire, sans doute, qu'il était très-avantageux pour le marchand de la vendre. Cette table servit de milieu à la première pièce, qui fut poétiquement décorée du nom de salon. Une petite étagère en bois ouvragé, assez coquette, que Mlle Derville parvint à ne payer que six francs — grande occasion! — dissimula tant soit peu la nudité des murailles du plus grand côté. Il fallait maintenant traiter l'importante question des siéges. Malheureusement, cette année-là, les chaises étaient hors de prix. Après avoir visité plusieurs magasins :

— Je n'en puis décidément acheter qu'une! se dit Jeanne avec une conviction douloureuse. Je sais bien que les deux feraient la paire; mais la paire me serait bien inutile... Est-ce que l'on s'assied sur deux chaises à la fois?...

— Mais s'il vient une visite? pensa-t-elle.

— Je ferai asseoir et je me tiendrai debout... c'est plus respectueux...

— Et s'il vient deux personnes en même temps?

— Eh bien! elles s'assiéront chacune à leur tour! ajouta-t-elle en riant.

Il fallut acheter des rideaux... les voisins étaient si... voisins! et ils pouvaient bien être indiscrets... Avant tout, il faut être chez soi! La cheminée était affreuse, avec un large trou béant; Jeanne commença par la faire boucher.

— Et s'il fait froid l'hiver prochain?...

— Bast! il ne fait jamais froid à Paris! c'est une idée, le froid! il suffit de n'y pas penser pour avoir chaud.

La pauvre fille ne savait pas à quel point la main-d'œuvre est chère. Cette petite restauration indispensable, qui nécessita l'intervention du fumiste, du menuisier et du peintre, ne coûta pas moins d'un napoléon, qu'elle tira de sa bourse, déjà si plate, en gémissant. Elle eut du moins une petite pièce décente, pauvre, mais propre; un peu nue, mais d'aspect honnête. Ah! si elle avait eu seulement deux chaises!

Peut-être, la seconde chaise eût-elle, à la rigueur, été plus utile que certaines portières en perse, à ramages, — quinze sous le mètre, on n'en meurt pas! — à l'aide desquelles on voulut cacher deux portes véritablement mal peintes. Du reste, ces portières, concession évidente au luxe du jour, enlevèrent au petit salon ce qu'il aurait eu peut-être de misérable sans elles. A tout prendre, ce n'était pas une mauvaise acquisition. Deux faïences, l'une de Rouen, l'autre de Nevers, — ébréchées toutes deux, — mais si peu! — achevèrent de lui donner une couleur artistique et comme un cachet d'élégance. Mlle Derville jeta les

yeux sur sa création et se dit, en regardant ses acquisitions :

— Ceci est à moi et je suis chez moi !

Elle était contente.

Cependant un salon ne suffit pas longtemps au bonheur d'une femme. Il fallut songer à la chambre à coucher. Mais le salon avait été tellement absorbant, qu'à vrai dire, il ne restait plus de capitaux disponibles. Et la chambre vide et nue était là qui réclamait ! La première idée qui se présente à l'esprit, quand on veut meubler une chambre à coucher, c'est celle du lit... Jeanne, avec une confiance qui honorait sa jeunesse, se présenta dans une maison spéciale :

A la couche du roi Salomon,

qui venait de se fonder rue de la Chaussée d'Antin, — et qui, en ce moment, inondait la ville de prospectus.

Un ancien sous-officier, médaillé et décoré, se tenait à l'entrée pour ouvrir la porte et donner les renseignements aux acheteurs. On aime assez la croix d'honneur dans les magasins. MM. les négociants trouvent que cela a bon air, et ils se paient du ruban rouge sur la poitrine d'un ou deux employés pour attirer l'œil du passant. On trouve aisément d'anciens militaires auxquels la patrie fait d'assez maigres rentes pour qu'ils s'estiment bien heureux de pouvoir y ajouter un petit supplément, à l'aide d'une industrie facile.

On fit monter Mlle Derville au premier étage, et un jeune commis fashionable, rasé de frais comme un diplomate et poli comme un prince, lui montra des articles de première qualité, qui étaient aussi des articles

de premier prix. Jeanne, devant ces offres ruineuses, qui lui étaient faites avec une courtoisie empressée, ne put que balbutier des remercîments timides. Le commis fut généreux et continua de lui témoigner une considération parfaite. Après avoir assuré qu'il ne se serait pas pardonné de n'avoir point offert à une personne « si comme il faut » tout ce qu'il y avait de mieux dans la maison, il s'empressa de déclarer qu'à côté de ces *articles exceptionnels*, il y avait encore des *seconds premiers choix*, dont il était très-possible de s'arranger.

Mais les *seconds premiers choix* n'étaient pas moins inaccessibles à la bourse de Jeanne que les *articles exceptionnels*. Elle parcourut successivement l'échelle descendante des fournitures au rabais, sans oser s'arrêter à rien, parce que les choses les plus modestes étaient encore de beaucoup supérieures à ses moyens.

Le commis, désappointé de ne pas faire la moindre affaire, modifia sensiblement ses façons; bientôt il ne put s'empêcher de regarder Jeanne avec cet air de défiance que prennent parfois les marchands quand ils s'imaginent qu'on veut les duper, et il surveilla tous les mouvements de la jeune fille, comme s'il se fût attendu à la voir prendre et mettre sous son bras *la Couche du roi Salomon*, ou la toilette de la reine de Saba.

Mlle Derville eut du moins le bonheur de ne pas comprendre cet outrageant soupçon, qui l'eût singulièrement blessée. Mais comme un sentiment de délicatesse naturelle lui faisait regretter d'avoir dérangé inutilement quelqu'un, elle sortit en offrant poliment ses excuses...

— Je ne puis cependant pas coucher par terre, se

dit-elle une fois dans la rue, — et pourtant je ne vois pas trop le moyen de faire autrement... Mais, tout ce que ce monsieur vient de m'énumérer est-il donc véritablement indispensable ? On ne couche pas sur le bois du lit... Supprimons ce premier article comme superflu... Le sommier élastique est sans doute une invention très-commode... mais ce n'est pas d'une nécessité absolue.

Le double matelas est une superfluité évidente. Pas de sybaritisme ! deux matelas pour une seule femme ? non ! j'en supprime un du premier coup... C'est une économie de cinquante pour cent, bien facile à réaliser... Quand on a un oreiller, le traversin est inutile. Rayons donc le traversin de nos papiers !

L'oreiller lui-même est-il si nécessaire ? En haussant un peu le matelas du côté de la tête, il devient bien inutile !... A bas l'oreiller ! Un matelas et deux paires de draps, voilà le strict nécessaire... Le reste est du luxe, et je n'ai pas le droit de me permettre le luxe de sitôt.

Satisfaite de l'importante réduction qu'elle venait d'introduire si heureusement dans le budget de ses dépenses, Mlle Derville entra dans une maison plus modeste que la *Couche du roi Salomon*, et sans se laisser, comme on dit vulgairement, faire l'article par des commis aux mielleuses paroles, elle commanda nettement ce dont elle avait besoin, et rentra chez elle. On lui apporta immédiatement ses acquisitions, et le lit économique fut étrenné le soir même.

XI

Je ne dirai point que Jeanne dormit parfaitement cette première nuit. Comme toutes les créatures impressionnables et nerveuses, elle avait toujours quelque peine à s'accoutumer aux choses nouvelles. Il lui fallait l'habitude. Elle entendit sonner successivement toutes les heures, en proie à une fatigante insomnie, livrée à des pensées contraires, passant, en quelques instants, du découragement à l'espérance.

Il y a dans la jeunesse, et c'est là un de ses priviléges et un de ses bonheurs, je ne sais quel fonds solide de confiance, qui ne s'épuise pas aisément. Jeanne se disait avec une force de logique qui parfois lui semblait irrésistible :

— Je suis une honnête fille ; je n'ai jamais fait de mal à personne ; je suis décidée à me bien conduire quoi qu'il arrive ; il est impossible que Dieu m'abandonne ! Après tout, je ne demande qu'à vivre un peu, en travaillant beaucoup. Serait-ce donc là trop de prétention ? Ce moment-ci est rude à passer... mais les mauvais jours ne sont qu'une épreuve... il faut savoir se résigner, attendre, espérer !...

Mais bientôt une voix secrète et non moins persuasive reprenait :

— Et si cette épreuve dure trop longtemps, que feras-tu ? Dans quelques semaines, il ne te restera plus un sou vaillant. Crois-tu que les moineaux t'apporteront

leur déjeuner sur ta fenêtre, comme les corbeaux faisaient jadis au prophète Élie dans les grottes du Carmel? Le temps des miracles est passé, et le ciel ne nourrit plus que ceux qui n'ont pas besoin de lui !...

Jeanne était à une époque de la vie où les circonstances extérieures ont sur nous une influence irrésistible. Il nous est impossible d'échapper à l'impression qui naît d'elles. C'était la première fois que la jeune fille se trouvait ainsi dans un isolement absolu. Elle avait toujours vécu avec les autres. Son enfance avait été bercée dans l'amour et la tendresse de la famille ; plus tard, à Saint-Denis, elle avait trouvé l'affection de ses maîtresses et de ses compagnes ; avec Victorine, elle avait connu l'amitié dans sa poésie et dans sa fleur; au sortir du pensionnat, elle avait goûté, dans les premières délices de Blanchelande, les enivrements que le monde prodigue à la jeunesse et à la beauté; avec Maxence, elle avait respiré le parfum du premier amour; chez Mme de Sainte-Colombe, dans cette maison de triste souvenir, elle avait eu la société de la jeune Irlandaise, et ses journées, monotones d'ailleurs, s'étaient du moins égayées au bourdonnement de la ruche enfantine. Enfin, à l'hôtel meublé de la rue Taitbout, le bruit des allants et venants, l'arrivée des uns, le départ des autres, le mouvement affairé des gens de service, quelques mots de politesse, échangés avec les dames du bureau; tout cela mettait encore la jeune fille en relation avec le reste du monde, et, pour ainsi parler, la rattachait au genre humain.

Un changement soudain venait de s'opérer autour d'elle.

Pour avoir le sentiment vrai de la solitude dans toute son amertume, dans toute sa poignante angoisse, il faut s'être trouvé, comme Jeanne, dans la chambre à peine meublée d'une maison étrangère, — d'une maison de Paris, — sans famille, sans domestiques, où l'on pourrait mourir sans que nul être au monde ne songeât à soulager vos douleurs, à consoler vos derniers moments, et à recevoir votre dernier soupir.

Jeanne sentit bientôt comme un poids qui lui tombait sur le cœur, et qu'elle soulevait à peine, malgré ses efforts.

Cette fois, pour distraire ses ennuis, elle n'eut pas recours aux stimulants perfides du cabinet de lecture, dont elle avait déjà ressenti les pernicieux effets. Elle avait compris qu'il ne faut pas abuser des excitations de ce haschich moral, qui ne tend d'abord vos nerfs que pour les amollir ensuite ou les rompre. Echappée au péril, elle s'était bien promis de n'y plus retomber. Elle ne voulait plus maintenant que des lectures sérieuses, saines et fortifiantes. Elle acheta l'ouvrage d'une femme qui l'avait précédée à l'Institut impérial, et qui, sous ce simple titre : *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*, résume dans ses pages concises toute l'encyclopédie de l'éducation féminine la plus complète.

Grâce à cette lecture substantielle, elle repassa en quelques jours tout ce qu'elle avait appris en quelques années, et, pour être mieux préparée à remplir tous ses devoirs, elle se remit en mémoire ce que jadis elle avait si bien su.

Pour être une excellente institutrice, il ne lui manquait absolument que des élèves. Mais les élèves ne venaient pas, et les modestes ressources de la pauvre

fille s'en allaient. Elle était effrayée de ce qu'il en coûte pour vivre à Paris, alors même qu'on ne vit presque pas. Le matin, elle se contentait d'une tasse de lait déjà trop chrétien, que la crémière laissait en passant chez le portier, où il recevait un second baptême, et qu'elle prenait froid, pour économiser le charbon.

Le soir, on lui envoyait du restaurant voisin une modeste portion, qu'on lui faisait payer double, sous le prétexte bien trouvé que la carte augmentait tout de suite quand on portait en ville. Jeanne, chaque semaine, arrêtait sa caisse et voyait avec terreur s'agrandir de jour en jour le gouffre du déficit, qui n'effraie point assez les hommes politiques, mais dont les simples ménagères ont grand'peur. Sans amis, sans protecteurs, sans relations, elle n'avait guère chance de voir les élèves venir à elle. Timidement, elle glissa sa carte chez ses fournisseurs, en leur laissant entendre que, s'il leur était possible de lui adresser quelques jeunes filles, elle en serait bien heureuse. Mais ces gens-là étaient sans aucune influence sur la clientèle élégante et riche, la seule qui pouvait convenir à une personne de son mérite.

Le monde qui a le moyen de payer une institutrice, — à Paris, c'est un luxe, — ne va pas la chercher chez sa fruitière ou chez son épicier. Le cercle vicieux dans lequel on enferme si cruellement les débutants : « Il faut être connu pour faire quelque chose, et il faut avoir fait quelque chose pour être connu ! » ce cercle terrible se resserrait de jour en jour autour de Jeanne.

La jeune fleuriste à laquelle Mlle Derville avait suc-

cédé dans son appartement, et à qui elle avait singulièrement plu, vint la voir un dimanche.

C'était l'heure du dîner.

Le couvert était plus que modeste, et Jeanne avait l'air bien triste.

Aglaé Sorel, c'était le nom de l'ouvrière, nature vive, franche, primesautière et généreuse, était un vrai type populaire, — la dernière grisette parisienne, — mais la grisette dans la bonne acception du mot, la tête près du bonnet, et le cœur sur la main.

— Eh bien, quoi! vous mangez toute seule comme cela? dit-elle à Jeanne, qu'elle surprit en face de sa petite table.

— Dame! que voulez-vous?

— Moi, je ne saurais jamais... Les morceaux me resteraient dans la gorge... rien ne passerait! Ma pauvre demoiselle! mais ce n'est pas une vie que vous menez là! On chantait plus souvent dans le nid quand j'y étais...

— Et avec qui voulez-vous que je dîne? Je n'ai pas de serins, moi! répondit Jeanne avec un sourire triste...

— Vous ne pouvez pas être fière, mademoiselle, poursuivit Aglaé; je crois que vous avez trop d'esprit pour cela!

Et posant un coude sur la table, appuyant dans la paume de sa main son menton mutin, troué de deux fossettes, elle fixa sur le visage de Mlle Derville ses deux yeux noirs, animés d'une bonté spirituelle, en même temps que d'une malice inoffensive.

— Je crois, répondit Jeanne, que je ne le serais pas... même si j'avais le droit de l'être! mais pourquoi, mon enfant, me faites-vous cette question?

— C'est que, si j'osais, je vous inviterais à venir une fois dîner avec nous... rien que pour voir!... dans une maison... très-simple... mais où c'est meilleur qu'à votre restaurant... et moins cher... si le cœur vous en dit...

— Mais avec qui dînez-vous là?

— Avec de braves et honnêtes filles, de simples ouvrières, robes de laine et robes de toile, un peu de soie par-ci par-là, mais seulement le dimanche! A cela près, de loyales créatures, qui gagnent leur vie en travaillant, et qui ne doivent rien qu'à leurs dix doigts. Enfin, essayez-en! la vue n'en coûte rien! Toutes femmes, pas un seul homme dans la salle!... cela vous va-t-il?

L'offre d'Aglaé Sorel était faite avec tant de cordialité, que Jeanne ne crut point qu'il lui fût possible de refuser.

Elle accepta donc.

Le lendemain, la jeune fleuriste vint la prendre un peu avant six heures, et la mena dans un de ces établissements économiques, connus sous le nom de *crémeries,* où la nourriture, pour être donnée à des prix relativement modérés, n'en est pas moins de qualité assez bonne, bien supérieure, en tout cas, à celle du restaurant de quatrième ou cinquième ordre, — où s'approvisionnait Jeanne. La fille du colonel n'eut pas besoin d'une bien grande dose d'observation pour s'apercevoir qu'Aglaé avait parlé d'elle, et qu'elle s'était en quelque sorte parée de son amitié; peut-être même l'avait-elle exagérée quelque peu.

Quoi qu'il en fût, toutes ces pauvres filles s'empressèrent auprès de Jeanne, et lui firent un accueil dont la

politesse simple et cordiale avait quelque chose de prévenant et de respectueux. Sans doute il ne fallait point que Mlle Derville s'attendît à retrouver chez elles les mêmes idées et les mêmes façons qu'elle avait rencontrées dans le monde où elle avait vécu jusque-là. Tout change selon les milieux. Les commensales de la crémerie n'avaient point été élevées à Saint-Denis; la plupart d'entre elles, au sortir d'un berceau modeste, étaient entrées dans la salle d'asile, et avaient traversé l'école communale, — en courant, — pour s'enfermer bientôt dans la boutique ou l'atelier. Elles n'avaient point reçu d'autre éducation.

Mais, quelle que soit la différence des centres sociaux où elles ont vécu, deux femmes sont toujours plus voisines l'une de l'autre que ne le seraient deux hommes dans les mêmes conditions respectives. La femme possède une facilité d'assimilation inconnue à notre nature, moins fine et moins souple. Elle supplée mieux que nous à ce qui lui manque, et sait se donner elle-même ce qu'elle n'a pas reçu des autres. Le contact des amies d'Aglaé Sorel ne froissa donc en rien les délicates susceptibilités de Jeanne. Toutes s'efforcèrent, d'ailleurs, de lui prouver, par leurs attentions et leurs égards, à quel point elles se jugeaient honorées de sa présence au milieu d'elles.

Jeanne se dit qu'elle devait, ne fût-ce que par reconnaissance, trouver un peu de plaisir dans leur société, et elle n'eut pas besoin de faire beaucoup de frais pour paraître aimable. Rien ne lui était plus facile.

— Enfin, se disait-elle parfois en écoutant avec un demi-sourire le léger babil qui voltigeait sur ces jolies

bouches roses et fraîches, cela vaut toujours mieux que d'être seule!

Et cependant, quand elle mesurait par le souvenir et la pensée la distance qui séparait sa vie brillante au château de Blanchelande et sa misérable existence rue de Clichy; quand elle comparait ses premiers hôtes de Maisons-Laffite aux braves filles qui, en ce moment, lui offraient à dîner, elle ne pouvait se défendre d'un amer retour sur sa changeante destinée.

En écoutant, en regardant ces jeunes ouvrières, dont aucune n'était riche, dont aucune peut-être n'avait son lendemain assuré, mais qui n'en portaient pas moins bravement le poids de la vie, insouciantes et gaies, et mêlant le travail aux chansons, des réflexions salutaires se présentaient à l'esprit de Mlle Derville. Elle se disait qu'après tout il valait mieux couper une robe, ou chiffonner un ruban sur un bonnet, pour une bonne pratique, que de mourir sottement de faim dans une mansarde, avec des poses de princesse. A défaut de son intelligence, qui ne lui servait guère en ce moment, elle serait trop heureuse si ses doigts voulaient bien la nourrir.

« Je faisais bien la fière, se disait-elle tout bas, quand, à Saint-Denis, j'entrais dans la salle de couture, en sortant de la classe d'histoire, de littérature ou de musique; je riais parfois de cette bonne Mme Dionis, lorsqu'elle nous disait de sa voix chevrotante :

« Ne méprisez pas ces petits ouvrages, mesdemoiselles; ils sont humbles et modestes sans doute, mais ils sont encore plus utiles! Notre aiguille est notre meilleure amie, à nous autres! Une femme qui

sait manier une aiguille ne meurt jamais de faim... tout à fait! Eh! eh! Jeanne Derville, prix d'honneur de rhétorique! voyons, comment vous êtes-vous tirée de cette reprise perdue?

« Moi, sotte, je prenais des airs de reine pour lui présenter ma tâche faite parfois avec trop peu de soin! Je vois bien à présent jusqu'à quel point elle avait raison, la digne femme! Ce ne sont pas mes diplômes qui me sauveraient, ni ma ceinture d'honneur, ni l'arbre de récompense que l'on m'a fait planter en grande cérémonie dans le jardin... Ce sera cette pauvre aiguille dédaignée! Oh! comme les petites choses se font parfois une grande place dans la vie! Alice m'abandonne... voilà deux fois que je lui écris sans obtenir de réponse... Son Rollina l'absorbe... et me calomnie peut-être!... Adieu les leçons! Tout est fini de ce côté-là... c'est à moi de me tirer d'affaire.»

Nous aurions bien mal fait connaître le caractère de notre héroïne si le lecteur ne savait depuis longtemps que Jeanne Derville alliait à une imagination vive et à une sensibilité délicate un fonds de raison solide et une énergie de volonté rare chez une jeune fille.

Sa résolution une fois prise, elle ne songea plus qu'à l'exécution.

Aglaé reçut sa première confidence, qui fut immédiatement communiquée à tout ce petit groupe de jeunes filles honnêtes et laborieuses.

Par une discrétion qui leur faisait honneur, aucune d'elles n'avait jamais voulu adresser une question trop directe à leur nouvelle amie; mais, malgré l'élégance de sa toilette, et l'irréprochable correction de sa tenue, elles ne s'étaient pas fait longtemps illusion sur

sa gêne présente, et plus d'une se demandait déjà de quoi elle pouvait bien vivre.

Elles accueillirent donc cette ouverture avec une sympathie empressée.

— Vous avez bien raison, mademoiselle, lui répondit Aglaé, à laquelle tout d'abord elle avait exprimé son désir, le travail est une bonne chose, qui fait paraître le temps moins long! Je sais bien, moi, que si je ne faisais rien je me mangerais le sang! Je me demande comment la journée peut finir quand on ne l'occupe pas... D'ailleurs, on ne voit pas sur votre figure que vous avez travaillé... c'est à peine si l'on s'en aperçoit au bout de vos doigts...

— Et quand on le verrait, croyez-vous que j'en rougirais, ma pauvre enfant? reprit Jeanne avec une fierté généreuse. Je ne rougirais que d'une chose: ce serait, n'ayant pas de fortune, de vivre sans travailler.

— Voilà qui est parler en brave fille! Mais, vrai, ajouta la fleuriste en prenant la main de Mlle Derville, je crois qu'il y a longtemps que vous n'avez cousu; je ne ne vois guère de piqûres sur cette peau si fine, où elles marqueraient...

— C'est vrai! mais je m'y remettrai vite!

— Êtes-vous adroite?

— J'ai envie de bien faire...

— Et vous devez faire tout ce que vous voulez... Il me semble que vous avez là de vrais doigts de fée!... Rose, vous savez, cette jolie fille qui dînait hier à côté de moi et que vous appeliez la rose blonde, va vous présenter chez Mme Clara des Glaïeuls, une de nos couturières à la mode, qui se plaint toujours de n'avoir

pas une *personne bien* pour parler à ses belles clientes quand elle n'est pas là. Voilà votre affaire! Je suis sûre que dès qu'elle vous aura vue...

— Tenez! dit Jeanne, voulez-vous que je sois bien franche? Sans être très-timide, je suis toujours embarrassée avec les gens que je ne connais pas... Et puis, s'il faut tout vous dire, je n'aimerais pas beaucoup cet esclavage derrière un comptoir. Je préférerais, mais de beaucoup! si la chose était possible, travailler chez moi...

— Oui, je comprends; cela s'appelle être à ses pièces... et, de cette façon, rien ne vous empêcherait de donner une leçon de temps en temps, si par hasard il se présentait des élèves.

— Oui, si par hasard! murmura Jeanne avec un sourire mélancolique.

XII

Deux jours après, la fille du colonel, l'élève tant de fois couronnée à Saint-Denis, celle qui, à un moment de sa vie, avait pu espérer de devenir tout d'un coup riche et titrée, Jeanne Derville, notre héroïne, cousait une robe que la *Rose blonde*, comme elle l'appelait, lui avait apportée toute coupée, et dont elle-même, plus accoutumée à ce travail, surveillait l'assemblage.

— C'est une belle robe de satin blanc, une robe de mariage! avait dit Rose, dont les yeux brillèrent à ce seul mot de mariage, — magique pour toutes les

jeunes filles! — vous débutez bien : cela vous portera bonheur!

Jeanne y alla de tout cœur, parce que c'était son premier ouvrage et qu'elle ne voulait point qu'on fît de reproches, à cause d'elle, à la petite ouvrière... Quelle jeune fille, d'ailleurs, si indifférente qu'on la suppose, ayant à faire une robe de noce, n'y mettrait pas tous ses soins? La mariée ne peut pas être trop belle! et l'amour est tellement l'affaire de la femme, que, si elle ne peut pas aimer pour son propre compte, elle aime pour le compte d'un autre.

Pendant que l'aiguille courait dans le satin, mille pensées couraient dans l'âme de Jeanne Derville. Les ouvrages, où la main seule est occupée, ont ce charme et ce danger tout à la fois, de laisser trop de liberté à notre esprit : on rêve tout en travaillant.

Jeanne se disait qu'elle aussi était maintenant en âge de se marier; qu'elle aimait, qu'elle avait été aimée... qu'elle l'était encore, peut-être... qu'elle avait entendu le doux aveu d'une tendresse charmante... et que, si elle se fût trouvée dans une autre condition de fortune, un fiancé bien épris la conduirait maintenant à l'autel; elle faisait ainsi de pénibles comparaisons entre ce qu'elle était et ce qu'elle aurait pu être; elle pensait à Maxence, qui avait traversé sa vie comme une apparition, — à Maxence, qui l'avait éblouie, charmée... et peut-être oubliée... mais qui peut-être aussi gardait au loin son souvenir fidèle, qui peut-être reviendrait bientôt, lui rapportant sa foi...

— Celle pour qui je travaille est plus heureuse, se disait-elle ensuite en manière d'aparté; elle a ce que j'attends; elle possède ce que j'espère... Qu'elle soit

heureuse, cette belle inconnue ! Et que les amères pensées qui me tourmentent pendant que je couds sa robe de noce n'affligent jamais son esprit!...

Une fiancée ne peut attendre. Il faut que la robe blanche soit prête à l'heure dite. Rose et Jeanne travaillèrent jour et nuit. Mais, à dix heures sonnant, le matin même du mariage, on arrêtait le dernier point.

— Tout va bien ! dit Rose en inspectant l'ouvrage ; j'ai peur, cependant, que vous n'ayez un peu trop froncé les plis du corsage, non, pas ici ! là, du côté gauche !...

— Vous croyez ?

— Vous voyez !

— Peut-être un peu ! mais c'est facile à réparer.

— Sans doute ! voilà qui est fait ! tenez ! voulez-vous la passer. Ils sont si pressés, à ce qu'il paraît, que l'on ne nous a pas même donné le temps d'essayer. Mais, quoique vous soyez un peu plus grande que la demoiselle, je verrai bien sur vous.

Jeanne mit la robe, et Rose, tout en remarquant les petits changements qu'elle croyait nécessaires, n'épargnait pas à sa compagne ses compliments naïfs, d'ailleurs bien mérités.

— Comme cela vous va, le blanc ! lui disait-elle, avec vos grands yeux noirs et vos beaux cheveux bruns ! Vous êtes peut-être un peu pâle, parce que vous avez trop travaillé cette nuit... Mais l'amour et le bonheur vous mettraient du vermillon aux joues, et vous seriez la plus jolie mariée du monde... Si le futur vous connaissait, je plaindrais sa femme !

— Taisez-vous, petite folle ! répliqua Jeanne en

l'embrassant, et voyez vite ce que nous avons à refaire.

— C'est tout vu !

— Alors, ôtons !

Et Jeanne se débarrassa de la robe de satin, comme elle eût fait de cette trop fameuse tunique de Déjanire, trempée dans le sang empoisonné de Nessus, et dont le tissu dévorait à l'égal d'une flamme.

— Maintenant, dit Rose au bout d'un instant, tout va bien. Mettez votre chapeau. J'ai une voiture en bas; vous allez venir avec moi, et je vais vous présenter à madame des Glaïeuls: elle est très-bonne femme ! Je lui ai parlé de vous et elle veut vous voir...

Rose mit lestement la robe sur ses deux bras, et sans attendre la réponse de Jeanne, elle s'engagea dans la spirale de l'escalier, et, son léger fardeau en avant, descendit comme un blanc tourbillon.

Jeanne la suivit, monta près d'elle, dans le grand fiacre qui les attendait, et cinq minutes après, la robe et les deux jeunes filles faisaient leur entrée solennelle rue de la Chaussée-d'Antin, chez Mme Clara des Glaïeuls, une des faiseuses à la mode.

Le corset de la modiste n'avait pas étranglé chez Clara le cœur de la femme, et cette envie d'arriver promptement à la fortune qui tourmente si fort, à Paris, les gens dans les affaires, n'étouffait point en elle le germe de tous les bons sentiments.

Rose, qui était une de ses favorites, lui avait parlé de Mlle Derville de façon à l'intéresser; Clara la reçut avec bienveillance, et trouva pour elle les plus aimables paroles. Sans se permettre aucune allusion qui pût la blesser, elle lui prouva du moins qu'elle

appréciait le mérite de sa conduite, et lui donna l'assurance qu'elle trouverait toujours du travail chez elle.

Jeanne n'était pas gâtée. Il y avait longtemps qu'elle n'avait entendu d'aussi bonnes paroles. Elle y fut sensible : les malheureux ont l'âme tendre.

— Maintenant, mademoiselle, dit la patronne en se tournant vers Rose, vous allez porter la robe où vous savez. Mlle Derville voudra bien vous accompagner. Je compte déjà sur son bon goût. Vous habillerez vous-même la mariée...

C'est une politesse que nous faisons toujours à nos bonnes clientes, ajouta-t-elle en s'adressant à Jeanne.

Les deux jeunes filles s'en allèrent.

Jeanne monta la première en voiture, et Rose installa la robe sur ses genoux avec une sollicitude maternelle et un soin religieux ; puis elle monta à son tour et prit place à côté de sa compagne.

La voiture fila rapidement à travers la Chaussée-d'Antin, et prit le boulevard des Italiens.

Avant que Jeanne n'eût eu le temps de se reconnaître, la voiture tourna l'angle du boulevard et pénétra dans la rue de Grammont.

— Mais, où allons-nous? où allons-nous donc? demanda Jeanne à la Rose blonde?

— Tout près d'ici, ne vous inquiétez pas !

— Mais où? Dites-moi où ?

La voiture s'était arrêtée.

— Entrez! cria la petite ouvrière au cocher : la porte est ouverte.

— Non ! non ! ! qu'il n'entre pas, fit Jeanne ; laissez-moi aller, laissez-moi descendre !... Je ne veux pas...

Je ne puis pas... Dieu ! c'est elle !... si c'était lui !...

— Qui, elle ? qui, lui ? Enfin, expliquez-vous ! si je comprends un mot !

— Arrivez ! arrivez donc ! fit un valet de chambre, qui, penché sur la rampe, épiait l'entrée de la voiture, et qui vint ouvrir aux deux jeunes filles. — On vous attend ! Madame s'impatiente et Mademoiselle est dans tous ses états.

— Le sacrement va la remettre ! fit Rose, avec un petit air assez impertinent.

L'ouvrière est la sœur du gamin de Paris, et la livrée ne l'intimidait pas.

Elle se retourna vers sa compagne. Jeanne était pâle comme une morte.

— Qu'avez-vous, mais qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle ; on dirait que vous allez vous trouver mal ?

— Non, ce n'est rien... un éblouissement... la chaleur... nous étions un peu serrées... je suis mieux.

— Alors, donnez la robe... et montons !

Les jambes de Jeanne tremblaient un peu sous elle, pourtant elle se raffermit et elle monta. Le valet de pied, en livrée de gala, qui marchait devant elle, était le même qui, à l'appel du suisse, était venu ouvrir le soir de la sortie de Saint-Denis... Elle se trouvait dans la même antichambre, ornée de ses gravures de course... elle était chez Mme de Blanchelande ! C'était Victorine qui se mariait... C'était la robe de noces de Victorine qu'elle avait cousue !...

— C'est comme si je devenais folle, se dit-elle à demi-voix, et en pressant son front dans ses mains crispées.

Deux ou trois femmes de service, parmi lesquelles, du premier coup d'œil, elle en reconnut une pour l'avoir vue au château, se précipitèrent dans l'antichambre, en repétant sur tous les tons, la phrase du valet de pied :

— Mais arrivez donc, mesdemoiselles, on vous attend.

On leur fit traverser le salon rapidement, et elles entrèrent dans la chambre de Mme de Blanchelande. Victorine était au milieu de la pièce, déjà coiffée, la fleur d'oranger dans les cheveux, en corset, n'attendant plus que sa robe. Sa couronne d'oranger séyait bien à ses cheveux blonds, et l'air de contentement répandu sur son visage lui donnait un certain attrait. Ce n'était pas la beauté correcte et pure, fière et véritablement aristocratique de Mlle Derville ; mais c'était, à tout prendre, une gracieuse jeune fille, et il ne devait pas être difficile de l'aimer. Rose marchait devant, portant sa robe, et elle cachait ainsi Mlle Derville. Mais, au moment où elle passa derrière la fiancée pour aider à l'habiller, elle démasqua tout à coup la fille du colonel.

Les deux amies se retrouvèrent ainsi en présence, à deux pas l'une de l'autre, l'œil dans l'œil, et dans des circonstances vraiment critiques pour l'une comme pour l'autre. Jeanne était toujours blanche comme un marbre ; mais elle avait repris son sang-froid, et elle était d'un calme vraiment effrayant. Quant à Victorine, en reconnaissant son ancienne compagne, — son amie et sa rivale, — elle éprouva une émotion dont elle ne fut pas la maîtresse, et qui se traduisit par le tremblement de ses mains et un vif mouvement en arrière, comme si elle eût voulu

fuir; ses lèvres se pincèrent, ses yeux se fermèrent à demi, mais elle ne prononça pas une parole.

— Qu'as-tu donc? fit Mme de Blanchelande en s'avançant rapidement vers sa fille.

Victorine montra Jeanne du regard.

— Vous ici, mademoiselle, fit la baronne, partagée entre la surprise et la colère, et se méprenant d'ailleurs complétement sur les intentions de Jeanne, que venez-vous faire dans ma maison?

— Mais qu'est-ce donc que tout cela veut dire? fit une autre femme qui vint du bout de la chambre et s'approcha du petit groupe.

Celle-ci était grande et sèche, fière de tournure, haute de mine, avec un type aquilin assez prononcé. Il fut bien facile à Jeanne de reconnaître en elle la mère de Maxence. Mais tandis que, chez le jeune homme, tout se trouvait adouci, et, pour ainsi parler, estompé mollement, chez la femme, au contraire, tout ressortait par un relief dur.

— Voilà mon bourreau, pensa Jeanne. Puis, se retournant vers la baronne:

— Vous me demandez, madame, ce que je suis venue faire chez vous, lui dit-elle d'une voix calme, je vous répondrai d'abord que je n'y suis pas venue, car il ne conviendrait pas maintenant à Mlle Derville d'avoir avec Mme la baronne de Blanchelande aucune espèce de rapports; mais on m'y a envoyée. Aujourd'hui, madame, je suis ouvrière! c'est moi qui ai fait la robe de Vic....., pardon! de Mlle de Blanchelande..., et je viens l'habiller.

Les premiers mots avaient mis la comtesse de Bois-Robert au courant de la situation; elle la trouva sin-

gulière, mais inconvenante, et comme elle redoutait encore pour son fils une rencontre avec la belle et séduisante créature qu'il avait tant aimée :

— Nous voulons bien croire, mademoiselle, dit-elle à Jeanne assez sèchement, que le hasard a tout fait ; en tout cas, il a mal fait, et vous comprenez, ajouta-t-elle en appuyant sur le mot, que nous ne saurions accepter vos services.

— Je les offre, madame, et je ne les impose pas ! répliqua Jeanne avec beaucoup de dignité.

Et, tout en parlant, elle fit un pas pour se retirer.

— Pas par ici, dit la comtesse, en interceptant la porte du salon, où Maxence pouvait être entré déjà, et, comme c'était elle qui semblait maintenant gouverner la situation, elle indiqua du geste une autre porte qui menait par un corridor à l'escalier de service.

Jeanne rassembla toutes ses forces, fit un suprême appel à son énergie, jeta à Mlle de Blanchelande, toujours immobile, un coup d'œil empreint d'une fierté triste, fit signe à la petite ouvrière, et, sans qu'un mot de plus eût été prononcé, toutes deux sortirent.

La voiture qu'elles avaient prise à l'heure était encore en bas. Elles y montèrent.

Une fois seule avec Rose, Jeanne cacha sa tête dans ses deux mains ; un sanglot souleva sa poitrine, et ses larmes jaillirent.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? mais qu'avez-vous donc ? s'écria la petite ouvrière en dégrafant le premier bouton de la robe de Jeanne, pour lui permettre de respirer plus à l'aise ; si je comprends quelque chose à ce qui nous arrive depuis une heure !

— Rien, ce n'est rien! fit Mlle Derville revenant à elle et se dominant par un effort de volonté dont une énergie nerveuse comme la sienne était seule capable.

— Il est possible que ce ne soit plus rien maintenant, fit Rose en lui prenant la main; mais je vous jure que tout à l'heure c'était beaucoup... Dieu! que vous m'avez fait peur!

— Chère créature! que vous êtes bonne! fit Jeanne en l'attirant à elle.

— Ce n'est pas bien difficile d'être bonne avec vous, qui êtes si aimable et si douce, reprit Rose en serrant la main qu'elle tenait toujours dans les siennes.

Jeanne se sentit touchée par une sympathie si naïve, si vive et si vraie. Elle était d'ailleurs dans une de ces dispositions intérieures où l'âme émue, qui ne peut se contenir, sent le besoin de s'épancher dans une autre, car elle ne trouve de consolations que dans l'intimité des confidences.

— Écoutez, mon enfant, dit-elle à Rose, je ne veux pas avoir de secret pour vous... J'aime mieux tout vous dire! Sachez donc que cette jeune fille, mon ancienne compagne, épouse un homme que j'ai aimé... dont j'ai été aimée... comprenez-vous?

— Je crois bien que je comprends! c'est comme moi, avec M. Ernest, des *Villes de France*... Hélas! mademoiselle Jeanne, toutes les filles, voyez-vous, ont dans leurs souvenirs une histoire pareille à la vôtre!... Cela n'empêche pas que le premier coup ne soit rude... quand on ne sait pas, et que ça arrive brusquement comme à vous... Tâchez de pleurer un peu... cela vous soulagera!

— Non! non! je ne veux pas pleurer... maintenant... il ne faut pas que j'aie les yeux rouges... Plus tard, plus tard! Tenez! je suis forte à présent! Je sens que déjà les couleurs me reviennent : n'est-ce pas?

— Oui, comme aux roses blanches! fit l'ouvrière en hochant sa jeune et jolie tête blonde et toute bouclée.

On n'avait pas donné d'ordre : le cocher ne demandait pas mieux que de flâner. La voiture allait au pas, sur le boulevard des Italiens, tout encombré d'équipages, tout rempli du va-et-vient des gens, tout inondé de la lumière d'une belle matinée de printemps.

— Maintenant, qu'allons-nous devenir? demanda Rose; où voulez-vous aller?

— A l'église!

— A leur église?

— Oui!

— Pour leur faire une scène?

— Oh!

— Allons! j'ai tort. Je devrais bien savoir que vous ne pouvez rien faire de mal, vous! Mais j'en sais, à votre place, qui ne s'y reprendraient pas à deux fois pour lui arracher les yeux!

Puis, s'adressant au cocher :

— A l'église des Petits-Pères! Notre-Dame-des-Victoires, vous savez?

Ses yeux brillaient du feu de la fièvre, et ses joues, si pâles tout à l'heure, étaient brûlantes.

M. le baron de Blanchelande était un gros bonnet : on ne l'ignorait pas à la sacristie.

L'Église sait s'accommoder à toutes les fortunes; simple et modeste avec les pauvres, elle est magnifique

avec les riches, et pompeuse avec les grands du monde. On avait pensé que rien ne pouvait être trop beau pour Mlle de Blanchelande et pour M. le comte de Bois-Robert. Le temple tout entier avait pris un air de fête; le grand autel, où le mariage devait être célébré, resplendissait d'or et de lumière. Il y avait des fleurs partout. On avait retiré le rideau de l'orgue, dont la tribune était occupée par des musiciens instrumentistes et chanteurs; les custodes cravatés de blanc, habillés de noir, le bas bien tiré sur le mollet postiche, la chaîne d'argent en sautoir, la verge d'ébène à la main, allaient et venaient dans la grande nef et dans les bas côtés, veillant au maintien du bon ordre, et contenant, non sans peine, la masse des curieux qui grossissait de minute en minute.

Le suisse, qu'un enfant terrible définissait un jour *le Polichinelle du bon Dieu*, se pavanait dans ses habits de général, et, sa longue hallebarde sur le dos, s'étudiait à bien faire sonner sa canne sur les dalles de marbre.

Jeanne, en entrant, éprouva une sorte d'éblouissement. Elle regarda l'autel rayonnant où allait bientôt s'accomplir le sacrifice dont elle était la victime, se laissa tomber à genoux sur une chaise, et, involontairement, elle pria. Nous avons des moments d'instinctive religion, où notre âme brûle de se répandre devant Dieu. Jeanne n'était pas une nature mystique; elle n'avait point les ardeurs exaltées de Louis de Gonzague ou de Thérèse d'Avila; mais c'était une âme pieuse et croyante, et la douleur la rapprochait du père commun de toutes les créatures; elle voulait lui demander la force de supporter

les dures épreuves que lui infligeait sa main sévère.

Mais le Dieu qu'elle sentait le besoin d'implorer en l'adorant, c'était le Dieu des malheureux, des petits et des faibles, et il lui semblait qu'elle ne le trouvait point dans cette église parée pour une fête. Elle se releva bientôt, et, peu à peu, sans y prendre garde, elle s'avança dans l'allée centrale, réservée exclusivement aux invités.

Le custode, qui l'examinait avec une certaine attention, reconnut à sa toilette, décente, sans aucun doute, mais trop simple, qu'elle ne devait pas avoir de relations avec les deux riches familles qui allaient s'unir, vint à elle, et lui demanda, avec une grande politesse d'ailleurs, si elle était de la noce.

— Non! non! répondit Jeanne avec une vivacité extrême, et la rougeur au front.

— Alors, ayez l'obligeance de prendre l'un des bas-côtés, ces places ne sont pas libres.

Jeanne obéit en silence, et, suivie de Rose, passa derrière le chœur, de façon à se trouver à demi cachée par la grille qui le sépare des chapelles absidiales.

La voix de la raison, que malheureusement nous n'écoutons pas toujours, lui disait tout bas :

— C'est assez! Maintenant, il faut partir. Va-t'en!

Une autre voix plus forte, plus impérieuse, celle de la passion folle, lui disait :

— Non! reste encore! Puisque tu as tant fait, il faut finir, il faut aller jusqu'au bout dans la voie douloureuse où tes pieds saignent, où tes genoux se déchirent... Il faut tout voir, et rassasier tes yeux de ton malheur.

Et ce fut cette voix-là qu'elle écouta!

Elle s'assit, appuyant sa tête au pilier, attentive au moindre bruit.

Les incidents que nous avons signalés avaient retardé quelque peu la toilette de la mariée. Victorine avait failli se trouver mal. Les exhortations des deux mères l'avaient seules soutenue et un peu réconfortée; mais elle ne s'était pas entièrement remise, et tout le monde l'avait trouvée pâle. Il est vrai que la pâleur est très-bien portée un jour de noces. Enfin, la dernière épingle fut attachée, et l'on se remit en route.

Jeanne sentit tout à coup une main amie et caressante se poser sur son épaule, tandis qu'une voix jeune et fraîche, murmurait à son oreille :

— Les voilà! prenez garde!

La porte de l'église s'ouvrit à deux battants, et le cortége entra, précédé du suisse majestueux, dont la canne sonnait sur les dalles.

Un frisson courut dans les nerfs de Mlle Derville, et elle frémit de la tête aux pieds.

Dans toute cette foule elle ne vit personne — que lui. — Un sculpteur ou un peintre n'eût pas voulu choisir un autre type que Maxence pour représenter l'incarnation de la jeunesse virile. Il avait toutes les élégances que donne la race, toutes les distinctions qui viennent de l'éducation. Grand, svelte, élancé, poétiquement beau, c'est-à-dire comme on ne l'est plus aujourd'hui sous l'empire des préoccupations matérielles qui nous amoindrissent en nous abaissant, il se montrait maintenant à Jeanne, dans cette église, tel qu'il lui était apparu, quelques mois plus tôt sur la lisière du parc de Blanchelande, dans cette campagne que sa

présence animait, au milieu des splendeurs d'une admirable matinée d'automne.

Il y avait, cependant, sur son visage, je ne sais quoi de froid et de contraint : ce n'était pas l'épanouissement joyeux et le rayonnement de bonheur qui doit illuminer le visage de l'homme, à l'heure du mariage d'amour.

Les grands parents s'écartèrent, et les deux fiancés s'agenouillèrent sur le prie-dieu de velours cramoisi brodé d'or.

Cependant le clergé, paré de ses ornements de fête, pénétra dans le chœur à son tour ; l'officiant s'inclina devant l'autel, puis, se retournant vers l'assemblée, il adressa une allocution touchante à ceux dont il allait bénir l'union. — C'était un des vicaires de la paroisse, un homme jeune encore, un de ces prêtres comme on en rencontre beaucoup aujourd'hui dans le clergé parisien, sincèrement attachés à leurs devoirs et les accomplissant avec la plus rigoureuse fidélité, mais se mêlant au mouvement de leur génération, et comprenant ses tendances, ses aspirations et ses besoins. Tout en représentant dans son intégrité la plus austère des doctrines du passé, il était aussi de son siècle par l'élan genéreux du cœur, par la tendresse infinie de l'âme. Cette âme passa dans son langage. Avec une élévation de pensées, et en même temps une onction de parole qui ne laissèrent personne indifférent dans l'assemblée, il dit les devoirs et les obligations du mariage, et les joies ineffables des amours permises et bénies de Dieu, — les seules amours vraies.

Les charmes et les périls des indissolubles unions furent exprimés avec un fin esprit d'analyse, qui prouva

bien jusqu'à quel point les prêtres savent parfois pénétrer les âmes. Et de quels traits enchanteurs il peignit les chastes ravissements de deux époux qui s'aiment, ces deux existences trouvant un mutuel appui dans une tendresse réciproque; tous les bonheurs doublés en se partageant; l'union des cœurs se prolongeant par delà le tombeau, et les tendresses passagères de cette vie d'un jour, préludes des tendresses éternelles de la vie qui ne finira plus! Dans ce magnifique langage, écho d'un platonisme chrétien, l'amour de l'homme et de la femme était représenté comme la plus grande des choses humaines, comme le trait d'union qui reliait la terre au ciel, comme le premier essor de la substance épurée et prête à se perdre dans la source même de tout amour.

Combien de personnes, à une messe de noces, écoutent l'allocution du prêtre, si éloquente qu'elle soit? La fiancée est trop émue, le fiancé trop distrait. C'est à peine si, dans une assemblée parfois assez nombreuse, il se rencontre trois ou quatre personnes capables de saisir le développement de la pensée de l'orateur, d'en goûter le charme, d'en apprécier l'élévation. C'est surtout à Paris que l'on est exposé à prêcher dans le désert...

Mais, ce jour-là, l'heureux vicaire eut, pour l'écouter et le comprendre, une jeune fille qui valait à elle seule tout un auditoire...

Chacune de ses paroles tombait sur le cœur de Jeanne, et y réveillait un douloureux écho. C'était bien ainsi qu'elle comprenait l'amour; c'était bien ainsi qu'elle entendait la vie à deux et ce commerce des âmes, où tout est commun entre elles; et le partage absolu du

Digitized by Google

bien et du mal, l'un augmentant, l'autre diminuant par ce partage même.

Cette vie-là, elle sentait qu'elle l'aurait eue avec Maxence... avec celui-là même qui allait essayer de l'avoir avec une autre...

Tous les traits éloquents du jeune prédicateur étaient pour elle comme autant d'aiguillons qui la déchiraient, — qui exaltaient dans son âme toutes les facultés de souffrir... et d'aimer... Souffrir! aimer! si souvent c'est tout un!

Bientôt commencèrent les cérémonies du mariage, pleines de grandeur et de poésie. Jeanne ne les connaissait point. Dans toute autre circonstance, elles eussent frappé son imagination enthousiaste. En ce moment, elles l'accablaient. Elle en suivait les phases avec une intensité d'attention douloureuse, s'efforçant de pénétrer leur sens profond et symbolique. Les belles inventions de la liturgie catholique, formulées dans une langue étrangère, lui échappaient sans doute, mais elle entendait les noms de Sarah, de Rachel et de Rébecca, épouses fécondes et bénies, honneur et joie de la famille, qui faisaient passer devant ses yeux les douces et chères images des félicités rêvées et perdues. Elle vit une main adorée — et infidèle — passer au doigt de la jeune fille l'anneau, signe d'indissoluble alliance qu'elle seule devait recevoir et porter; elle entendit leurs promesses d'amour s'échanger devant Dieu, et le prêtre appeler sur eux deux les faveurs du ciel.

Ce que la malheureuse souffrait pendant cette lente agonie de son cœur, elle-même ne saurait le dire. Cette messe de mariage fut pour elle comme sa messe de

mort, à laquelle elle aurait assisté, vivante, en pleurant sur sa jeunesse au tombeau. Elle avait perdu la conscience du temps : les minutes lui semblaient des siècles. Elle crut que ce supplice raffiné qu'elle s'était imposé ne finirait plus, et qu'elle verrait éternellement marier Maxence et Victorine.

Mlle Derville n'était pas une de ces bourgeoises mélodramatiques, capables d'éprouver une tentation vulgaire et d'y céder. Elle ne pensa pas le moins du monde à jouer le rôle d'apparition vengeresse, et à montrer entre deux piliers une pâle tête de fantôme, pour mêler du moins un remords à des joies coupables, et rappeler tragiquement son souvenir au couple perfide qui l'oubliait.

Avec elle, on n'avait vraiment rien de pareil à redouter. Le drame se jouait en dedans, — c'était un vrai drame intime, — sans qu'aucun éclat extérieur le trahît. Ni Maxence ni Victorine n'eurent seulement le soupçon que, tout près d'eux, leur bonheur déchirait l'âme d'une pauvre créature.

Elle ne fut ni reconnue ni même aperçue par eux.

XIII

Cependant le baron de Blanchelande, qui avait depuis longtemps des idées arrêtées sur la poésie du mariage, et qui, par cela même n'apportait à ces cérémonies qu'une attention assez distraite, n'avait pas tenu ses yeux constamment attachés sur l'autel. Ils er-

raient, au contraire, çà et là, ces yeux fureteurs, chassant à la femme, sans respect pour le saint lieu, et cherchant un joli visage sur lequel ils pussent complaisamment s'arrêter.

De l'autre côté de la grille qui sépare le chœur de sa couronne de chapelles, il découvrit bientôt le minois frais et piquant de la jeune ouvrière qu'il avait vue une fois ou deux chez sa fille.

Jeanne, tout près de Rose, mais à demi cachée par le pilier auquel sa chaise s'appuyait, ne pouvait être que difficilement reconnue.

Mais le baron avait la vue perçante du lynx, et il regardait si bien qu'il finissait presque toujours par voir. Il distingua d'abord, sous le gant d'une peau économique, hélas! une main d'une finesse patricienne. Ce fut, pendant longtemps, le seul détail qu'il pût saisir, et ce détail, qui avait bien sa valeur, piquait, sans la satisfaire, sa curiosité inquiète. Un peu plus tard, il découvrit une taille élégante, et put soupçonner une jolie tournure. A certain mouvement un peu brusque de Jeanne, qui dérangea son voile, il distingua nettement et son port de tête et l'ovale élégant de son visage.

Quelques secondes plus tard, il ne doutait déjà plus que ce ne fût cette belle Jeanne Derville, vers laquelle un attrait si vif l'avait entraîné. Cette rencontre, tout à fait inattendue, ne laissa point que de causer à M. de Blanchelande une émotion singulière. Le sentiment qu'il éprouvait pour la jeune fille était plus sérieux que ces caprices entre lesquels, depuis une dizaine d'années, s'était partagée sa vie. Nous n'irons pas jusqu'à dire que ce fût déjà une de ces passions

absorbantes qui prennent toute une vie ; ces passions-là sont rares ; ne les éprouve pas qui veut !

Peut-être sont-elles plus rares encore chez un homme qui, comme M. de Blanchelande, a mené l'existence à grandes guides. C'était du moins un goût extrêmement prononcé, et qui s'était accru dans l'absence. Disons-le, toutefois, à la gloire du baron, il était moins égoïste que ne le sont d'ordinaire les hommes à bonnes fortunes, quand ils arrivent sur leur fin. Il portait à Jeanne un intérêt sincère, et s'il l'aimait beaucoup pour lui, il l'aimait aussi un peu pour elle.

N'en demandons pas davantage à un Lovelace auquel on va donner sa retraite.

En voyant Mlle Derville assister au mariage de sa rivale avec l'homme qu'elle aimait, dont elle avait pu se croire aimée, il comprit tout ce qu'elle devait souffrir, et il éprouva pour elle une sorte de pitié. Il est vrai qu'à ce sentiment généreux succéda bientôt un sentiment égoïste. Il se dit que si le comte de Bois-Robert était le plus sérieux obstacle qui s'élevait entre lui et Mlle Derville, il n'était pas mauvais que cet obstacle fût promptement renversé, même par un coup violent. Il fallait que Jeanne vît bien que, de ce côté-là, il n'y avait plus d'espérance, pour qu'elle pût se tourner enfin et tout entière vers lui... Pouvait-on savoir quels conseils, en ce moment, le désespoir allait lui donner?

L'occasion était bonne pour qui aurait l'esprit d'en profiter. M. de Blanchelande n'eût pas demandé mieux que de renoncer immédiatement à son rôle de père, dont il allait, dans un moment, se voir débarrassé avec un vrai bonheur, pour prendre celui de coureur

Digitized by Google

d'aventures, et pousser sa pointe du côté de cette Jeanne ravissante.

Mais la chose n'était vraiment pas sans difficulté. Il ne pouvait quitter l'autel, sa fille et son gendre pour se promener dans l'église, à la poursuite d'une jeune fille, si jolie qu'elle fût; il lui fallait rester sur sa chaise comme tout le monde; puis il lui fallait passer à la sacristie et signer sur un registre, à la place d'honneur; et que dirait-on s'il n'assistait pas au déjeuner de famille? Toute cette journée était consacrée, — c'est condamnée qu'il faudrait dire, — à la représentation et au rôle officiel.

Le lendemain matin, il allait installer les nouveaux époux, — qui peut-être n'en auraient pas tant demandé, — dans une jolie villa que la comtesse leur avait louée près de Chantilly, et de là il devait, sans même revenir à Paris, conduire la baronne dans sa famille. Cette tendre mère avait besoin d'adoucir par toutes sortes de distractions le coup si rude que lui portait sa séparation d'avec Victorine. Les mères sont ainsi faites : elles se lamentent quand elles ne marient pas, et sanglotent quand elles marient leurs filles trop aimées... toujours des larmes!

Mais la famille de Mme de Blanchelande demeurait en Belgique. Le baron ne pouvait pas repartir en arrivant. C'était donc une absence forcée de quatre ou cinq jours. Et qui pouvait dire que, pendant ce temps-là, dans une ville comme Paris, il ne perdrait pas la trace de Jeanne, si inopinément retrouvée?

La plus simple prudence l'avertissait cependant qu'il ne devait point paraître l'avoir remarquée. Le moindre soupçon pouvait, en mettant Mlle Derville sur ses

gardes, lui faire perdre à lui-même tout le bénéfice d'une surprise. Il était certain que, par Mme des Glaïeuls, il retrouverait Rose, avec laquelle était Mlle Derville, et, par Rose, Jeanne elle-même. Rien n'était donc perdu, et il machinait, à part lui, un petit plan de campagne qui lui semblait bien fait pour réussir, malgré son retard à entamer les hostilités.

Ces édifiantes pensées l'occupèrent pendant toute la messe que l'on célébrait en grande pompe pour le bonheur de sa fille.

La cérémonie s'acheva, et la noce, précédée du clergé, prit le chemin de la sacristie, où se terminent les dernières formalités. Rose s'aperçut que le cortége allait traverser l'allée même où se trouvait Mlle Derville; aussi entraîna-t-elle loin de l'église, en l'emportant, pour ainsi dire, dans ses bras, la malheureuse enfant, au moment où Maxence sortait du chœur, tenant à son bras celle que Dieu et les hommes venaient de lui donner pour femme.

Les deux jeunes filles purent sortir sans être remarquées, à la faveur du tumulte qui, dans un pareil moment, se produit toujours au milieu de la foule empressée, curieuse, sottement avide de voir. Les uns disaient que la mariée était belle; les autres répliquaient que le marié était mieux. Mille réflexions se croisaient d'un groupe à l'autre.

— Comme elle semble heureuse!

— Comme il a l'air sombre...

— Le blanc lui va bien.

— Voyez, il est en habit bleu!

— A présent, les hommes riches ne se marient plus en noir!

— Le noir est la couleur des notaires !

— Ah ! il a souri en la faisant entrer la première dans la sacristie.

Rose entendait tout cela ; elle entendait mille autres choses encore, et elle ne voulait pas que Jeanne les entendît ; elle hâtait le pas, et jouait vigoureusement des coudes pour s'ouvrir un passage, ce qui n'était pas toujours chose aisée.

Mlle Derville, qu'elle tenait par le bras, la suivait machinalement, chancelante, entraînée par elle, comme on marche dans l'ivresse ou dans un rêve. Les deux jeunes filles se trouvèrent enfin hors de l'église. Un fiacre passait. Rose appela le cocher, ouvrit elle-même la portière, fit monter, installa sur les coussins et ramena chez elle Jeanne, insensible à tout, et qui laissait faire, sans avoir conscience de rien, comme un corps sans âme.

XIV

Six jours plus tard, un homme élégant, qui paraissait jeune encore, grâce peut-être aux artifices d'une toilette savante, à la ceinture hygiénique bouclée sous le gilet, à la nuance discrètement choisie de ses vêtements, et à l'emploi de cosmétiques réparateurs, gravissait, seul et rapidement, les cinq étages de l'escalier, assez roide, il faut en convenir, qui conduisait chez Mlle Derville.

— Ouf ! fit-il en s'essuyant le front, il était temps d'arriver ! la vertu loge trop près du ciel : je l'aimerais

mieux à l'entresol. Mais, orientons-nous ! corridor A, seconde porte à gauche; un petit cordon vert... Cet honnête portier m'a bien donné pour un louis de renseignements; il n'y a rien à dire!

Tout cela doit être assez facile à trouver! Voici déjà le corridor A. Nous finirons par rencontrer la porte. — La voilà! — Petit cordon vert? c'est bien ici!

M. de Blanchelande, car c'était lui, fit quelques pas dans le couloir, avec la précaution d'un homme qui ne veut pas être entendu.

Au moment où il levait la main pour saisir le cordon vert, un homme sortant de l'appartement de Jeanne, se croisa subitement, — brusquement, — avec lui.

Le baron recula d'un pas; mais l'air grave du visiteur, sa cravate blanche et l'heure matinale de la rencontre firent bientôt comprendre au père de Victorine qu'il se trouvait en face d'un médecin. Celui-ci, observateur comme tous les hommes de sa profession, reconnut au premier coup d'œil un homme du monde dans le baron, et, rassuré par la rosette rouge qu'il voyait à sa boutonnière, il ne put douter qu'il ne fût amené chez la jeune fille par les motifs les plus honorables. Il le prit pour le président, ou tout au moins le secrétaire de quelqu'une de ces sociétés de secours dont la Religion et la Philanthropie, jalouses d'égaler le bienfait au malheur, ont si richement doté la France depuis quelques années. Aussi, ce fut avec une déférence toute respectueuse que, lui adressant le premier la parole, il dit au nouveau venu :

— Elle est bien mal, monsieur; la pauvre enfant est bien mal!

Ces mots firent frémir le baron, qui n'avait pas eu jusque-là le pressentiment d'un malheur.

Sans s'arrêter à des questions oiseuses, et voulant juger par lui-même de ce qu'il pouvait espérer ou craindre, désireux surtout d'éviter des explications qui ne pouvaient être qu'embarrassantes :

— Je le sais, dit-il, et c'est pour cela que je viens.

Il passa.

Le médecin comprit que le bienfaiteur de sa jeune malade ne souhaitait pas en ce moment de prolonger la conversation ; il le salua donc et descendit.

M. de Blanchelande traversa rapidement cette première pièce que Jeanne appelait parfois, un peu ambitieusement, son salon, et il se trouva bientôt à la porte de la seconde pièce, qui servait à la jeune fille de chambre à coucher.

Nous avons dit à quel point cette chambre était misérable. C'était le dénûment dans ce qu'il a de plus absolu.

Hélas! pourquoi le cacher ? Jeanne n'avait même pas le plus indispensable des meubles qui constituent la chambre à coucher, — le lit. La fille du colonel était étendue sur un matelas jeté par terre dans un coin, et surveillée par une de ces gardes-malades, véritables servantes de la mort, qui semblent n'attendre que le moment de vous fermer les yeux, de vous jeter le drap sur la tête, et, leur tâche sinistre une fois accomplie, de se payer de leur peine en s'emparant de tout ce qui tombe sous leur main rapace. Trop heureux quand elles ne hâtent point la mort trop lente et trop impatiemment appelée!

Assise sur l'unique chaise qui fût dans la chambre,

sa grosse tête rougeaude dans sa main, ses cheveux en désordre s'échappant d'un bonnet mis de travers, surveillant moins sa malade qu'une bouteille d'eau-de-vie placée tout près d'elle, sur une table, au milieu des fioles et des ordonnances, cette mégère à trois francs par jour ne releva même pas la tête en entendant la porte s'ouvrir.

M. de Blanchelande put donc considérer à loisir le spectacle d'une misère dont, jusque-là, sa vie heureuse n'avait pas même eu le soupçon.

Cette pauvreté flagrante le frappa d'une pitié mêlée de terreur. La misère est comme la mort : elle fait peur aux riches, qui ne sont pas accoutumés à son terrible aspect. A ce sentiment si naturel il s'en joignait un autre, aussi aisément explicable. Celle qu'il contemplait ainsi, dans le dernier abaissement du malheur, avait vécu près de lui, dans l'intimité de la famille; sa femme et sa fille — et lui-même — avaient contribué peut-être à la précipiter dans l'abîme au fond duquel la malheureuse se débattait maintenant. Ils savaient qu'elle était pauvre... et ils n'avaient rien fait pour l'aider à combattre cette pauvreté... Un homme eût pu la sauver; cet homme l'aimait, il était aimé d'elle : il lui eût aisément donné le rang et la fortune dont elle était digne... et cet homme, victime comme elle des machinations que deux familles puissantes avaient ourdies autour d'eux, l'avait cruellement abandonnée...

Il avait épousé l'amie de Jeanne, — sa fille à lui, — et c'était le spectacle inattendu de cette union qui avait porté sans doute à cette santé chancelante le coup sous lequel la pauvre enfant avait succombé...

Le baron était donc le véritable auteur des maux qu'il avait maintenant sous les yeux. Si cette conviction pénible n'étouffait pas en lui tout sentiment égoïste, elle en suspendait du moins l'expression, et elle ne laissait plus parler que la pitié dans son cœur. Cette pitié toute-puissante le clouait au seuil de la chambre de Mlle Derville, et il n'osait pas y pénétrer.

Jeanne qui, au moment de son arrivée, avait la tête tournée du côté de la muraille, fit un mouvement, et ce mouvement ramena son visage vers le baron. Celui-ci put voir alors quels ravages ces derniers jours avaient produits en elle. Elle était singulièrement amaigrie, la fièvre brillait dans ses yeux caves; elle brûlait sur ses joues ardentes : ses longs cheveux dénoués couvraient ses épaules deminues; elle était belle encore, mais d'une beauté effrayante.

— J'ai soif! murmura-t-elle sans ouvrir les yeux, et d'une voix faible qui passa comme un petit souffle entre ses lèvres.

A cette prière, exhalée de sa bouche avec un accent douloureux, la garde répondit par un grognement sourd, mais sans quitter sa place.

— J'ai soif! reprit Jeanne pour la seconde fois.

— Avec des malades comme celles-là, on n'a pas un moment de tranquillité! murmura l'horrible créature. Elle se leva, cependant, pour aller prendre un des flacons posés sur la petite table, et, tournant la tête vers la porte, elle aperçut M. de Blanchelande. Cette vue produisit sur elle un effet galvanique. Ses vieux nerfs tressaillirent; elle s'approcha précipitam-

ment du lit de Jeanne, et, d'une voix qui voulait être affectueuse et prévenante :

— Voici, voici! ma chère demoiselle! que désirez-vous?

— Je voudrais boire.

La garde pressentit dans le baron ce que ces gens-là appellent un *protecteur*, et elle se dit qu'il fallait gagner ses bonnes grâces à force de soins et d'obséquiosité, sans paraître toutefois l'avoir remarqué, ce qui ne manquait pas d'une certaine vraisemblance, car M. de Blanchelande se tenait toujours immobile sur le seuil, où l'on eût dit que ses pieds étaient rivés. La vieille consulta l'ordonnance du médecin avec une attention marquée, mélangea deux boissons, et présenta la tasse à la malade avec une câlinerie de geste et de parole, qui voulait être maternelle, et qui n'était que grotesque.

— Buvez, lui dit-elle, buvez tout, ma belle petite; c'est bon cela! Eh! puis, ça vous fera tant de bien! ça vous rendra votre chère santé... Tout le monde veut vous sauver, moi d'abord, et Dieu sait que j'y travaille sans regarder à ma peine!

Jeanne Derville, sans paraître écouter ce bavardage, se souleva péniblement sur ses coudes, et, d'une main tremblante, porta la tasse à ses lèvres. La garde-malade venait de s'effacer pour qu'elle pût boire plus à l'aise.

La jeune fille aperçut M. de Blanchelande.

A sa vue, mille souvenirs douloureux, tombant sur elle à la fois, l'accablèrent. Elle repoussa la tasse qu'on lui tendait, et sa tête inanimée roula sur le lit, à demi cachée dans ses cheveux.

Le baron s'élança vers elle, et repoussant la garde, qui ne comprenait plus rien à ce qu'elle voyait, prit la pauvre malade dans ses bras, et appuya sur sa poitrine la tête de Jeanne, pâle et froide.

Soit que la sensation de ce contact la secouât violemment, soit qu'elle fût avertie par ce secret instinct qui veille pour la femme et sur elle, même pendant le sommeil de sa raison, Jeanne revint à elle, et reconnaissant celui qui la tenait ainsi dans ses bras, elle se dégagea avec un mouvement d'horreur, et par un si brusque effort que sa tête porta violemment contre la muraille. Mais, insensible en ce moment à la douleur, et retrouvant son énergie avec son indignation fière, d'une main ramenant le drap sur sa poitrine, et de l'autre montrant la porte au baron :

— Sortez, dit-elle; sortez, monsieur!

— Jeanne! mademoiselle, fit M. de Blanchelande, en essayant de la désarmer à force de douceur, vous êtes aussi dure envers vous qu'injuste envers moi. J'ai eu des torts, je le sais... Mais oubliez-les, puisque je m'en souviens! Croyez, d'ailleurs, qu'ils sont expiés par mon repentir... et par la peine que j'éprouve à vous voir en cet état... Ah! sans doute, vous voyez en moi la cause d'événements bien douloureux pour vous... Un jour peut-être vous saurez que mes crimes sont plus apparents que réels, vous comprendrez qu'il n'y a eu autre chose que des malentendus entre nous... Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas me repousser maintenant... Attendez la santé pour être impitoyable... Plus tard, vous ferez tout ce qu'il vous plaira... Quand vous serez mieux, vous me chasserez... Maintenant, ayez pitié de vous-même, et permettez-

moi de vous soigner comme un ami, comme un père.

— Laissez-moi, monsieur! s'écria Jeanne; allez-vous-en! laissez-moi donc! Je ne vous ai rien fait, n'est-ce pas? Eh bien! laissez-moi mourir en paix! c'est tout ce que je demande... c'est tout ce que je veux de vous!

Tout cela fut dit avec une animation étrange, et une exaltation voisine de l'égarement. Mais cette violence même épuisa Mlle Derville, et une sorte de prostration succéda chez elle à l'effort excessif. Elle demeura quelques minutes complétement insensible, et comme flottante entre la vie et la mort.

De grosses gouttes de sueur, qui perlaient à la racine de ses cheveux, coulaient lentement sur son front et descendaient sur ses joues.

—Voilà, mon respectable monsieur, les tours qu'elle me joue tout le temps, fit la garde, indignée du mauvais accueil fait par la jeune fille à un homme qui semblait riche, qui paraissait animé des plus excellentes dispositions, et qui n'eût pas demandé mieux sans doute que de faire le bonheur de tout le monde autour de la jeune fille.

Ce n'est pas ainsi qu'on aurait reçu le baron, si l'on avait pris les avis de Mme Grugear (ainsi s'appelait cette hideuse vieille).

M. de Blanchelande n'était pas homme à écouter toutes ces doléances et à laisser qui que ce fût dire un mot contre Mlle Derville; il imposa donc silence à cette bavarde par un geste impérieux qui n'admettait pas de réplique, et, pour ne pas irriter Jeanne par une insistance inopportune, il s'éloigna un peu du lit, et se contenta de la regarder sans rien dire.

Mais le visage contracté de la malade, le geste nerveux et saccadé de ses mains, plus blanches que le drap sur lequel on les voyait s'agiter, tout indiquait une excitation qui ne s'apaisait point. Le baron, de son côté, ne se disposait pas à quitter la place sans avoir ramené la pauvre malade à des dispositions moins défavorables.

La scène muette pouvait se prolonger longtemps encore, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau pour donner passage à la jeune ouvrière avec laquelle M. de Blanchelande avait vu Mlle Derville à la messe de mariage de Victorine.

Rose, en apercevant le baron, prit un petit air d'importance et de dignité qui contrastait le plus singulièrement du monde avec son minois mutin et sa figure chiffonnée. Il lui semblait piquant à elle-même de représenter la morale, et, intervertissant les rôles, d'adresser des admonestations à un homme que son rang et son âge devaient dispenser d'en recevoir de personne... et surtout d'une fillette comme elle.

— Ah! monsieur, fit-elle en s'approchant, vous voulez donc la tuer? Ne lui avez-vous pas fait assez de mal comme cela?

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit le baron d'une voix grave et un peu triste, je n'ai jamais fait de mal à votre amie, et j'aurais toujours voulu lui faire du bien. Maintenant encore, mon plus grand désir est de vous aider à la sauver, si votre bon cœur vous permet de m'associer aux soins et au dévouement dont je vois que vous l'entourez.

— Je ne sais pas, monsieur, comment la chose vous serait possible?

— Mon Dieu ! fit le baron en jetant les yeux autour de lui, ce ne seraient pas pourtant les occasions qui me manqueraient si vous vouliez bien accepter mes services.

M. de Blanchelande, en prononçant ces derniers mots, avait retrouvé quelque assurance : il pensait que c'était avoir gagné déjà beaucoup de terrain que d'amener la jeune ouvrière à discuter avec lui.

Rose, en l'écoutant, rougit un peu. Y a-t-il donc beaucoup d'âmes qui soient assez grandes pour ne pas ressentir une certaine honte de leur pauvreté, — comme si cette pauvreté était une faute, — comme si cette faute était volontaire ?

Elle se remit cependant, et bientôt, regardant M. de Blanchelande en face, modestement, mais avec fermeté :

— Il est vrai, dit-elle, que nous ne sommes pas riches ; mais nous nous aimons entre nous, nous tâchons de nous secourir les unes les autres ; nous ne gagnons que bien juste ce qu'il nous faut pour vivre, mais, depuis que Mlle Jeanne est malade, nous travaillons toutes une heure de plus par jour à son intention, et, grâce à Dieu, elle aura eu du moins l'indispensable, — le médecin du quartier, un pharmacien qui est à sa porte, et Mme Grugear que voici pour garde-malade.

— Oui, je la connais Mme Grugear ! murmura le baron, et je vous conseille d'en parler, je l'ai vue à l'œuvre.

— Du reste, continua Rose, Mme Grugear n'est ici que le jour ; elle se repose la nuit, et nous veillons notre petite malade chacune à notre tour... n'est-ce pas, Jeanne ?

Un faible sourire s'ébaucha sur les lèvres pâles de Mlle Derville, et elle tendit la main à Rose comme pour la remercier.

— Ah! je le sais, vous remplissez noblement votre devoir, répondit le baron à voix basse, et c'est de tout mon cœur que je vous admire... Vous faites vraiment tout ce que vous pouvez... Mais il y a des choses que vous ne pouvez pas faire!... Que ce soit ma part, à moi, dans une œuvre dont tout le mérite vous restera! Voyez dans quel dénûment se trouve votre malheureuse amie! elle manque, quoi que vous en disiez, des choses les plus absolument nécessaires... Dans l'état où elle se trouve, vous ne refuseriez pas l'offre même d'un ennemi,... et Dieu sait si je suis un ennemi pour vous!...

M. de Blanchelande parlait avec un accent véritablement ému, et un ton de sincérité qui ne permettait point de douter de ses sentiments.

Rose elle-même sentait ses convictions ébranlées. Après tout, la jolie petite ouvrière de Mme des Glaïeuls n'avait jamais eu la prétention de se poser en puritaine; elle connaissait les côtés positifs de l'existence beaucoup mieux que notre héroïne; car, tandis que Mlle Derville, à l'abri derrière les hautes murailles de Saint-Denis, étudiait paisiblement l'histoire des Hébreux, des Grecs et des Romains, Rose, en pleine réalité parisienne, étudiait — sans livres — la vie des jeunes Françaises pauvres dans la mansarde et l'atelier; — elle avait traversé des phases bien rudes et subi la privation sous toutes ses formes.

Et maintenant, malgré tant d'efforts combinés, elle voyait sa chère compagne dans une de ces tristes posi-

tions qui font dire : nécessité passe loi ! et elle se demandait si elle avait le droit de refuser pour elle et en son nom, des bienfaits que l'état de sa santé rendait tout à la fois très-utiles et fort peu compromettants.

M. de Blanchelande s'aperçut qu'elle hésitait, et, en tacticien habile, crut qu'il fallait profiter du moment pour porter les derniers coups et enlever la position.

Mais Jeanne, qui, faible et accablée, avait assisté à ce petit débat sans y prendre part, et sans paraître entendre les paroles qui s'étaient échangées entre les deux interlocuteurs, n'en avait cependant laissé échapper aucun détail. Avec cette subtilité de perception que la maladie donne parfois à nos sens surexcités, elle avait tout entendu. Relevant la tête avec un pénible effort, et serrant le bras de Rose dans sa main crispée :

— Qu'il parte ! lui dit-elle d'une voix basse et vibrante, qu'il parte donc ! je ne veux rien de lui ! sa pitié même est une injure, et si je ne devais la vie qu'à ses secours, j'aimerais mieux mourir !

Le pouls de la malade avait repris une agitation effrayante; on sentait battre les artères de ses tempes; le feu d'une noble colère et d'une généreuse indignation avait tout à coup allumé une flamme dans ses yeux.

— Vous l'entendez, monsieur, dit Rose au baron de Blanchelande, elle ne veut point que vous la sauviez, et vous pouvez la tuer ! Il suffit pour cela que vous restiez près d'elle.

— Adieu donc, âme implacable ! répliqua le baron en jetant à Mlle Derville un regard où il y avait autant de pitié que d'amour.

Il sortit sans ajouter un mot.

Mme Grugear, fine observatrice, comme toutes ces femmes de condition subalterne qui vivent des faiblesses et des vices de leur prochain, suivit M. de Blanchelande dans sa retraite, sous prétexte de le reconduire et de lui faire honneur, mais en réalité pour se trouver un instant seule avec lui.

— Charitable monsieur, lui dit-elle d'un ton hypocrite et patelin, il faut vraiment pardonner à ces jeunesses! C'est bon, c'est honnête, et cela ne sait pas!... et puis, c'est si pauvre!... Imaginez que celle-ci manque de tout!... Ce n'est pas ma faute, au moins, car je fais ce que je puis, et j'y suis déjà du mien.

M. de Blanchelande se détourna de cette harpie avec un mouvement de dégoût; mais il ne lui en mit pas moins deux napoléons dans la main, avec sa carte, en lui disant :

— Voici mon adresse; demain soir, pendant que ses amies seront là, car je vous défends, vous entendez, je vous défends de la laisser seule, vous viendrez m'apporter de ses nouvelles.

La garde promit tout ce que l'on voulut, et conduisit le baron jusque sur l'escalier, où elle le quitta avec force révérences.

Une fois qu'elle se vit seule avec son amie, Jeanne, à qui la présence du père de Victorine avait causé une si terrible agitation, retrouva enfin un peu de calme.

— Eh bien, comment êtes-vous aujourd'hui? demanda Rose en reprenant sa main.

— Il me semble que j'étais un peu mieux avant qu'il vînt ici. Je dors beaucoup, et je ne pense à rien. Mais ma tête est si vide !

— Oh! cela ne m'inquiète pas. Nous aurons vite fait de remettre quelque chose dedans! L'important, c'est de guérir cette mauvaise fièvre. Si vous saviez comme vous nous faisiez peur, pendant votre délire, à cette pauvre Aglaé et à moi! Vous parliez en rêvant, et vous disiez des choses si tristes, si tristes, que cela nous fendait le cœur. Je me suis couchée bien tard, ce qui m'a empêchée de voir le médecin; que vous a-t-il dit aujourd'hui?

— Eh! mon Dieu, vous savez qu'il ne dit jamais rien.

— Alors, il dit tout ce qu'il sait! fit Rose avec son espièglerie mutine; j'ai vraiment peur que nous ne soyons mal tombées...

— Que voulez-vous, ma chérie? ils s'entrevalent, croyez-moi! et le meilleur ne vaut guère plus que le moins bon. Les uns nous tuent et les autres nous laissent mourir : voilà toute la différence! Mais qu'importe? ajouta-t-elle avec un geste empreint d'un découragement profond; chacun s'en va à son heure, qu'il ne peut ni avancer ni reculer. La vie, après tout, ne vaut guère la peine qu'on la regrette!

— Hélas! toujours ces malheureuses idées! répliqua la jeune ouvrière, en écartant d'une main caressante et douce les longs cheveux dénoués qui couvraient à demi le visage de la malade; ce n'est pas bien, ce que vous dites là, et vous nous faites du chagrin... Si vous ne voulez pas guérir pour vous, vous devez guérir pour nous qui vous aimons, qui vous avons soignée de notre mieux, et qui ne serions pas flattées du tout de vous voir mourir.

— C'est bon, on ne mourra pas, puisque cela vous contrarie! Mais rappelez cette affreuse femme. — Ah!

ma chérie, si vous pouviez m'en donner une autre ! — et dites-lui de me faire boire. J'ai une soif qui me brûle...

XV

Pendant que la garde-malade, — cette plaie vive de la pauvreté célibataire, — prépare la boisson demandée, reprenons en quelques mots l'histoire rétrospective de Jeanne Derville.

A l'issue de la messe de mariage, Rose, ainsi que nous l'avons dit, émue de pitié pour sa compagne, et comprenant, avec cet instinct d'un cœur de femme qui ne se trompe jamais, qu'elle ne pouvait l'abandonner à elle-même dans un pareil moment, l'avait ramenée dans ce pauvre logis sous les toits, où nous avons vu la jeune fille s'installer quelques jours auparavant. A peine arrivée chez elle, Jeanne, dont toutes les puissances nerveuses avaient été si terriblement surexcitées, se sentit prise d'un accès de fièvre d'une telle violence, et accompagné d'un délire si désordonné, que l'on craignit d'abord pour sa vie, et plus tard pour sa raison...

On put voir alors de quoi est capable l'affection, alors même qu'elle est pauvre. Le foyer de la charité mutuelle, la compassion ardente pour tout ce qui souffre, s'alluma dans le cœur de ces braves jeunes filles, que le dévouement zélé d'Aglaé Sorel avait su intéresser aux infortunes de Jeanne Derville. Travaillant beaucoup, gagnant peu, vivant à peine, et ne

nouant qu'avec beaucoup d'habileté et d'économie les deux bouts de leur année, ces bonnes créatures oublièrent les ennuis, les préoccupations, les soucis de leur difficile existence pour ne songer qu'à la triste abandonnée, plus malheureuse qu'elles-mêmes. Peut-être trouve-t-on ces dévouements moins rares chez les pauvres gens que chez les riches. Ceux qui n'ont rien à donner se donnent eux-mêmes, et se dépensent sans compter.

On s'entendit, on s'arrangea, on se cotisa, et Jeanne fut soignée par des étrangères, comme elle l'eût été par des mères et des sœurs.

La jeunesse et la force du tempérament firent le reste. Le médecin ne parvint pas à la tuer.

Le baron de Blanchelande, obligé, comme nous l'avons dit, de conduire sa femme à Bruxelles, après le mariage de Victorine avec M. de Bois-Robert, avait perdu la trace de Mlle Derville. Quand il la retrouva, par suite d'informations habilement prises chez Mme des Glaïeuls, la jeune fille traversait la crise la plus dangereuse de la maladie.

L'émotion qu'elle avait éprouvée à sa vue redoubla la violence du mal, et l'on put craindre un moment pour sa vie. Mais son heure n'était pas arrivée, et elle résista plus vaillamment qu'on ne l'eût cru à cette nouvelle secousse. Elle se rétablit.

La convalescence fut longue, pénible, pleine de rechutes. Cependant, après un long mois de souffrances et de réclusion absolue, la convalescente, un dimanche, put descendre de sa chambre, et, accompagnée de Rose et d'Aglaé, alla s'asseoir sur un banc du boulevard extérieur. Quelle joie ce fut pour elle de sentir

tour à tour le souffle de la brise et les rayons du soleil !

Si malheureux que l'on soit, quand on est jeune, on se reprend à la vie par je ne sais quelle force instinctive, où la volonté n'a pas la moindre part. C'est la nature qui s'affirme en nous malgré nous. Jeanne avait toujours le fond de l'âme bien triste. Mais elle évitait d'y descendre. Elle sentait qu'en ce moment elle n'avait pas le moyen d'être malheureuse. La vie est longue: il lui resterait toujours le temps de souffrir. Elle ne voulait maintenant penser qu'à l'affection si exquise, si délicate et si charmante qu'on lui avait témoignée, au dévouement dont on avait entouré ses malheurs.

Pour un cœur bien né, la reconnaissance est un sentiment d'une doucenr infinie : il y a autant de bonheur à l'éprouver soi-même qu'à l'inspirer.

Jeanne essayait de se consoler un peu de ceux qui l'oubliaient, en pensant aux autres. Elle écoutait Rose. Puis, appuyant sa tête, si faible qu'elle avait parfois peine à se soutenir, contre le tronc d'un arbre, auquel on l'avait adossée, elle fermait à demi les yeux, en se disant qu'il y avait encore en ce monde des natures généreuses, et que toute bonté n'était pas exilée de la terre.

XVI

On l'a dit, hélas! avec trop de raison : Paris est un désert peuplé, une solitude de dix-huit cent mille âmes, singulièrement indifférente aux individus, et du

milieu de laquelle, à chaque instant, quelqu'un disparaît sans que personne y prenne garde. Le vide se fait à peine, qu'il est déjà comblé.

Jeanne Derville, cependant, si modeste que fût sa position, avait été remarquée dans sa maison; sa grâce, son élégance, sa beauté distinguée ne passaient nulle part inaperçues. On avait beaucoup parlé de sa maladie. Le jour où on la crut morte, — car il y eut un moment où l'on désespéra d'elle, — deux ou trois âmes sensibles lui firent une oraison funèbre laconique, mais bien sentie :

— Pauvre fille! si jeune et si charmante, c'est dommage!

Combien s'en vont, du milieu de nous, sans même en emporter autant.

Quoi qu'il en soit, sa maladie avait attiré sur Jeanne une sorte d'intérêt bienveillant. Si l'on ne montait pas chez elle, on demandait du moins de ses nouvelles au portier Gabriel, — petite gazette de la maison. Ce fut une joie pour tout le monde quand on sut que cette jolie malade était sauvée.

Une femme d'un certain âge, riche et bienveillante, Mme d'Escloville, qui habitait le premier étage du même corps de logis, à force d'entendre parler de la jeune fille, eut la curiosité de l'aller voir; elle escalada ses hauteurs et arriva chez elle le lendemain de la première sortie de Jeanne. Le grand air avait fait du bien à la convalescente, et lui avait rendu quelque courage; bien que faible encore, elle s'était remise tout de suite à l'ouvrage, — trop tôt peut-être, — pour alléger d'autant le fardeau que s'étaient imposé Rose et ses jeunes amies.

La portière, qui faisait le ménage de Jeanne, et qui avait une clé de l'appartement, introduisit près d'elle sa principale locataire, pour laquelle mille raisons lui commandaient d'avoir toutes sortes d'égards.

Jeanne était assez près de la fenêtre, au bout du toit, dans un rayon de soleil; des moineaux familiers becquetaient sur le rebord les miettes de pain de son déjeuner, et, par leurs petits cris joyeux, célébraient son retour à la santé; deux liserons grimpaient à l'assaut des fils de fer d'un léger treillage, et laissaient tomber de toutes parts leurs légères clochettes blanches et bleues. — C'était la pauvreté, mais la pauvreté propre et souriante. La belle tête de Jeanne, idéalisée encore par la souffrance, se détachait avec je ne sais quelle grâce touchante sur ce fond de fraîche verdure. Ses mains, blanches comme la cire vierge, amaigries, presque diaphanes, fronçaient péniblement une étoffe assez rude, accomplissant lentement une tâche encore au-dessus de leurs forces, — mais qu'elle avait demandée.

Croyant que sa femme de ménage était montée seule, comme à l'ordinaire, elle ne leva point les yeux, et attentive, presque absorbée, elle continua son travail.

La visiteuse contempla un moment, dans un silence ému, ce tableau touchant. Elle fut frappée de cette distinction dans la pauvreté, de cette beauté dans la misère, et elle sut gré à la jeune fille de la vertu qu'elle avait su garder au milieu de ce froid dénûment.

La portière, s'avançant jusqu'au milieu de la chambre, attira bientôt l'attention de la convalescente en lui disant :

— Mademoiselle Jeanne, c'est Mme d'Escloville, la

dame du premier, qui vient vous faire une visite.

Jeanne se leva un peu surprise, un nuage rose sur les joues, mais sans aucun embarras, et, avec l'aisance d'une fille bien née, elle offrit à Mme d'Escloville la seule chaise, hélas! dont elle pût disposer.

— Mademoiselle, dit Mme d'Escloville à Jeanne, qui se tenait debout devant elle, faute d'un siége où elle pût s'asseoir, je n'ai su que trop tard, — car, dans ce Paris, on demeure porte à porte sans se connaître, — je n'ai su que trop tard que vous avez fait une longue et cruelle maladie, et je ne me pardonne pas de l'avoir ignoré jusqu'ici. Je ne vous aurais pas laissée souffrir seule, mon enfant..... ce doit être si triste l'isolement!...

— Je suis touchée de votre bonté, madame; je voudrais seulement avoir fait quelque chose pour la mériter. Mais ne croyez pas que je sois tout à fait seule : j'ai des amies.

— Oui, mais qui ne demeurent pas avec vous. Allez! je ne me trompe pas, c'est toujours la solitude. Rien ne remplace la famille...

— Vous avez raison, madame; mais quand on n'a pas de famille!

— Pauvre enfant! c'est donc vrai? vous êtes orpheline?

— Oui, madame! c'est à peine si j'ai connu ma mère, et je n'avais pas dix ans quand mon père est mort...

— Oh! je vous plains de toute mon âme! Mais, dites-moi! l'intérêt sincère que je vous porte m'autorise-t-il à vous montrer un peu de curiosité?

Jeanne releva sur Mme d'Escloville son grand œil

clair, limpide, et calme, à travers lequel on pouvait lire jusqu'au fond de son âme pure.

— Je crois, madame, dit-elle alors de sa voix harmonieuse et pénétrante, que vous ne sauriez être indiscrète avec personne, et j'ose dire que personne ne saurait être indiscret avec moi. On peut me demander tout, car je n'ai rien à cacher.

Mme d'Escloville regarda autour d'elle, mais sans découvrir le moindre siége; elle regrettait de voir que Mlle Derville, souffrante encore et toute faible, ne s'asseyait pas.

Jeanne comprit ce qu'elle cherchait, et avec un mouvement d'épaules et de mains d'une aimable ingénuité :

— Il n'y a qu'une chaise ici ! madame, dit-elle doucement ; mais je suis assise depuis si longtemps, que je me trouve bien de rester un peu debout...

— C'est une âme fière et courageuse ! pensa Mme d'Escloville; elle fait bon cœur contre mauvaise fortune; mais je la forcerai bien à s'asseoir.

Elle appela la portière, qui était passée dans la chambre de Jeanne, et elle lui donna un ordre à voix basse.

Quelques instants après, un valet de pied, entrant chez Mlle Derville, apportait un de ces vastes fauteuils moelleux, capitonnés, chers à la paresse et à la rêverie, qui vous invitent à vous confier à eux, en vous ouvrant leurs bras caressants, et où le corps, dont leur souplesse suit les moindres mouvements, s'engloutit tout entier.

Jeanne ouvrit de grands yeux étonnés et voulut balbutier un remercîment mêlé d'excuses.

— C'est pour les jours où je viendrai vous voir! dit Mme d'Escloville en la contraignant à s'asseoir près d'elle dans ce siége confortable, tandis qu'elle-même gardait la petite chaise de la jeune fille.

Comme cela, lui dit-elle avec une grâce affectueuse, vous êtes chez moi, et je suis chez vous; et maintenant nous pouvons causer. Est-ce que vous vous sentez un peu de confiance en moi, mademoiselle?

— Oh! oui, madame, beaucoup de confiance! On devine, on sent, on voit que vous êtes bonne!

— Eh bien! mon enfant, continua Mme d'Escloville, — que l'air, les façons, la parole élégante de Jeanne intéressaient et charmaient tout à la fois, — il faut que vous me racontiez un peu votre histoire. Elle est touchante, j'en suis sûre! Je ne crois pas que vous soyez ce que vous paraissez être, et, à mon âge, vous comprenez bien que je me connais trop en femmes pour ne pas voir en vous autre chose qu'une simple ouvrière.

— Il est vrai, madame, que ma naissance et mon éducation ne semblaient pas me condamner à demander ma vie au travail de mes mains.

— Ah! je devinais bien que vous aviez eu des malheurs.

— Hélas! madame, je n'ai eu, je puis le dire, que des malheurs jusqu'ici!

— Contez-les-moi, chère enfant!

Encouragée par l'air de bienveillance répandu sur le visage et dans toute la personne de Mme d'Escloville, Jeanne raconta de son histoire tout ce qu'elle en pouvait faire savoir aux autres, — c'est-à-dire tout

ce qui ne touchait point à son cœur, à ses douleurs intimes et secrètes, qu'elle voilait d'une pudique réserve.

Mais avec quelle sensibilité touchante elle dit à celle qui l'écoutait si bien, sa mère enlevée à la fleur de l'âge, et son père la suivant de près dans la tombe; son enfance orpheline, sa jeunesse abandonnée, sa protectrice généreuse et dévouée, Mme de Boutaric, mourant avant d'avoir assuré son avenir; l'éducation brillante de Saint-Denis, rendue inutile par le défaut de relations; sa première tentative dans une carrière libérale échouant si malheureusement qu'elle n'avait pas osé la renouveler, et la nécessité où elle s'était trouvée, — où elle se trouvait encore, — de demander à son aiguille les moyens de vivre... ou plutôt de ne pas mourir!

— Tout cela est affreux, murmura Mme d'Escloville, et j'ai vu rarement une plus fatale complication de malheurs... et de malheurs moins mérités, ajouta-t-elle en jetant à Jeanne un coup d'œil profond et scrutateur, que celle-ci, forte de son innocence, supporta sans faiblir.

— Dieu, continua la noble femme, nous envoie parfois de rudes épreuves; mais elles ne peuvent durer toujours, et elles nous font paraître ensuite la vie meilleure... Ayez donc courage, mon enfant.

— Le courage ne m'a jamais manqué, madame, je vous assure... mais seulement la force, quelquefois.

Mme d'Escloville était bonne, d'une bonté sérieuse qui n'avait rien de banal, et dont le dévouement, avant de se livrer, avait besoin de connaître l'être

choisi auquel il s'adressait. Mais elle ne reprenait jamais l'affection qu'elle avait une fois donnée.

— Ce serait une honte, dit-elle à Jeanne avec un accent de conviction chaleureuse, si une créature honnête, intelligente, instruite comme vous l'êtes, ne trouvait pas le moyen de tirer parti de l'éducation la plus complète que l'État puisse donner aux filles de ses meilleurs serviteurs. — Je ne veux pas qu'il en soit ainsi! Tout ce qu'il me sera possible de faire pour vous, je le ferai!

— Ah! madame, que vous êtes bonne! fit Jeanne, les larmes aux yeux.

— Je voudrais l'être, répondit Mme d'Escloville avec une simplicité parfaite, mais ce n'est pas toujours facile... Cependant, je chercherai si bien que je finirai par trouver quelque chose... Vous n'auriez, j'imagine, nulle répugnance à donner des leçons à une jeune fille, dans une famille honnête.

— De la répugnance! mais, madame, c'est là tout ce que je souhaite le plus au monde.

— Eh bien! je fais mon affaire de vous trouver une bonne élève. Mais, en attendant, je vous demande, à titre de vieille voisine, de venir de temps en temps chez moi... Nous causerons... vous me ferez la lecture... et le monde que vous rencontrerez dans mon salon ne pourra que vous être utile... Mettons-nous bien à l'aise l'une et l'autre, car vous seriez capable de faire des façons! Quelque temps avant de vous connaître, j'avais une dame de compagnie... elle gagnait, à faire ce que je vous demande, plus que l'on ne vous donne pour ces méchantes coutures... Voulez-vous être assez aimable pour la remplacer? N'allez pas

me refuser, petite orgueilleuse!... Vrai! vous me feriez de la peine... D'ailleurs, ce ne sera que transitoire, et bientôt vous aurez mieux!

Pour toute réponse, Jeanne prit la main de sa généreuse protectrice et la porta à ses lèvres.

Les propositions de Mme d'Escloville avaient été faites avec une si franche cordialité que Jeanne accepta.

A partir de ce moment, presque toutes ses journées se passèrent au premier étage de sa maison, où elle retrouva, dans une atmosphère de bienveillance et d'affection, une vie abondante, facile et confortable, qui hâta singulièrement le complet rétablissement de sa santé.

Un matin qu'après le déjeuner elle faisait la lecture des gazettes du jour, on annonça une visite. Une dame d'un certain âge entra au salon, accompagnée d'une aimable jeune fille.

On causa : Jeanne prit part à la conversation avec une modeste assurance; on la fit parler, on l'écouta. La dame âgée parut satisfaite, et Mme d'Escloville dit tout bas à Jeanne en lui montrant la jeune fille :

— Cette demoiselle sera votre élève; qu'en pensez-vous?

— Elle paraît sympathique et bonne, et je sens que je l'aimerai beaucoup si elle veut m'aimer un peu.

— Alors vous vous aimerez toutes deux, et les choses iront le mieux du monde.

Des deux parts on s'en rapporta pour tout à Mme d'Escloville; le prix des leçons, d'un commun accord, fut fixé à cinq francs, et l'on convint que

Mlle Hortense de Cerny en prendrait cinq par semaine. Cela ferait donc un peu plus de cent francs par mois. Cent francs par mois pour une fille sage, rangée, économe, comme était Mlle Derville, cent francs par mois, c'était une petite fortune. Aussi Jeanne éprouva-t-elle de tous ces petits arrangements une joie reconnaissante et profonde. L'avenir lui apparaissait déjà sous des couleurs moins sombres, et sa jeunesse se reprenait à l'espérance.

Mme de Cerny demeurait rue de la Santé; ce n'est pas précisément près de la rue de Clichy, et pour se rendre chez son élève, la jeune institutrice avait à traverser à peu près les trois quarts de Paris; — mais elle avait à son service, pour les jours de pluie, l'omnibus, cet équipage du pauvre, et, quand il faisait beau, la promenade était pour elle le plus salutaire des exercices; cette hygiène bien entendue lui rendait ses forces, et ces belles couleurs, promptement pâlies dans sa vie recluse chez Mme de Sainte-Colombe, et tout effacées pendant sa maladie récente, revinrent bientôt peindre ses joues.

Un bonheur ne vient jamais seul.

Après tant d'épreuves courageusement supportées, il y eut un répit dans les persécutions de la mauvaise fortune. La première élève de Jeanne lui en valut une seconde. Celle-ci demeurait aux Invalides. Jeanne passait donc en courses une partie de sa journée; mais ce n'était pas un mal. Chez elle, sans doute, elle eût voulu travailler, et ce qu'il fallait en ce moment à son corps et à son âme, c'était la distraction forcée et la vie au grand air. Ses chagrins étaient trop récents, et ils avaient été trop profonds pour que le tête-à-tête

avec elle-même ne lui fût point encore dangereux. Il était bon de l'éviter.

On ne secoue point en un jour l'héritage de tout un passé. Le souvenir de M. de Bois-Robert revenait souvent encore à l'esprit de Mlle Derville, et jetait chaque fois une ombre sur son visage. Mais, au lieu de s'abandonner comme autrefois à ses impressions mélancoliques, Jeanne luttait contre elles avec toute l'énergie d'une volonté forte. Sa blessure d'amour n'était déjà plus qu'une cicatrice, dont le temps, vainqueur de tout, emportait les dernières traces. A vrai dire, cet amour, qu'elle avait si vivement ressenti, avait été bien plutôt une surprise de sa jeune imagination que le libre choix d'un cœur se donnant de lui-même à l'être choisi entre tous. Au fond, qu'est-ce donc que Maxence avait été pour elle? Le premier venu dans sa vie! Rien autre chose.

Dans ces conditions-là, on peut guérir : on guérit toujours.

XVII

Ces travaux même donnaient à la vie de Jeanne un intérêt tout nouveau. Elle s'occupait de ses élèves avec une sollicitude affectueuse; elle les aimait, et elle en était adorée. Elle prenait sur elles un ascendant si heureux que personne ne songeait à le lui disputer. Elle ne se préoccupait pas seulement de l'instruction qu'elle s'était engagée à leur donner; en même temps que leur esprit, elle cultivait leur raison et leur cœur :

c'était l'éducation complète que l'on recevait de ses jeunes et habiles mains.

Peu de créatures avaient au même point le don de plaire et d'attacher; les natures les plus difficiles cédaient à ce doux empire. On attendait impatiemment l'heure de ses leçons : le travail, avec elle, devenait un plaisir. Les parents s'apercevaient de cette heureuse influence et s'en réjouissaient. L'institutrice de leurs filles était celle qu'ils leur eussent souhaitée pour amie,

Au bout de deux ans d'un travail infatigable et persévérant, Mlle Derville refusait des élèves. Elle avait pu hausser ses prix. Son cachet se payait dix francs, et, pour avoir son rang, il fallait se faire inscrire. Du cinquième, elle était descendue au second, où elle avait trouvé un appartement aussi confortable qu'élégant. Elle l'avait arrangé et meublé avec le goût parfait qu'elle apportait à toutes choses, et elle jouissait de ce commencement de luxe avec un bonheur naïf, presque enfantin.

Chaque objet lui rappelait des semaines ou des mois de travail. Une jeune Péruvienne, à qui elle avait appris le français, lui avait donné ce lit d'ébène aux riches sculptures; une Anglaise, qui prenait jusqu'à deux leçons par jour, avait payé ce petit lustre de Venise, avec ses fleurs de couleur, piquant de leurs teintes vives la blancheur mate du verre de Murano qui égayait son salon. Ce coffret aux fines ciselures, aux figurines d'ivoire, lui avait été offert par la duchesse de Riario, chez laquelle, pendant les soirées du dernier hiver, elle avait chanté au pied levé, sans prétention, pour remplacer une artiste malade. Elle pouvait donc regarder, elle pouvait montrer à tous, avec un juste

orgueil, ces témoignages de sa vie honnête et laborieuse. Dans de telles conditions, la jouissance matérielle se double de la jouissance morale; ceux qui n'ont eu que la peine de naître, et qui ont toujours été riches, au lieu de le devenir, ne connaissent pas ces bonheurs-là.

Tout cela ne veut pas dire que Mlle Derville eût fait fortune. On ne fait pas fortune en donnant des leçons au cachet, alors même qu'on en donne beaucoup et qu'elles sont assez payées; mais elle mettait quelque chose de côté, ce qui est le grand point dans toute vie libérale, pour qui n'a pas le pain de la vieillesse assuré et la sécurité de son avenir. Aussi, quand Jeanne comparait le présent au passé, elle remerciait Dieu avec des larmes d'amour et de reconnaissance.

La reconnaissance, cette vertu des bons cœurs, était la vertu de Jeanne. Depuis que sa position s'était améliorée, elle n'avait jamais négligé l'occasion de témoigner sa gratitude et son affection à toutes les personnes qui s'étaient montrées bonnes et généreuses pour elle au jour de l'épreuve.

Presque chaque dimanche, à sa table modeste, elle recevait Aglaé Sorel et Rose, et celles de leurs amies qui l'avaient secourue, soignée, aimée.

C'était elle, maintenant, la bienfaitrice; elle les faisait profiter de ses relations, les introduisait dans les maisons où elle était admise, et, par les bonnes et solides clientèles qu'elle leur donnait, elle payait sa dette au centuple... Aussi elles étaient fières d'elle comme d'une sœur, et se sentaient heureuses de son succès, qu'elles voyaient sans aucune arrière-pensée jalouse.

XVIII

Dès qu'elle se vit assez riche pour se donner le luxe d'une bonne, Mlle Derville songea aux moyens de s'éviter l'ennui et le danger de cette domesticité parisienne, si pleine de vices et si peu fidèle.

On se souvient qu'il y avait à la Rosière une brave et honnête fille, remplie pour Jeanne de tendresse et d'abnégation, qui l'adorait, et qui eût payé pour la servir. Sa chère Bretonne, si dévouée à son père, si remplie d'affection pour elle, Jacqueline, vint s'installer rue de Clichy, et tint sa maison avec un ordre et une économie admirables. La robuste campagnarde regretta bien un peu tout d'abord les fleurs, les arbres et le grand air de la Rosière. La mer aussi lui manquait, avec le murmure de ses vagues, ses rafales et ses tempêtes.

Mais à Paris elle avait Jeanne. Et Jeanne valait bien tout cela ; — elle valait plus encore ! — Peu à peu, le roulement lointain des voitures lui rendit le bruit de la vague ; les arbres des boulevards, et les fleurs incessamment renouvelées des squares luttèrent sans trop de désavantage avec les parterres modestes de la Rosière ; les Tuileries pouvaient être comparées, sans trop y perdre, à la sous-préfecture d'Avranches, et quand une fois Mlle Derville l'eut conduite à Notre-Dame, Jacqueline fut obligée de convenir que Paris aussi avait de belles églises, et qu'après Avranches,

Digitized by Google

c'était bien un des plus jolis endroits qu'elle eût jamais vus.

Il y avait, cependant, beaucoup de choses qui la contrariaient encore. Accoutumée au bon marché de la vie de province, — dans une province qui, plus que toute autre, a conservé le privilége, aujourd'hui si si rare, du bon marché, — la Bretonne s'effraya du prix élevé de tous les objets nécessaires à la vie matérielle, et elle n'eût pas demandé mieux que de se laisser un peu mourir de faim, et sa maîtresse avec elle, pour ne pas la ruiner.

Mais, intelligente et tenace comme elle était, elle fut bientôt au fait de toutes les roueries du petit commerce parisien, et des ruses par lesquelles les habiles ménagères les déjouent. Elle tint la maison de Jeanne avec un ordre extrême et une régularité parfaite, — ne s'occupant pas seulement de la maison, — mais de la jeune fille bien plus encore, la soignant maternellement, et prévenant ainsi la maladie, en attaquant l'indisposition dès son premier symptôme.

Gravis ne fut pas oublié davantage : Jeanne lui écrivit une lettre charmante, lui racontant gaiement ses malheurs passés, spirituellement son bonheur présent; lui disant qu'elle avait été bien près de sa fin, qu'elle s'était vue sur le point de tendre la main — et que c'est à lui, à lui seul qu'elle l'eût tendue; — elle n'avait pas oublié sa bonté parfaite, et elle regardait comme un devoir de l'informer avant tous les autres de ce qui lui arrivait de bon et d'heureux.

La lettre n'était pas fort longue, et cependant l'honnête notaire ne la lut pas tout entière sans essuyer plus d'une fois le verre de ses lunettes.

— Pauvre chère fille, murmura-t-il, je l'aurais cependant rendue bien heureuse... si elle avait voulu.

Gravis était triste; les années s'appesantissaient sur lui, apportant avec elles des chagrins et des ennuis, — comme il arrive trop souvent, hélas! dans l'existence solitaire qui se prolonge trop...

Sa fille s'était mariée, laissant la maison vide. Le substitut avait touché le cœur... et la dot de Rose-Céleste. Le mariage n'avait pas attendri cette âme peu filiale; elle était toujours restée vieille fille, même après le mariage, c'est-à-dire acariâtre, roide et sèche. L'impression que Jeanne avait faite sur une sensibilité beaucoup trop exaltée pour un notaire, — les notaires devraient être en parchemin comme leurs actes, — cette impression ineffacée avait empêché Gravis de se remarier; il vivait donc seul, et c'était avec effroi qu'il voyait venir la vieillesse morose. — La pensée de Jeanne ne l'avait pas quitté; il avait tout redouté pour elle, et il éprouva un vrai soulagement en apprenant qu'elle n'avait plus rien à craindre, — sentiment qui partait d'une bonne âme, complétement exempt d'égoïsme, et dont il n'était que juste de lui savoir gré.

Quant à Mme d'Escloville, dont la protection efficace l'avait sauvée, Jeanne lui montrait toujours la même déférence respectueuse et un empressement plus grand encore qu'à l'époque où elle avait besoin d'elle.

De toutes ses relations, c'était celle que Mlle Derville cultivait davantage.

Jeanne entrait enfin dans une période de vie rassurée, presque heureuse, absolument calme. Le souvenir même de ses malheurs devait être désormais pour elle

sans amertume. Si modeste qu'elle fût, elle comprenait maintenant qu'elle valait mieux que M. de Bois-Robert; elle sentait qu'un homme qui avait pu l'oublier si vite ne méritait pas d'éternels regrets. Depuis cette terrible matinée du mariage, elle ne l'avait jamais rencontré, non plus que sa femme. Elle n'avait pas davantage entendu parler du baron. Il n'avait rien fait sans doute pour la revoir; elle lui tenait compte de cette réserve, qui était au moins de bon goût. Il y avait eu éclipse, disparition complète de toute la famille. Ils avaient disparu de sa vie comme les étoiles filantes disparaissent du ciel.

Après la preuve d'indifférence que Mme de l'Isle lui avait donnée, Jeanne avait cru de sa dignité de ne plus s'occuper d'elle. Elle vivait donc en dehors de toutes ses anciennes relations, commençant en quelque sorte une vie nouvelle, sans que rien la rattachât à l'ancienne.

La première personne appartenant à ce monde qui n'était plus le sien, que Jeanne rencontra, ce fut pourtant cette même Mme de l'Isle, dont elle croyait avoir tant à se plaindre. Le hasard seul fut coupable de la chose.

C'était un dimanche : on sortait de la messe. Jeanne descendait les marches du péristyle de la Madeleine, cette fashionable église des élégantes, Constance les montait. Jeanne avait une toilette fraîche et printanière comme la saison. Mars était précoce cette année-là. — Mars est un mois galant comme son patron : les femmes le savent et le traitent bien; c'est peut-être le moment où elles sont le plus charmantes à Paris : elles renaissent avec les beaux jours.

Mlle Derville portait une robe gris-de-lin, avec garniture noire, dont la nuance semblait choisie pour faire valoir son teint pur et reposé; une rose, qui se cachait à demi sous la dentelle du petit chapeau, noir également, jetait un vif et doux reflet sur ses bandeaux bruns. Le rayonnement de ses yeux illuminait son visage, qui n'avait rien à redouter du regard le plus perspicace, ni de l'éclat du grand jour.

Jeanne descendait, gracieuse, légère, avec de souples mouvements, qui faisaient gracieusement onduler sa robe autour d'elle. Elle avait cette physionomie heureuse que donne le succès, longtemps poursuivi, conquis enfin. Elle laissait errer ses yeux vaguement devant elle, ne regardant personne, insouciante, vraiment seule, au milieu de cette foule inconnue.

Mme de l'Isle aimait le bonheur : c'était son caractère. Si Jeanne lui était apparue sous la livrée de la misère, si seulement elle n'avait pas été jolie ce jour-là, Constance serait peut-être passée à côté d'elle sans la voir, à coup sûr sans la regarder... Mais elle était charmante, sereine; elle semblait triompher de la vie et de la destinée longtemps cruelle.

C'en était assez : la femme du monde l'aborda.

— Eh! bonjour! chère et charmante, lui dit-elle; que je suis donc ravie de vous voir! Mais qu'êtes-vous devenue depuis un siècle, méchante oublieuse ?

— Mon Dieu ! madame, je suis devenue ce que j'ai pu! J'ai lutté, j'ai travaillé, et, faute de protecteurs, je me suis protégée moi-même.

— Avec un mérite comme le vôtre, on est toujours sûre d'arriver.

— On n'en est jamais sûre... même quand on arrive.

— Vous êtes trop modeste, chère enfant; mais vos amis doutent moins de vous que vous-même !

— Cette confiance, madame, les rassure autant qu'elle m'honore.

— Mais comment n'avez-vous pas cherché à me voir?

— Et où donc vous aurais-je vue, de grâce?

— Mais, chez moi, j'imagine.

— Veuillez m'excuser... mais je vous croyais toujours dans le Midi...

Mme de l'Isle comprit l'ironie cachée sous cette réponse.

— Vrai ! vous auriez tort de m'en vouloir, dit-elle à Jeanne, en lui serrant les deux mains. J'étais près de ma mère, dont la santé ne m'inspirait, hélas ! que de trop justes inquiétudes, puisque j'ai eu le malheur de la perdre. Quand je suis revenue à Paris, j'ai eu des soucis, des affaires, mille choses tristes, enfin, qui m'ont distraite de vous... C'est bien vrai, allez, ce que je vous dis là... Voyons ! dites, suis-je pardonnée?

— Oh ! la faute est si petite, et la défense si habile !

— Alors, donnez-moi la main, parlons de l'avenir, et oublions le passé !

Jeanne mit sa main dans la main de Mme de l'Isle, qui la pressa de nouveau, avec tous les signes de la plus vive tendresse.

— Mais, continua celle-ci, nous sommes à peu près sur la place publique, qui n'est pas le lieu le plus propre du monde à une explication, et nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas?... Voyons ! Où demeurez-vous ?

— Si je vous le dis, vous l'oublierez !

— Dites toujours !

— Rue de Clichy, 49.

— Bon ! j'irai vous prendre à trois heures, et je vous mènerai faire une promenade au Bois... Cela se trouve à merveille !... J'étrenne une paire de chevaux, présent de mon mari, que je veux essayer. Vous viendrez avec moi : ce sera double fête !

Jeanne voulut refuser ; mais Mme de l'Isle ne lui en laissa pas le temps.

— Je n'admets pas d'excuse, dit-elle en lui secouant la main ; je serai chez vous à trois heures.

— Etrange femme ! murmura Jeanne en continuant à descendre les degrés ; pas méchante au fond, mais indifférente, comme tous les heureux. Elle se trompe du tout au tout, si elle croit que nous allons nous revoir ; je n'ai plus de temps à donner aux relations mondaines, à présent. Cependant, pour une fois, je ne demande pas mieux que d'aller voir si les aubépines sont en fleurs et si le printemps s'avance. Elle va me parler de gens à qui je ne pense plus trop, et qui m'ont sans doute oubliée. Tiens ! il me semble que cela ne me fera rien du tout !

Mme de l'Isle fut d'une exactitude que j'appellerais volontiers militaire, s'il ne s'agissait d'une femme dont la vie élégante n'avait jamais rien emprunté aux estimables porteurs d'uniforme — que cette ponctualité merveilleuse, qui la faisait toujours arriver à l'heure dite.

Du reste, Jeanne elle-même était déjà prête depuis quelque temps, et attendait, quand la sonnette de son antichambre fit entendre un double et brusque appel. Jacqueline ouvrit et accourut aussitôt vers sa jeune maîtresse en disant :

— Mademoiselle, c'est une bien belle dame qui demande *après* vous.

Jeanne avait à peine donné l'ordre de faire entrer, que Constance apparut dans une de ces toilettes de ville savamment combinées, où elle excellait, et qui faisaient valoir les restes encore fort estimables de sa jeunesse et de sa beauté.

— C'est charmant ici ! fit-elle à peine entrée, en regardant le petit ménage de Mlle Derville, assez superficiellement d'ailleurs, et en allant d'un objet à l'autre, un peu comme le hanneton, qui bourdonne en donnant de la tête à droite et à gauche. D'ailleurs ses chevaux attendaient, et elle était fort pressée de redescendre.

— C'est très-bien ! très-bien, tout cela ! très-bien en vérité ! dit-elle à Mlle Derville ; je reviendrai ! mais partons !

Une fois dans l'escalier :

— Vous devriez avoir un petit groom pour annoncer ; tout petit, ça ne coûte pas cher, — et c'est tout à fait bon genre chez une femme. — Où donc avez-vous pêché ce grand gendarme ?

— Dans l'eau salée, — sous le mont Saint-Michel ! Elle est peut-être drôle au premier aspect... mais on y est vite habitué. C'est une ancienne servante de mon père ; — elle est sûre, honnête et fidèle.

— Alors, gardez-la ! c'est un trésor ! un diamant noir, une perle fine ! Mais donnez-vous le petit groom ! — Un nègre si vous voulez : la couleur n'y fait rien ; mais il en faut un ! On en a maintenant de gros comme le poing, qui font très-bien dans une antichambre. Je pourrais mettre le mien dans ma poche.

— Il y serait bien logé! Mais vous oubliez, chère madame, répliqua Jeanne en souriant, à quel point nos destins sont différents. Vous appartenez au monde riche; moi au monde pauvre. Vous ne connaissez de la vie que ses recherches, ses élégances, ses superfluités et ses plaisirs. J'en connais le travail et la peine,— que j'accepte sans murmure, — mais auxquels je dois me livrer tout entière... Mon groom —ou mon tigre — comme vous dites maintenant, ne me servirait que les jours où j'aurais la bonne fortune de vous recevoir... mais il me serait très-inutile pour ouvrir la porte à mes petites élèves... Ne pensez-vous pas?

— Vous avez peut-être raison, répondit Mme de l'Isle, qui déjà pensait à autre chose. Mais voyez-donc quel admirable soleil! Ce temps-là est fait tout exprès pour nous! je suis sûre que nous allons rencontrer tout Paris.

— Tout Paris, comme vous dites, se compose pour moi d'une dizaine de jeunes filles, et ce serait vraiment un assez grand hasard si je les apercevais au Bois... Mais je vous vois, chère madame! je suis avec vous, voilà mon tout Paris, d'ici à demain!

— On n'est pas plus aimable! mais, vrai! je vous aime assez pour mériter les charmantes choses que vous me contez-là!... Vous savez que nous venons de prendre un ravissant hôtel, rue de la Pépinière... Pas trop grand! mais arrangé!... Je ne vous dis que cela!

— Oh! je m'en rapporte à vous!

— Nous y recevrons un peu, et même beaucoup... Je viens de porter très-sévèrement le deuil de ma pauvre mère, — je le lui devais bien, car elle m'adorait; — mais s'il me reste encore une ou deux années

de seconde,—ou de troisième jeunesse,—ma foi! j'en veux jouir. Nous aurons nos petites soirées comme à Maisons-Laffitte, et vous en serez le plus bel ornement, ma chérie!

— Vous êtes trop bonne! mais il y a mille raisons pour qu'il n'en soit pas ainsi : la première, c'est que je n'ai rien de ce qu'il faut pour orner quoi que ce soit.

— Si les autres excuses ne valent pas mieux...

— Puis, quand vous connaîtrez un peu ma vie, vous verrez comme mon temps est coupé par petits morceaux, que je distribue aux unes et aux autres, de telle façon qu'il ne me reste plus rien pour moi.

— Et vous appelez cela une vie!

— J'appelle cela *ma* vie.

— Nous la changerons bien un peu.

— Avec la meilleure volonté du monde, ce sera, je crois, impossible. Je ne vais chez personne, et je ne pourrai me permettre chez vous que de bien rares apparitions.

— C'est ce que nous verrons! J'ai autour de moi un brillant état-major; je suis capable de vous faire enlever par un de mes aides de camp... J'en ai d'irrésistibles! Mais voyez donc comme mes chevaux filent! Décidément M. de l'Isle a bien fait les choses. Il y a longtemps que je le tourmentais pour avoir un nouvel attelage : il s'est royalement exécuté. Ce sont des trois-quarts de sang... Les pur-sang, pour la voiture, sont un peu trop ficelles... Ne trouvez-vous pas?

— Je m'en rapporterais plutôt à vous qu'à moi...

— Et vous avez raison, car je m'y connais : j'ai fait des études; on ne voit que moi à Longchamps et à Chantilly.

On traversait en ce moment le parc Monceau, et les modestes promeneurs du dimanche ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête en voyant cette calèche aux formes pures, aux grandes lignes, emportée par deux chevaux à l'œil de feu, dont la robe alezan-clair reluisait comme une étoffe chatoyante de soie et d'or, emportant, mollement étendues sur les coussins, ces deux femmes, dont l'une avait tout l'éclat de la jeunesse en fleur et l'autre toutes les élégances que peuvent donner les recherches les plus exquises du luxe le plus intelligent.

La voiture de Mme de l'Isle s'avança rapidement vers l'Arc-de-Triomphe, et se trouva bientôt au milieu de la chaussée dans l'avenue de l'Impératrice.

L'après-midi était splendide; le soleil teignait en rose les rameaux nus encore, et la cime bourgeonnante des grands arbres. L'entrée du bois, avec ce fourmillement d'équipages et de cavaliers, avec cette foule de promeneurs encombrant les contre-allées, avait quelque chose de vraiment prestigieux, et de bien fait pour donner une juste idée de la richesse et de la civilisation matérielle de la capitale du monde.

Deux ans plus tôt, un tel spectacle n'eût peut-être pas été sans danger pour Jeanne. L'élève de Saint-Denis, l'amie des Blanchelande était encore trop près de ses espérances déçues et de ses rêves évanouis, et la comparaison entre ce qu'elle voyait et ce qu'elle était eût pu lui paraître bien pénible.

Mais à présent, l'heure du péril était passée; l'expérience, qu'elle avait payée si cher, lui servait du moins à quelque chose. Sa droite raison n'était plus accessible aux folles illusions. Sa tête, calme et froide, ne

s'exaltait plus comme au sortir de l'institut. Elle s'était rangée elle-même sous l'empire du bon sens, et elle sentait bien que rien ne serait plus capable de l'en éloigner désormais. Elle s'était reconquise elle-même, et pour toujours.

XIX

Jeanne, depuis deux ans, n'était venue au Bois qu'une seule fois, un matin, pour y promener sa Bretonne, lorsque celle-ci, dans la nostalgie d'Avranches qui suivit son arrivée, lui demandait timidement s'il y avait des arbres à Paris. Mais elle n'avait jamais vu, — comme il faut le voir, — le grand parc parisien, c'est-à-dire au milieu de ses splendeurs mondaines.

En trois tours sur la rive droite du lac inférieur, — l'autre lac et l'autre rive sont abandonnés, — Mme de l'Isle la mit au fait de la chronique des salons, qu'elle connut bientôt comme si elle y avait toujours vécu. Les premiers récits lui avaient paru d'abord insignifiants; mais bientôt elle s'intéressa malgré elle à ces infiniment petits de la vie mondaine, dont, à chaque instant, on lui montrait les héros et les héroïnes. Constance était une gazette parlée, dont la malice était assaisonnée d'esprit. Après tout, Jeanne n'était pas née pour être une recluse, et si, à force de volonté, il lui était possible de refouler et de contenir les aspirations de sa nature, il ne lui était pas possible de les supprimer. Autant eût valu lui demander de s'anéantir elle-même.

Après une promenade et une causerie assez longues

pour atteindre l'heure du tourne-bride où chacun revient à Paris, comme si tout le monde obéissait à un signal ou à un mot d'ordre :

— Ce qui est bon à prendre est bon à garder! dit Constance; je vous tiens, je ne vous lâche pas; vous dînez avec nous... Oh! quatre ou cinq personnes seulement, avec mon mari et moi... on ne peut pas moins! Pas de toilette, vous êtes à croquer comme vous voilà! Vous verrez comme tout ce monde va vous fêter! On vous reconduira le soir... Bref, il n'y a pas moyen de dire non.

— Alors il faut dire oui?

— Il le faut! Je vous assure, ma belle Jeanne, que j'ai un petit remords à votre endroit?... C'est vrai que je ne savais pas votre adresse; mais en la cherchant bien, j'aurais fini par la trouver... Vous voyez, du moins, que je suis franche! J'ai été un peu tiède à vous servir... je m'en accuse et je m'en repens!

— Quand j'avais tant besoin qu'on m'aidât! pensa Jeanne.

— Je ne prétends pas que le péché soit pardonné parce qu'il est avoué; mais vous verrez si je sais réparer mes torts.

— C'est déjà fait.

— Rapportez-vous-en à moi, maintenant. Sans en avoir l'air, peut-être, je suis, je crois, une femme de bon conseil. Voulez-vous bien vous laisser un peu guider par votre vieille amie?

Pour toute réponse, Jeanne eut un signe de tête et un sourire.

— Puisque vous êtes condamnée au travail, je me sers de vos paroles, il faut, au moins, que ce travail

soit le plus fructueux possible... On subit ses premières élèves, mais on choisit les autres! Il faut les choisir parmi les familles riches. On n'a pas plus de mal, et l'on a plus d'agrément et de profit. De ce qui était d'abord un métier, il faut se faire une position, jusqu'au jour où l'on en fait un marche-pied. Il suffit, pour cela, d'un peu d'entergent! Quelque circonstance heureuse, inattendue, mais possible, — probable avec vous, — affranchira votre vie de tous ces ennuis, et vous donnera enfin le sort que vous méritez... Je sens un je ne sais quoi qui me le dit.

— Voilà, fit Jeanne, des pensées dangereuses, chère madame, auxquelles il ne faut pas s'arrêter... Je les ai eues, et je sais trop ce qu'elles m'ont coûté déjà.

— Vous êtes *Mademoiselle Raison!* Mais, pour rester sur le terrain positif, laissez-moi vous donner encore un conseil : dirigez votre enseignement vers les arts. Vous chantez comme un ange, vous joueriez du piano comme Chopin... si vous vouliez; oubliez-moi un peu l'histoire, la géographie et la grammaire; donnez des leçons de musique, et surtout jouez et chantez dans les salons. La position d'institutrice est subalterne et misérable ; élevez-vous au rang d'artiste. Avec du talent, et vous en avez beaucoup, vous serez l'égale des plus nobles et des plus fières. Les chanteuses sont aujourd'hui les reines du monde. Voyez plutôt leurs mariages!

— Je sais qu'il y a du vrai là-dedans, et je ne me défends pas d'y avoir pensé quelquefois. Reste la question du talent, que vous vous hâtez trop de résoudre en ma faveur. Il en faut beaucoup pour réussir comme artiste, et je n'avais pas le droit, après tant de dé-

ceptions, de courir des chances douteuses... Il me fallait, — il me faut encore, — quelque chose de positif et de certain : — il faut, pourquoi ne le dirais-je pas devant vous? — que chaque jour assure son lendemain.

— Vous avez raison! Ce n'est pas moi qui vous conseillerai jamais de quitter la proie pour l'ombre; je crois, cependant, que vous pouvez, tout en gardant le fond solide et régulier de votre clientèle, y ajouter quelques élèves brillantes, comme on dit, qui vous feront valoir dans le monde, où votre place est marquée.

— Eh bien, donnez-moi une ou deux jeunes filles dans ces conditions-là, et je ferai de mon mieux pour me produire sous vos auspices. Êtes-vous contente?

— Enchantée! Mais, dites-moi, vous ne voyez donc plus les Blanchelande?

Ce souvenir brusquement évoqué, troubla visiblement Mlle Derville, moins forte au fond qu'elle ne l'avait cru. Ce fut donc en balbutiant et en rougissant qu'elle répondit :

— Il y a fort longtemps, en effet, que je n'ai entendu parler d'eux.

— Je crois que vous avez rompu un peu brusquement?

— Très-brusquement.

— Comme vous avez dit cela! reprit Constance, en fixant sur Jeanne un regard qu'elle voulut rendre pénétrant. Me permettrez-vous d'être indiscrète?

— Tout à votre aise.

— Eh bien, le mariage de Victorine n'a-t-il point été pour quelque chose dans la rupture?

— Pour quelque chose? pour tout! je n'en veux

point faire mystère avec vous; j'aime mieux tout vous dire. Peut-être le comte de Bois-Robert, si on l'eût laissé absolument maître de ses actions, ne se serait-il pas empressé d'obéir au vœu de sa famille. J'ai paru être un obstacle à des projets aussi raisonnables que fermement arrêtés... J'ai fait alors ce qu'aurait fait toute femme délicate: je me suis retirée de leur vie.... et Victorine a épousé l'homme que j'aimais!

— Je ne voudrais pas être à sa place, fit Mme de l'Isle en se mettant à l'aise dans le coin capitonné de sa calèche... quand on vous a aimée, on doit vous aimer toujours... Vrai! je les plains tous deux! mais contez-moi donc cela; je suis friande des petits détails comme une chatte du lait sucré.

— Il n'y a pas de détails, et je n'ai rien à vous conter. Je suis partie : ils se sont mariés. Voilà tout!

— Et les avez-vous revus depuis?

— Jamais!

— Comment, jamais?

— Mais non! fort peu de temps après le mariage, ils ont fait un voyage.

— C'est la mode à présent : on tient à manger sa lune de miel sur les grandes routes.

— Je crois qu'ils sont allés en Allemagne?

— Oui! on assure même que le voyage a été expressément recommandé par les grands parents. Le mari avait absolument besoin de distractions. Depuis qu'ils sont revenus, ils font comme tous les gens riches : ils passent une partie de leur temps à la campagne et aux eaux, le reste à l'étranger et à Paris.

Jeanne avait écouté Constance sans l'interrompre, mais aussi sans lui répondre; une fois ou deux on eût

pu voir battre un peu plus vite son corsage soulevé par son cœur ému ; mais ce fut tout, et, bientôt revenue de sa surprise, elle se sentit aussi maîtresse d'elle-même que si elle n'eût jamais connu Victorine de Blanchelande, jamais aimé le comte Maxence de Bois-Robert.

— Voyons ! soyez franche ! que vous ferait une rencontre avec eux ?

— Rien, je l'espère. En tout cas, je ne la crains ni ne la désire.

— Et moi, je serais assez curieuse de la voir... Et le baron !

— Ah ! celui-là...

— Il paraît que...

— Il vaut mieux n'en pas parler ! fit Jeanne dont les sourcils bruns se rapprochèrent d'une façon significative.

— Allons ! pensa Mme de l'Isle, il y a là-dessous une histoire que je me ferai conter quelque jour par cette belle discrète ! N'insistons pas maintenant : il est trop tôt !

On revenait.

Les voitures marchaient au pas le long de l'avenue des Champs-Elysées. Constance avait beaucoup d'amies à équipage, et, à chaque minute, c'étaient des saluts qui s'échangeaient d'une portière à l'autre. Plus d'une fois, les cavaliers hardis, se penchant par dessus la roue, prolongeaient le bonjour trop rapide, pour mieux examiner Jeanne Derville, et la voyant si belle, s'étonnaient de ne la point connaître.

La jeune fille ne put se défendre d'un sentiment involontaire et innocent de vanité, en s'apercevant du

petit succès qu'obtenait ainsi sa première réapparition dans le monde élégant.

— Bon Dieu! se dit-elle, avec une candeur ingénue, est-ce que cela voudrait recommencer ?

Mais autant *cela*, pour parler comme Mlle Derville, avait été agréable à Jeanne, autrefois, quand elle était toute jeune, autant, à présent, *cela* lui était indifférent.

Cela, c'était cette admiration banale, cette attention facile, que tout homme désœuvré accorde à toute femme jeune et belle; sentiment fugitif, qui se prête pour se reprendre, et qui voltige de l'une à l'autre, avec la légèreté insouciante de l'insecte qui va butinant de fleur en fleur. Jeanne était maintenant au-dessus de pareils triomphes. La vanité finit où la fierté commence.

Mme de l'Isle ramena Mlle Derville dans son merveilleux petit hôtel, qu'elle était heureuse de lui faire admirer.

On dîna en famille ou à peu près, car il n'y avait que quelques intimes, et on ne laissa partir Jeanne qu'après lui avoir fait promettre de revenir.

XX

Elle revint, en effet, et noua des relations mondaines avec la plupart des amies de Constance. Elle retrouvait partout l'accueil sympathique qui avait signalé ses débuts. Mais alors elle se livrait au monde; maintenant, au contraire, elle se servait du monde. Elle choisissait parmi les invitations qui lui étaient adres-

sées, et elle en acceptait fort peu. Le travail et les devoirs de sa profession étaient l'excuse de tous ses refus.

Malgré cette réserve, ou plutôt à cause d'elle, Jeanne se vit bientôt à la mode, — à la mode dans un monde riche, qui ne regarde pas à l'argent, quand la dépense intéresse sa vanité. Elle avait suivi le conseil de Mme de l'Isle; elle enseignait maintenant la musique. Elle était artiste. On s'inscrivait à l'avance pour obtenir ses leçons, que l'on payait d'autant plus cher qu'il était plus difficile d'en avoir. Elle était entourée d'une sorte de prestige, qu'une jeune fille obtient rarement dans les conditions où elle se trouvait.

Il serait injuste, du reste, de ne pas faire une large part dans son succès à l'influence de Mme de l'Isle. — Celle-ci avait pris au sérieux, — quoique un peu tard, — son rôle de protectrice d'une orpheline intéressante. La plus belle pierre du monde, le plus riche diamant, le plus pur saphir, le rubis le plus étincelant ont besoin d'être taillés, sertis et montés artistement pour valoir leur prix et jeter tous leurs feux.

Constance mit en relief et en lumière avec beaucoup d'habileté, de savoir-faire et de dévouement, tous les mérites de sa jeune amie, Jeanne Dervil e : son instruction supérieure, ses talents multiples, sa distinction, sa beauté, sa naissance et ses malheurs. Paris est peuplé par les moutons de Panurge : où l'un a passé, on voit passer tous les autres. On prit le mot d'ordre de Mme de l'Isle, et l'on pensa de Jeanne ce qu'elle en disait. Ses affaires s'en trouvaient bien.

— Vois-tu, ma bonne Jacqueline, dit un matin Mlle Derville à sa fidèle Bretonne, encore quelques

années comme celle-ci, et je crois vraiment que nous pourrons nous retirer à la Rosière et y vivre en paix, auprès de ceux qui dorment là-bas.

— Hum! cela pourrait être bon pour moi, répliqua la vieille fille; mais il y a mieux pour une jeunesse comme vous, mademoiselle Jeanne, et ce que je vous souhaite à présent, c'est un bon mari. Je ne me sentirai tranquille que quand vous l'aurez! Jusque-là, je ne dors que d'un œil!

Mais un mari, c'était précisément ce qu'il était le plus difficile à Jeanne de rencontrer. Chacun se montrait envers elle aimable, prévenant, poli, galant même, en un mot, tout ce que l'on peut et tout ce que l'on doit être avec une fille charmante, dont on n'a pas envie de faire sa femme. Épouser! c'est encore à quoi l'on se décide le plus difficilement, et je comprends, après tout, que ce soit la preuve d'amour qui semble la plus convaincante à toutes les femmes... car c'est aussi celle que l'on est le moins tenté de leur donner... Du reste, Mlle Derville était maintenant trop au fait des idées du monde, elle savait trop bien ce que les hommes recherchent dans leurs unions pour se faire illusion; elle n'ignorait pas que nous ne sommes plus au temps du mariage d'amour, et elle était trop de bonne foi avec elle-même pour ne pas convenir qu'elle ne satisfaisait à aucune des conditions du mariage de raison, comme on le comprend aujourd'hui.

Elle était jeune, belle, honnête, courageuse, vaillante, faite pour aimer, capable de récompenser, par un inviolable attachement et un dévouement sans bornes, l'affection que l'on aurait eue pour elle... Mais elle était sans dot!...

Voyons, vous, monsieur, qui me lisez, soyez franc! l'auriez-vous épousée... sans dot?

Depuis son premier bal à Maisons-Laffitte; depuis sa première saison à Trouville, où elle avait été si constamment et si inutilement entourée de tous ces beaux jeunes gens, qui valsent, mais qui n'épousent pas; depuis les épreuves si amères de la vie réelle au château de Blanchelande, Jeanne avait conquis une expérience dont elle entendait se servir. La leçon que lui avait donnée le mariage de Victorine lui avait coûté trop cher pour qu'elle n'essayât point d'en profiter.

La vie de travail de Mlle Derville ne souffrit point de ce retour à la vie mondaine; il apporta au contraire plus d'animation, plus d'entrain et de gaieté dans tout ce qu'elle faisait. Ses élèves s'en ressentirent et s'en félicitèrent. L'âme humaine est un ressort qui ne doit pas être toujours tendu. Il faut de temps en temps relâcher la corde à l'arc d'Apollon lui-même.

Un matin, — le lendemain d'une fête où elle avait eu beaucoup de succès, succès de femme et succès d'artiste, — Jeanne, à son petit lever, reçut ces deux lignes de Mme de l'Isle.

« Venez ce soir, lui écrivait-elle; on saute un peu au piano, sans façon, mais je vous veux, et j'ai besoin que vous soyez belle. Cela vous sera si facile, que vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi!

« CONSTANCE. »

— Je ne comptais pas sortir ce soir, pensa Jeanne; mais puisqu'elle le veut!... Il faut bien faire quelque chose pour les gens qui vous aiment! M'aime-t-elle,

au moins, cette belle madame? Qui sait? Peut-être, à sa manière, qui est un peu banale... Enfin, dans ces derniers temps, elle a cherché à m'être utile... Elle a un tort, c'est de trop tenir à la toilette de ses amies! Je ne puis cependant m'habiller chez Worth pour lui faire plaisir; il me mangerait dans une robe le revenu de toute une année. Il faudra donc que cette fière Constance daigne se contenter d'une simple robe blanche. Je me coifferai à son goût; voilà tout ce que je puis faire pour elle.

Le soir venu, Jeanne fit son entrée, toute seule, hélas! selon son habitude, car elle n'avait personne pour l'accompagner, dans les salons du petit hôtel dont son amie était la maîtresse et la reine. Sans trop se l'avouer à elle-même, elle se plaisait là plus que partout ailleurs, parce qu'elle s'y sentait plus aimée, parce que chacun s'empressait à lui faire un cordial accueil, et que sa bienvenue lui souriait dans tous les yeux.

Peut-être, au fond de l'âme, éprouvait-elle une vague curiosité de savoir pour quel motif Mme de l'Isle souhaitait plus particulièrement sa présence ce soir-là. Mais elle n'avait pas voulu le lui faire demander.

Constance l'attendait dans un premier salon. Dès qu'elle la vit venir, elle alla au-devant d'elle, non point peut-être sans dissimuler complétement une nuance d'embarras qui se peignit sur son visage.

— Bonsoir, Rose-Blanche, fit-elle en lui tendant la main; je vois que vous m'avez obéi; vous êtes belle comme un ange! Est-ce que le cœur vous bat?

— Toujours de plaisir, chère madame, quand je vous vois!

— Oh! trop sucré!

— Mais il ne bat pas plus aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

— J'aime à vous voir si brave.

— De quelle bravoure puis-je avoir besoin dans votre maison, chère amie?

— Voyons, Jeanne, soyez franche, vous sentez-vous le courage de revoir tout à coup d'anciennes connaissances?

— Si vous aviez douté un seul instant, vous ne m'auriez pas exposée, j'imagine, à les rencontrer.

— Bien dit, ma vaillante! Soyez donc avertie, quoique un peu tard peut-être, que la trinité des Blanchelande, sans oublier le comte de Bois-Robert, se trouve en ce moment dans le grand salon.

Cette nouvelle était certes la plus inattendue qui pût frapper l'oreille de Jeanne Derville. Aussi, malgré les précautions oratoires dont Mme de l'Isle l'avait si soigneusement enveloppée, elle ne se défendit pas d'une certaine émotion, passagère, il est vrai, mais qui, tout d'abord, fut plus puissante que sa volonté.

— Ah! ce n'est pas bien, dit-elle à son amie; vous m'avez prise en traître; vous auriez dû me prévenir...

— Eh! si je vous avais prévenue, vous auriez peut-être dit non.

— Je ne sais! Mais, du moins, j'aurais consulté mes forces!

— C'était vraiment fort inutile! Je réponds de vous à vous-même... mais croyez-moi, ma bonne petite, jusqu'à ce que vous ayez subi ce dernier assaut, vous ne serez pas entièrement sûre de vous; vous ne saurez pas ce que vous valez et ce que vous pouvez. C'est une épreuve à tenter!

Digitized by Google

— Eh bien, tentons l'épreuve! répliqua Jeanne qui sentait le calme se faire en elle, et ses forces lui revenir.

M. de l'Isle s'approcha d'elle en ce moment, lui offrit son bras, et la conduisit dans le salon.

A peine en eut-elle franchi le seuil, que son premier regard tomba sur Victorine, maintenant comtesse de Bois-Robert, assise presque en face de la porte d'entrée, à côté de Mme de Blanchelande, sa mère.

La baronne, qui s'était jusque-là vaillamment défendue contre l'âge envahissant, commençait à lui faire quelques concessions regrettables... mais nécessaires... Le *corset de force*, comme l'appelait assez impertinemment M. de Blanchelande, qui avait longtemps refréné, en les contenant dans ses entraves d'acier, les débordements d'un embonpoint importun, avait dû céder la place à cette petite brassière appelée *ceinture-régence*, qui comprime, mais qui ne supprime point. Cet engin sanitaire, dû aux *vertus* de deux sœurs aujourd'hui célèbres, facilite, il est vrai, le jeu des organes respiratoires, s'il faut en croire les promesses de son prospectus; mais il ne peut rien pour l'élégance d'une taille que trop de richesses ont compromise.

La patte d'oie accusatrice laissait autour de la paupière et sur la tempe des stigmates ineffaçables. Mme de Blanchelande avait maintenant l'air d'une femme qui n'est pas encore vieille, mais qui va bientôt l'être; la baronne n'avait pu s'habituer à la transition, et elle en souffrait.

Victorine, de son côté, n'avait pas subi les épreuves du mariage aussi impunément qu'on eût pu l'espérer de sa robuste nature. Elle avait maigri autant que sa mère avait engraissé. Elle avait perdu à ce changement

de condition, comme dirait un entraîneur ou un turfiste, la fraîcheur qui faisait son plus grand charme. Les femmes vraiment belles, aux lignes pures, sévèrement correctes, peuvent seules supporter les alternatives de la bonne et de la mauvaise santé. Elles sont au-dessus de ces variations qui ne les atteignent point; elles triomphent à la façon de ces marbres antiques, dont aucune catastrophe ne saurait altérer la sérénité radieuse. Mais, au contraire, celles qui n'ont reçu en partage que la beauté du diable ont besoin d'être plus ménagées par la vie. Elles n'ont le moyen de rien perdre, parce qu'il ne leur reste rien dès qu'elles ont perdu quelque chose.

Victorine était la preuve de cette vérité, qui n'est pas consolante. Peut-être, en ce moment, quelque contrariété morale venait-elle s'ajouter chez elle au malaise physique. En tout cas, la physionomie ne relevait pas le visage. Elle avait, dans toute sa personne, quelque chose d'étiolé, de triste et de maladif, plus fait pour exciter la pitié que l'envie.

Jeanne Derville faisait avec elle un contraste frappant.

Fière, élégante, radieuse, ayant conscience de toutes les supériorités que l'éducation avait ajoutées chez elle aux dons si précieux de la nature, l'ancienne élève de Saint-Denis prenait en ce moment une éclatante revanche des petites humiliations qu'on lui avait infligées à Blanchelande. A peine entrée dans le salon, elle se vit tout de suite entourée des empressés qui composaient sa cour. C'était à qui obtiendrait la première valse ou le premier quadrille. Elle accordait, elle refusait; elle promettait, donnait et reprenait en-

core, avec la coquetterie souriante d'une jeune reine, qui, dans tous les hommes, ne voit que des sujets obéissant avec amour.

Toujours au bras de M. de l'Isle, elle traversa le salon, saluant à droite et à gauche, avec une aisance pleine de grâce, et d'un air d'égalité parfaite, les femmes près de qui elle passait.

— Où donc voulez-vous aller? Vous savez bien que c'est dans ce salon-là que l'on danse! lui dit son guide en se penchant vers elle.

— Dans l'autre pièce! répliqua Jeanne, qui n'avait pas encore vu tous ceux qu'elle devait rencontrer ce soir-là.

Elle pénétra dans une sorte de boudoir, que son genre particulier de décoration faisait appeler le salon chinois.

Le baron de Blanchelande y était assis à une table de whist. Le sémillant Edouard semblait avoir enfin abdiqué le sceptre de la mode et de l'élégance. Sa toilette, qui avait jusqu'ici gardé toutes les coquetteries de ceux qui se croient encore capables de jouer les jeunes premiers rôles, arborait franchement maintenant les nuances discrètes et tranquilles qui conviennent aux pères nobles. Sans doute, il ne s'était point résigné sans quelque amertume, et il n'était point sans éprouver parfois certains regrets; pareil en cela à ces philosophes couronnés qui se sentent pris de la nostalgie du trône, alors même qu'ils l'ont volontairement abandonné.

Le baron jouait. C'est la distraction habituelle dans le monde de ceux qui se rendent à eux-mêmes la justice de convenir qu'ils ont passé l'âge où l'on s'occupe

des femmes utilement pour soi et agréablement pour elles.

Mais, à l'aspect de Jeanne, qu'il était loin de s'attendre à rencontrer ce soir-là, il fut saisi d'une émotion allant jusqu'au trouble, qui le rajeunit de vingt ans à ses propres yeux, et de cinquante à ceux de son partenaire, dont il coupa les cartes maîtresses avec une impitoyable obstination. On eût dit qu'il prenait à tâche de perdre la partie le plus vite possible, pour retrouver plus tôt sa liberté. Enfin, quand il eut, de gaieté de cœur, abandonné à ses adversaires un nombre de *tricks* suffisants pour faire un *rubber*, il jeta quelques louis sur la table, et se leva.

Mlle Derville était toujours dans le petit salon chinois, et toujours au bras de M. de l'Isle. M. de Blanchelande s'avança vers la jeune fille, et, perdant, sous la pression de ses souvenirs, son aplomb d'homme du monde, il la salua avec la timidité embarrassée d'un collégien qui débute.

Jeanne répondit par une inclinaison de tête imperceptible, distraite, et bien faite pour tenir à distance l'homme qui lui semblait importun. M. de l'Isle avança un fauteuil à Mlle Derville, et rentra dans le grand salon. Jeanne, tournant le dos au père de Victorine, s'assit près d'une jeune femme, avec qui elle s'était liée depuis quelque temps, et toutes deux devinrent le centre d'un groupe de causeurs assez animés.

Tenu à distance par un premier échec, ne connaissant aucune des personnes qui entouraient Jeanne, et victime de ce formalisme anglais qui ne permet pas de se mêler à la conversation de gens auxquels on n'a pas été présenté, le baron resta en dehors du cercle,

observant et attendant. Mlle Derville ne prenait pas plus garde à lui que s'il n'eût jamais existé. Elle interrogeait les uns, répondait aux autres, tenant tête à tous, et faisant preuve d'une liberté d'esprit qu'en ce moment rien ni personne ne pouvait troubler.

Bientôt le piano donna le signal des danses; le bal commençait.

Jeanne ne put jouir longtemps en paix des douceurs de l'asile qu'elle s'était choisi. Ce fut à qui viendrait l'y ravir. On eût dit que chacun se donnait le mot pour ne lui point laisser un instant de repos. Dans un bal parisien, le succès de chacune se mesure à son élégance, à sa grâce et à sa beauté; on ne se préoccupe pas des considérations mesquines qui vous poursuivent parfois en province jusqu'au milieu des figures d'un quadrille, ou dans le tourbillon d'une valse. Jeanne fut la reine incontestée de la soirée de son amie.

Elle jouit de son triomphe avec une assurance modeste; non point comme d'une chose qui lui fût due; mais, au moins, comme d'une chose à laquelle elle était accoutumée, et peut-être, par cela même, un peu indifférente.

Enfin, après une mazurka dansée avec un jeune maître des requêtes, posé sur un pied d'intimité très-grand chez Mme de l'Isle, et dont elle aimait assez la causerie :

— Faites-moi faire le tour des salons, lui dit-elle au moment où il allait la reconduire à sa place; notre amie me parlait d'une soirée sans façon, et nous avons une véritable fête. On se croirait à l'Hôtel de Ville. Je veux voir au moins les célébrités!

— Que voulez-vous? la belle Constance a cinq ou six cents amis et deux mille connaissances. Ce n'est pas aujourd'hui le jour des amis. Mais qui donc voulez-vous regarder?

— Tout le monde... et personne.

Jeanne parlait encore, quand tout à coup, entre deux portes, elle se trouva face à face avec Maxence de Bois-Robert.

Pas plus que les héros, les héroïnes ne sont tout d'une pièce. Si nous disions qu'en revoyant, au bout de trois ans d'absence, l'homme qui avait eu son premier amour de jeune fille, celui qui, le premier, avait fait battre son cœur s'ouvrant à la vie; celui qui l'avait éveillée à la tendresse, et sur la tête duquel avaient un moment reposé ses plus chères et ses plus douces espérances, si nous disions qu'elle n'éprouva pas une minute d'émotion, nous méconnaîtrions la vérité humaine et la nature même de la femme.

Au fond de l'âme de Jeanne, il y eut quelque chose comme le réveil soudain d'une grande douleur mal assoupie. Elle rougit et pâlit tour à tour; puis le calme se refit en elle, promptement, et plus une fibre ne tressaillit sur son visage marmoréen. Le jeune homme sur le bras duquel elle s'appuyait ne sentit point trembler sa main.

Quant au comte de Bois-Robert, en apercevant Mlle Derville, dont il ignorait encore la présence chez Mme de l'Isle, il fit deux pas en arrière et se trouva ainsi ramené dans le boudoir, dont il allait sortir... et où elle entrait. Jeanne et Maxence ne pouvaient plus s'éviter.

Un homme du monde, quel que soit l'embarras où

Digitized by Google

le jette une première surprise, a vite fait de se remettre; il domine une situation comme il se domine lui-même, et sait faire face aux événements les plus inattendus. Maxence eût beaucoup donné en ce moment pour se voir à cent lieues de Paris. Mlle Derville était bien la personne qu'il eût le moins souhaité de rencontrer dans un salon où se trouvait sa femme. Mais il dissimula sa vive contrariété, et salua la jeune fille comme s'il l'eût quittée la veille.

Peut-être, cependant, un observateur perspicace eût-il découvert chez les deux acteurs de ce petit drame la trace de leur agitation secrète. Le regard qu'ils se jetèrent eût été à lui seul une révélation. Chez tous deux, ce regard eut je ne sais quelle acuité pénétrante. Ils ne cherchaient pas seulement, ainsi qu'il arrive presque toujours après une séparation, à voir comment les mois et les années avaient marqué leur passage sur des traits jadis tant aimés, quels changements la vie avait apportés avec elle... Non, cela même ne leur suffisait pas. Ce qu'il leur fallait encore, c'était le mystère pénétré des pensées les plus cachées, le récit sans parole des sentiments, l'histoire surprise de l'âme même... Voilà ce que chacun voulait savoir de l'autre... mais sans le lui demander.

Cent fois contre une, dans ces luttes en champ clos, dont le théâtre est un boudoir ou un salon, la femme a plus d'habileté que l'homme n'a de puissance.

Aussi, c'est presque toujours elle qui sort du combat avec les honneurs de la guerre. Tandis que chez Maxence il y avait encore un peu de doute et d'incertitude; tandis qu'il ne savait si, après avoir salué Mlle Derville, il ne devait point s'éloigner d'elle,

Jeanne, avec une décision prompte et une franchise de manières vraiment loyale, qui ne voulait renier aucun des souvenirs du passé, mais qui, en même temps, tenait à établir nettement les conditions de l'avenir, lui adressa la parole :

— Bonsoir, comte, lui dit-elle, je suis enchantée de vous voir; vous avez fait de longs voyages depuis notre dernière rencontre. Ils ont été heureux, j'espère? On m'a dit que vous étiez marié à mon ancienne amie, Mlle de Blanchelande. J'ai même cru l'apercevoir tout à l'heure dans le salon où l'on danse...

Tout cela fut jeté, d'une voix sûre et rapide, comme ces traits légers qui sont destinés à entamer l'escarmouche entre deux ennemis, avec une aisance et un naturel dont Maxence resta confondu.

Celle qu'il avait connue jadis sous les ombrages de Blanchelande, était une petite pensionnaire timide, ingénue comme la jeunesse, rougissante comme l'innocence, belle de sa grâce naïve, et s'ignorant elle-même. Celle qu'il retrouvait à présent dans un des plus élégants salons du monde parisien, non moins belle que l'autre, plus séduisante encore, lui apparaissait dans tout l'éclat que répand sur une physionomie l'habitude d'une vie intelligente et de pensées élevées, le courage qui s'est développé dans une noble lutte, et la conscience satisfaite du devoir difficile, chaque jour accompli.

Quand Maxence rencontra Jeanne par une souriante matinée d'automne, toute troublée, sur la lisière du parc de Blanchelande, elle hésitait encore, incertaine, au seuil de la vie, tremblante en face d'une destinée qui n'annonçait que du malheur. Il la voyait mainte-

nant au retour de la lutte, victorieuse, maîtresse des événements, maîtresse d'elle-même, et il la sentait capable de le dominer, et les autres avec lui, par l'ascendant d'une nature supérieure.

Pendant que M. de Bois-Robert, qui n'était pas encore tout à fait remis de sa surprise, balbutiait je ne sais quelle réponse insignifiante et embarrassée :

— Veuillez donc vous asseoir ! dit Jeanne, aussi à l'aise que si elle eût été chez elle, recevant un indifférent.

Et elle lui montra de la main un fauteuil près de la cheminée, avec le geste d'une personne faisant les honneurs de la maison.

Il s'assit devant elle, aussi peu rassuré que l'accusé devant son juge.

— Monsieur de Verne, je ne condamne pas vos jambes à l'immobilité absolue toute la nuit, fit Mlle Derville en se retournant vers le jeune maître des requêtes qui l'avait conduite dans le boudoir, et qui semblait attendre ses ordres. M. de Bois-Robert voudra bien me ramener à ma place.

M. de Verne comprit et se retira.

Maxence et Jeanne restèrent seuls.

Lorsqu'un homme et une femme se sont aimés, le premier instant où ils se retrouvent a quelque chose de délicieux... s'ils s'aiment encore, et, au contraire, quelque chose d'embarrassant et de pénible s'ils ne s'aiment plus. Dans certains cas, la peine va jusqu'à l'angoisse.

Sans qu'une parole eût été prononcée, rien que par le fait de leur présence et de ce tête-à-tête inattendu, le passé, si amer, si cruel pour Mlle Derville, si honteux

pour M. de Bois-Robert, se trouvait tout à coup évoqué devant eux, et il ne leur était plus possible, ni à l'un, ni à l'autre, de l'éviter. Maxence le comprit; Jeanne le sentit.

— Mademoiselle... ou madame? demanda le comte en regardant Jeanne, car il ne savait rien de son histoire, et il ignorait tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.

— Je ne suis pas mariée, monsieur, répondit Mlle Derville avec une dignité sévère; j'ai gardé mes serments.

— Et j'ai trahi les miens! répliqua M. de Bois-Robert en baissant la tête. J'ai eu des torts envers vous, mademoiselle, du moins en apparence.

— En apparence! fit Jeanne, dont le beau sourire prit en ce moment une expression singulièrement amère; ainsi mademoiselle de Blanchelande n'est qu'une apparence?...

— Oh! ne discutons pas sur les mots! Je sais que vous avez plus d'esprit que moi, et je me déclare battu d'avance.

— Je ne choisis pas les paroles, monsieur, j'emploie celles dont vous vous êtes servi vous-même. Vous me faisiez donc la grâce de me dire que vous n'avez eu avec moi que des apparences de torts?

— Si vous vouliez bien m'écouter...

— Mais il me semble que, depuis un instant, je ne fais pas autre chose.

— Si vous pouviez vous rendre un compte exact de ma position vraie, entre ma mère et la famille de Blanchelande... elle était affreuse!

— Croyez-vous que la mienne fût meilleure?

— J'ignorais tout de vous!

— Et surtout vous me méconnaissiez moi-même!

— Ce n'est pas cela que je voulais dire!

— C'est cela que je dis!

— Ah! vous êtes sans pitié, mademoiselle!

— Trouvez-vous, monsieur, que j'aie tant de raisons d'être sensible!

— Non! Vous avez tous les griefs et tous les droits, je m'empresse de le reconnaître... Mais, si je vous vous trouve aussi implacable, je n'aurai jamais la force d'achever ce qui me reste à vous dire.

— Vous pouvez continuer, cependant; après ce que j'ai entendu, je puis vraiment tout entendre!

Le comte de Bois-Robert, le mari de Victorine, en présence de cette Jeanne Derville qu'il avait tant aimée, se sentait en proie à je ne sais quelle exaltation passionnée et douloureuse. Il éprouvait comme un secret plaisir à s'accuser devant elle; il aimait mieux encore s'entretenir de ses fautes que de ne lui point parler; peut-être aussi espérait-il lui faire admettre quelque excuse, capable de les atténuer.

— Si, continua-t-il, je ne consentais pas à épouser Mlle de Blanchelande, on me menaçait de me retenir en Italie. Rester en Italie, n'était-ce point vous perdre aussi sûrement qu'en me mariant? Ma mère... Elle est morte, mademoiselle, et je ne veux pas poursuivre sa cendre d'une récrimination désormais inutile! Ma mère avait toujours eu sur moi une influence à laquelle ma jeunesse n'avait jamais essayé de résister. Ce fut à cause de vous que je tentai ma première lutte. L'issue n'en fut pas heureuse : vous

l'avez su. On mit tout en œuvre pour me réduire, et l'on n'y réussit que trop bien.

Les impossibilités, alors trop réelles, qui s'opposaient à notre union, furent encore exagérées dans une intention qu'il ne m'est, à présent, que trop facile de pénétrer. Mille insinuations méchantes, perfidement calculées, jetèrent dans mon âme un trouble mortel: on groupa ces circonstances, innocentes en elles-mêmes, auxquelles le rapprochement donna des apparences coupables. La rencontre fatale que j'avais faite en retournant à Blanchelande pour vous revoir, prit dans mon esprit malade une signification malheureuse et une importance exagérée... On arracha un consentement à mon désespoir... Maintenant, vous savez tout!...

— Oui, je sais tout, répliqua Jeanne en relevant sa tête; oui, je sais tout! Mais vous, monsieur, vous ne savez rien! Pendant que vous vous livriez au découragement et au désespoir, pendant que vous méconnaissiez, — laissez-moi le dire, — tout ce qu'il y avait de constance, de générosité, de dévouement et d'abnégation dans un cœur de femme qui s'était loyalement donné, moi, je croyais, j'espérais, j'aimais !... je bravais pour vous les plus rudes épreuves... Je vous attendais, confiante et ferme, les yeux fixés sur l'avenir promis, puisant mon courage dans la pensée de votre amour... je livrais un combat plus rude que le vôtre contre la pauvreté, la maladie, l'isolement et la faim... Pendant que vous promeniez votre lune de miel sur les bords du Rhin, je mourais de chagrin, de misère, de désespoir, sur un grabat, où venaient me poursuivre, comme un dernier outrage, les ob-

sessions de votre beau-père... C'est à mon tour, monsieur, de vous dire à présent : vous savez tout ; vous connaissez votre vie et la mienne... comparez et jugez !

— Ainsi, vous m'aviez attendu?

— Ne vous l'avais-je pas promis?

— Ah ! que ne l'ai-je pu croire ! Rien alors n'eût prévalu contre mon amour !

— Oui, je vous attendais ! Je vous attendais, malgré l'inqualifiable silence qui suivit votre départ, malgré les obstacles qui semblaient à chaque instant croître et grandir entre nous... oui, malgré tout, je vous attendais... Ah ! si vos promesses de Blanchelande avaient été sincères, si vos résolutions eussent été aussi fermes que les miennes, si vous aviez voulu, au même prix que moi, rester fidèle à la foi jurée, le monde, qui peut tant de choses, eût pu nous séparer pour un temps... mais il n'eût pu nous empêcher de nous réunir un jour... et pour toujours ! Car, rien, rien, entendez-vous, ne m'eût fait manquer à ma promesse sacrée, et j'aurais été capable, folle que j'étais, de trouver encore que je ne payais pas mon bonheur assez cher.

— Et voilà celle que j'ai perdue... et que j'ai perdue par ma faute ! pensa Maxence en faisant un amer retour sur lui-même.

Il regarda Jeanne dans la glace.

Les émotions qu'elle venait d'éprouver rehaussaient sa beauté d'un nouvel éclat, et lui donnaient un charme d'expression vraiment indéfinissable. Même aux yeux d'un indifférent elle eût symbolisé la fascination et le prestige portés à leur suprême puis-

sance. Que devait-elle être pour l'homme qui l'avait aimée et qui l'aimait encore?

La valse d'Arditi, immortalisée sous le nom du *Baccio*, jetait, jusque dans le boudoir où ils étaient, des lambeaux de sa mélodie au rhythme fiévreux, interrompu, tour à tour languissant et passionné.

— Ah! malheureux que je suis, fit Maxence, en étreignant son front dans une crispation désespérée, comment suis-je tombé dans de si grossières embûches? ... Non, je le sens, mademoiselle, vous ne me pardonnerez jamais... J'ai cru, j'ai pu croire... c'est cela qui a tout fait... Je vous le jure, Jeanne, c'est cela qui m'a perdu! Ils ont été si habiles, tous, tous contre moi... contre nous! Et puis, je vous le disais tout à l'heure... il y a eu cette dernière chose, cette rencontre... vous et lui dans la voiture... quand j'allais vous voir... oh! cela surtout...

— Mais, qu'avez-vous donc cru? fit Jeanne d'une voix sans vibration, et comme étranglée dans sa gorge.

— Eh bien, fit-il en s'efforçant de retenir les paroles saccadées qui s'échappaient de ses lèvres malgré lui, j'ai cru que vous... que M. de Blanchelande...

Il n'osa pas continuer et il regarda Mlle Derville.

Jeanne était plus blanche que sa robe; ses lèvres tremblaient. Si elle n'eût pas voilé ses yeux sous ses longues paupières, Maxence aurait eu peur des éclairs sombres qu'ils jetaient.

— Ainsi, vous avez cru, dit-elle enfin, en tenant toujours baissées ses larges paupières, vous avez pu croire que moi, la fille de mon père... moi qui ai tant souffert, même la faim, monsieur, pour avoir le droit de marcher devant tous le front haut, j'aurais été...

pour de l'argent... la maîtresse d'un vieillard adultère... et cela, quand je vous aimais !... Tenez, comte de Bois-Robert, je vous condamne au souvenir de ce que vous venez de dire là... et je ne me souhaite pas d'autre vengeance, ni à vous d'autre châtiment.

Et sans ajouter un mot, belle comme une statue, — mais avec un geste fier et superbe que l'on eût dit sculpté dans l'airain de ces œuvres éternelles où le génie des grands artistes idéalise et fixe pour toujours le mouvement passager des passions humaines, — sans daigner même honorer d'un regard Maxence immobile et, pour ainsi dire, cloué au sol, elle fit deux pas vers la porte.

Cependant, au lieu de la franchir, elle s'arrêta.

Un nouveau personnage, le baron de Blanchelande, venait d'apparaître sur le seuil.

— Ah ! c'est vous, monsieur, fit Jeanne en s'effaçant pour le laisser passer; approchez, je vous prie ! on vous attend. Venez rassurer votre gendre... qui m'accuse d'avoir été votre maîtresse !

Le baron, après avoir vu, quelques minutes auparavant, Jeanne disparaître au bras du jeune élégant qui l'avait en quelque sorte enlevée du groupe où elle se trouvait, s'était senti tout à coup en proie à une inquiétude jalouse. Comme jadis dans ces petites sauteries intimes du château de Blanchelande, il eût voulu pouvoir aller la reprendre à celui qui venait de s'emparer d'elle aussi audacieusement. Appuyé au montant d'une porte, il la suivait d'un regard enfiévré plein de jalousie, de désir et d'amour, dans le tourbillon de la valse.

Une sorte d'attraction invincible l'entraînait à la

suite de la belle jeune fille, et il lui fallait toute sa force de volonté pour ne pas errer sur la trace de Jeanne, comme une âme en peine. Le ciel punissait le baron d'avoir trop aimé les femmes en le condamnant, comme tous ses pareils, à les aimer toujours. Rien ne pouvait le corriger. Les avertissements que, d'ordinaire, nous apportent les prudentes années, avaient été sans effet sur lui. Il ne les écoutait pas. A mesure que l'âge lui avait rendu les succès moins faciles, il avait contracté une sorte d'irritabilité sénile qui lui faisait les déceptions plus pénibles. La volonté ne gouvernait plus; les sensations étaient les maîtresses absolues de sa vie. Dans ces conditions-là, un homme est la victime désignée de la passion. La passion s'abat sur lui comme un vautour sur sa proie — et le déchire.

M. de Blanchelande n'avait jamais oublié Jeanne.

Le souvenir de la jeune et brillante amie de sa fille était toujours présent à sa pensée. L'absence même avait encore avivé ce sentiment. Depuis qu'il l'avait vue si malheureuse, sur ce grabat misérable, en proie à toutes les horreurs de la maladie, — plus horrible encore chez les pauvres, — abandonnée à cette affreuse mégère, déguisée en garde-malade, et se débattant contre le délire et la mort, il avait toujours devant lui cette image à la fois lugubre et touchante, qui contrastait si fort avec le frais et riant tableau des deux jeunes filles soupant avec lui dans un cabinet du café Anglais, le soir de leur sortie de Saint-Denis... chaque fois qu'il avait pensé à Mlle Derville, c'était pour la voir en proie au besoin, à la gêne... à la misère peut-être! Et maintenant il se trouvait en

face d'une femme du monde, qui semblait avoir toutes les habitudes de la vie heureuse, et jouir de toutes les recherches de la fortune... soit qu'elle les dût à un autre, soit qu'elle les eût conquises par elle-même.

Comment cette transformation s'était-elle opérée? Qu'était devenue Jeanne Derville pendant cette période mystérieuse où il avait perdu sa trace? Il se posait ces questions sans pouvoir les résoudre, et il sentait bien que Jeanne n'y répondrait pas... Avait-il donc le droit de l'interroger? Non sans doute! Mais il se disait que la physionomie des femmes ne ment pas toujours, et il se flattait de lire sur le visage de Mlle Derville ce qu'elle ne lui dirait pas. Il espérait, grâce à la foule qui lui permettait de dissimuler habilement ses manœuvres, pouvoir se placer tout près d'elle et l'observer.

Par malheur, Constance vint se jeter à la traverse de ses beaux projets, et, soit hasard, soit malice, s'empara de son bras et le garda quelques minutes. Ce sont là des entraves qu'on ne peut rompre. Rien n'est plus fort qu'un fil de soie.

Quand enfin il eut reconquis sa liberté, M. de Blanchelande se remit à la poursuite de Jeanne. Ce fut à ce moment qu'il se présenta inopinément à la porte du boudoir où se trouvaient déjà le comte de Bois-Robert et Mlle Derville.

De tous les hommes qu'il était exposé à rencontrer en ce moment près de la jeune fille, son gendre était bien celui dont il devait supporter le plus impatiemment la présence. Il pouvait prendre ombrage de tous les autres; celui-là était le seul qui lui inspirât une jalousie positive, et malheureusement trop justifiée,

Aussi sa contrariété fut-elle grande en apercevant le comte de Bois-Robert près de Jeanne. Il hésitait, ne sachant lui-même s'il devait avancer ou reculer, quand Jeanne lui cingla cette brusque apostrophe en plein visage :

— Venez donc, monsieur, venez donc rassurer votre gendre qui m'accuse d'avoir été votre maîtresse!

Mlle Derville sortit du boudoir sans attendre la réponse du baron, laissant en présence les deux hommes qui l'aimaient, et qui se détestaient à cause d'elle.

— Elle paraît d'assez méchante humeur! fit M. de Blanchelande à Maxence; qu'avez-vous donc pu lui conter?

— Nous parlions de vous, répondit Bois-Robert, dont la réplique ne se fit pas plus attendre que la riposte du *tact au tact* dans l'assaut de deux maîtres en fait d'armes.

— Je le regrette, car l'entretien ne lui était pas fort agréable, si j'en dois croire l'expression de son visage.

— Elle venait, en effet, d'évoquer des souvenirs pénibles.

— Et c'est vous qu'elle choisissait pour confident?

— Elle ne m'a pas choisi, elle m'a trouvé. Du reste, elle ne m'a rien appris. Ce qu'elle a cru me révéler, je le savais depuis longtemps

Mais comprenant que toute discussion avec son beau-père était en même temps inutile et irritante, Maxence se leva et quitta la place sans ajouter un mot.

En entrant dans le salon où l'on dansait, la première chose qu'il aperçut, ce fut Jeanne, figurant au même quadrille que sa femme, et lui faisant vis-à-vis. Le hasard a parfois de ces malices. Jeanne n'avait pas cher-

ché le rapprochement et Victorine n'avait osé rien faire pour l'éviter. La chose eût été d'ailleurs impossible, à moins de risquer un éclat, — ce qu'une femme du monde ne se permet jamais sous aucun prétexte.

Les deux élèves de Saint-Denis, amies d'abord, rivales plus tard, ennemies aujourd'hui, se retrouvaient ainsi en présence, sous les yeux de l'homme que toutes deux avaient souhaité pour mari, le même qui, par une inconcevable aberration de cœur et d'esprit, avait abandonné celle qu'il aimait, pour épouser celle qu'il n'aimait pas.

Victorine ne s'était pas mariée, du reste, dans des conditions de nature à lui promettre les joies de la vie intime; fallait-il s'étonner qu'elle n'eût pas trouvé le bonheur au foyer domestique? Cette union avait été contractée sous des auspices mauvais. Mlle de Blanchelande avait éprouvé je ne sais quel ressentiment d'orgueil blessé en voyant une jeune fille, moins heureusement douée qu'elle-même sous le rapport de la naissance et de la fortune, vouloir lui disputer un mari.

La colère et la fierté avaient étouffé en elle tout autre sentiment : elle avait voulu l'emporter de haute lutte sur cette rivale audacieuse. Grâce à mille circonstances favorables, aidées encore de hasards perfides, la riche héritière avait vaincu la pauvre orpheline. Mais si ce premier succès avait tout d'abord flatté sa vanité, elle avait bientôt compris qu'il n'avait pas de quoi rassurer son avenir. Ce fut la première punition de sa dureté de cœur envers Jeanne Derville. Elle ne put se dissimuler bien longtemps qu'entre elle et son mari se dressait l'image d'une autre.

Il lui fallut renoncer à ces pures et profondes joies de l'intimité absolue et de la complète union des âmes, que l'on appelle l'amour dans le mariage. Elle en souffrit d'abord. C'est par là que débute toute femme après l'illusion envolée. Bientôt pourtant, faisant un courageux effort pour oublier l'amertume des premières déceptions de son cœur, elle regarda autour d'elle, observa ce qui se passait dans la plupart des ménages et fut bien forcée de reconnaître qu'elle ne faisait, après tout, que subir la loi commune. Si cette conviction ne console pas tout à fait, elle aide du moins à se résigner un peu.

Victorine se résigna. On endort ses maux quand on ne peut pas les guérir.

Mais, en se retrouvant tout à coup en face de Mlle Derville, en se comparant malgré elle à son ancienne amie, elle comprit, mieux qu'elle n'avait encore fait jusque-là, ce qui s'était passé à Blanchelande dans l'âme de celui qui devait être son mari; elle se reprocha de n'avoir pas apprécié Jeanne à sa juste valeur, de n'avoir pas deviné plus tôt à quel danger l'exposait sa présence. Maintenant elle eût volontiers exagéré le péril. Les femmes ne vont-elles pas toujours d'un extrême à l'autre? En tout cas, il lui semblait impossible que Maxence, s'il avait véritablement aimé Mlle Derville, cessât jamais de l'aimer.

Ces réflexions, qui n'avaient rien de particulièrement gai par elles-mêmes, jetèrent comme une ombre sur le visage de la jeune comtesse, et, en lui donnant je ne sais quel air malheureux, rehaussèrent encore l'éclatante supériorité de Jeanne, dont rien en ce moment ne semblait pouvoir troubler l'impassible sérénité.

Debout contre une porte, insouciant des malicieux commentaires auxquels il pouvait prêter le flanc, Maxence restait là, contemplant avec une obstination maladroite, mais involontaire, les deux femmes entre lesquelles il avait un moment hésité, pour si mal choisir, et faisant la comparaison secrète et douloureuse de sa destinée telle qu'elle était — et telle qu'elle aurait pu être.

Jeanne, cependant, calme et superbe, poursuivait les figures compliquées du quadrille, nouait et dénouait les anneaux de la chaîne anglaise, tendait à Victorine le bout de ses doigts gantés, sans essayer jamais de rencontrer son regard ; puis elle revenait à sa place, et pendant que les deux autres couples dansaient à leur tour, elle humait les vapeurs d'un encens de première qualité, qu'un jeune diplomate suédois, expert dans l'art difficile des louanges, brûlait délicatement devant elle.

Vers onze heures, il y eut une sorte d'intermède musical.

Mme de l'Isle s'était sans doute promis ce soir-là de mettre Jeanne dans tout son lustre, comme pour l'aider à prendre sa revanche des malheurs passés.

Elle la conduisit au piano, et l'accompagnant elle-même, elle la pria de chanter.

Jeanne choisit dans le volume qu'elle lui tendait une des inspirations les plus émues et les plus pathétiques de la muse moderne, cette *Romance du Saule*, où le génie de Rossini a su condenser en quelques notes tant de sanglots et tant de larmes.

Jeanne avait une belle voix, une méthode excellente, et un goût qui s'était longuement épuré dans l'étude

des maîtres; mais, ce qui vaut mieux encore pour impressionner un auditoire, elle avait aussi une sensibilité exquise et le don de rendre son émotion communicative. Puis elle était expressivement belle en chantant, avantage inappréciable, qui ajoute la séduction de l'œil à celle de l'oreille, et montre, en quelque sorte, sur le visage transfiguré, les sentiments que l'artiste fait pénétrer dans l'âme avec les sons mélodieux.

Nerveusement excitée, comprenant qu'elle livrait en ce moment une véritable bataille, dont il fallait qu'elle sortît victorieuse, elle se surpassa elle-même : ni Shakespeare ni Rossini ne rêvèrent jamais une Desdémone plus touchante. Aussi eut-elle un succès comme les chanteuses en obtiennent rarement dans le monde, où le convenable — et le convenu — glacent tout. Elle fut applaudie, acclamée par un public enthousiaste. Mais satisfaite d'avoir mérité le triomphe, et dédaigneuse d'en jouir, elle serra furtivement la main de Mme de l'Isle en lui disant :

— Vous savez que je suis comme Cendrillon; il faut que je parte avant minuit, sous peine de perdre ma pantoufle, et comme aucun prince Charmant ne me la rapporterait... adieu et merci ! je m'en vais !

— Sans souper?

— Sans souper !

— Êtes-vous contente, au moins?

— Et vous?

— Ravie!

— Moi aussi, alors.

Elle disparut pendant qu'on l'applaudissait encore.

— Ainsi, tout est fini, pensa-t-elle en se blottissant

dans l'angle de sa voiture... je ne l'aime plus! Mon cœur est mort; adieu ma jeunesse!

XXI

Si cette soirée avait donné à Mlle Derville la mesure de ses forces; si elle lui avait appris ce dont elle pouvait être capable quand elle se donnait la peine de vouloir, elle avait eu aussi cet autre effet, moins heureux, de lui montrer le vide sans fond qui s'était creusé en elle. Ce deuxième état lui semblait, par instants, pire que le premier, et elle se disait qu'il valait encore mieux souffrir par l'amour que de vivre sans amour.

Depuis deux ans que Jeanne livrait à la vie cette bataille qui recommençait toujours, gagnée parfois, perdue souvent, où s'épuisent, hélas! les forces des plus vaillantes natures, elle n'avait pas eu le temps d'être malheureuse. Elle avait tant de choses à faire! Victorine, le baron de Blanchelande, le comte de Bois-Robert ne lui apparaissaient plus que dans une sorte de lointain vaporeux, et avec des formes de plus en plus indécises. En les retrouvant tout à coup, elle retrouva son passé et revécut un moment sa vie d'autrefois. Elle jeta sur sa position un coup d'œil calme et froid, et la jugea telle qu'elle était.

A force de courage, d'énergie et de persévérance, elle avait assuré sans doute son existence matérielle. C'était beaucoup; mais ce n'était pas tout.

Pas plus que l'homme, la femme ne se nourrit seu-

lement de pain : elle a d'autres besoins plus relevés et plus nobles. Il lui faut encore l'affection, la tendresse et l'amour. Et Jeanne n'aimait personne, et personne ne l'aimait... et, pourtant, la jeunesse bouillonnait en elle, et la séve de ses vingt ans lui montait au cerveau avec ses enivrements et ses troubles. Elle se demandait s'il fallait vraiment se donner tant de mal pour obtenir un si mince résultat; si elle avait su prendre la bonne part. Que lui resterait-il de ces triomphes de salon, dont elle avait failli plus d'une fois s'enorgueillir? Où tant d'efforts la conduiraient-ils? A quoi bon marcher toujours, si l'on ne devait jamais arriver?

Les nécessités du travail, les exigences de la tâche quotidienne lui apportèrent une distraction aussi heureuse qu'opportune. Les leçons ne pouvaient être remises; n'était-elle pas attendue à heure fixe aux quatre coins de Paris? Il fallait courir d'un quartier à l'autre pour aller enseigner à des élèves plus ou moins intelligentes, l'histoire, la géographie et la rhétorique; — car, à présent, ces demoiselles font leur rhétorique aussi bien que nous, et mieux que nous.

Et cela même n'était pas tout. Il fallait encore, partout et toujours, montrer un front calme et un visage souriant. Une institutrice est une femme; il lui est bien permis d'avoir un cœur et une âme... Elle peut avoir, comme les grands lacs, ses tempêtes intérieures; elle peut subir l'assaut des passions... mais à la condition de n'en jamais rien laisser voir au dehors. Il ne faut pas que les jeunes âmes confiées à ses soins puissent rien soupçonner de ces choses secrètes et terribles. Que l'orage gronde en dedans, mais que

l'on n'entende jamais les éclats de la foudre! Jeanne le savait, et elle ne l'oubliait pas. La vie à laquelle les circonstances l'avaient condamnée la trouvait maintenant docile, et façonnée à toutes ses exigences.

Le lendemain de la soirée de Mme de l'Isle, elle oublia ses émotions et ses triomphes, donna ses leçons, et le soir, en rentrant chez elle, se trouva beaucoup plus forte que le matin.

Elle n'avait pas encore ôté son chapeau et retiré ses gants que Constance sonnait à sa porte.

— Ma chère petite, dit-elle à la jeune fille en se jetant à son cou, il faut que je vous embrasse!

— Je ne demande pas mieux! répondit Jeanne en lui tendant ses deux joues.

— Vous êtes une créature accomplie, parfaite, et je suis fière d'être votre amie, fière et heureuse! continua-t-elle sur un ton dithyrambique.

— Ah! chère madame, voilà une déclaration de principes que ma modestie me condamne à trouver beaucoup trop flatteuse. Épargnez-moi, de grâce!

— Elle n'est que vraie, cependant! Votre conduite d'hier soir a été sublime... Je vous ai admirée!

— Alors, il paraît que je suis sublime tout simplement, et sans m'en douter.

— C'est la meilleure manière de l'être! Mais comment avez-vous pu vous rendre si parfaitement maîtresse de vous? Par quel effort de volonté en êtes-vous arrivée à vous contenir à ce point?

— Je n'ai pas eu grand mérite à cela. Je suis naturellement ce qu'on appelle une personne contenue.

— Je le sais bien, cœur de marbre! Mais pourtant...

devant quelqu'un qu'on a aimé... que l'on aime encore, peut-être?...

Constance s'arrêta comme si elle eût craint d'en dire davantage.

Pour toute réponse, Mlle Derville eut un mouvement d'épaules.

— Ainsi, c'est bien fini? fini tout à fait? continua Mme de l'Isle.

— Tout à fait.

— Mais hier, en le revoyant, soyez franche, qu'avez-vous éprouvé?

— De la pitié peut-être.

— Il est vrai qu'il faisait assez triste figure.

— Et en retrouvant le baron?

— Du mépris!

— Vous êtes sévère!

— Mais juste! Enfin mettons qu'il n'ait droit qu'à l'oubli et aux Invalides!

— Méchante! et Victorine?

— Victorine! je me suis aperçue hier que je ne la connaissais plus... Elle a trahi l'amitié... l'amitié qui fut si longtemps le plus grand sentiment de ma vie... et de la sienne. Elle a humilié ma pauvreté, qu'elle connaissait mieux que personne; elle m'a fait cruellement sentir la supériorité de sa position sur la mienne; elle a mis tout en jeu pour m'enlever l'homme que j'aimais... et qui m'aimait... Vous n'exigerez pas, j'imagine, que j'aille me jeter à son cou?

— Non! mais quelle revanche vous avez prise!

— Vous trouvez?

— Vous l'avez écrasée!

— Touchée à peine! Ah! si j'avais été cruelle, im-

placable, comme d'autres peut-être l'eussent été à ma place, je n'avais qu'à prendre le bras de Maxence, et à le traîner à ma suite à travers les salons. Un mot, un geste, un regard... et, de nouveau, il était à mes pieds, esclave comme il ne l'avait jamais été, et je la condamnais à me voir triompher d'elle, en recevant publiquement les hommages de son mari... qui ne l'aime pas... qui ne l'a jamais aimée...

— Oui! vous le pouviez et vous ne l'avez pas fait.

— C'est une modération dont je ne tire pas grand mérite. J'ai un si profond dédain pour tout ce qui n'est que vanité.

— Et la baronne?

— C'est la mère de sa fille. Elle n'existe pas pour moi.

— Ainsi, mon bel ange, tout est liquidé avec ce monde-là?

— C'est comme si je ne les avais jamais connus! répondit Jeanne, dont la voix avait en ce moment quelque chose de si net et de si ferme dans sa vibration presque métallique, qu'il n'était pas possible de douter de la franchise de ses paroles.

— Eh bien, ma chérie, puisqu'il en est ainsi, et avec une femme comme vous il était impossible qu'il en fût autrement, il faut maintenant prendre un grand parti...

— Moi! et quel parti voulez-vous que je prenne?

— Il faut vous marier!

— Ah! mon Dieu! comme cela, du jour au lendemain?... Vous ne voulez donc pas me laisser le temps de porter mon deuil?

— Si vraiment, mais à condition que vous le porterez en rose; c'est une couleur qui vous va bien.

— Un deuil de cour, alors! Mais qui donc voulez-vous me faire épouser?

— Trois personnes...

— A la fois? Je croyais que c'était un cas pendable. Mais que ma pauvre Bretonne va donc être heureuse, elle qui passe sa vie à brûler des cierges à toutes les chapelles pour obtenir de la Vierge que je ne sois pas condamnée à coiffer sainte Catherine.

— Vous pouvez la rassurer de ma part. Ce ne seront pas les prétendants qui vous manqueront. Je ne plaisantais pas tout à l'heure! Rien que dans notre monde à nous, je vous en connais trois.

— Hélas! si sur les trois j'en pouvais aimer seulement un... ou deux.

— Soyez donc grave, mademoiselle! Vous savez que le mariage est la plus sérieuse des choses bouffonnes...

— Ou la plus bouffonne des choses sérieuses...

— Comme vous voudrez! — Mais voici ma liste, je l'ai dressée non pas par ordre de mérite, mais par date d'arrivée de chacun des candidats.

— *A l'ancienneté!* alors, comme disait mon pauvre père...

— Tout juste! Mais sur trois nominations, il y en a toujours une au choix.

— Oui, le tour de faveur!

— Celui-là dépend de vous. Mais écoutez, bavarde!

— Je suis muette.

— Il y a d'abord M. de Rozelène...

— Le conseiller d'État?

— Lui-même. Un beau nom, une belle position...

— Et un bel âge!

— Mon Dieu! quarante-huit ans! pas davantage.

— Vous trouvez que ce n'est pas assez? eh bien, ajoutez les mois de nourrice!...

— Ça ne compte pas! D'ailleurs il est très-bien conservé.

— Dans le vinaigre! trop piquant pour moi!

— Allons! je vois que le conseil d'État n'a pas de chance.

— Très-peu, vraiment!

— Je le raie de vos papiers.

— Passons au numéro 2.

— Le numéro 2, comme vous dites, vous avez dansé avec lui hier au soir : c'est le petit Paul Blenheim.

— Le fils de l'agent de change?

— Lui-même. Celui-là est assez jeune, j'imagine?

— Trop! il ferait paraître sa femme vieille.

— Oui, peut-être; toute autre que Jeanne Derville.

— Paul Blenheim? Je ne m'y serais pas attendue...

— En tout cas, moi qui ne suis pas condamnée à être modeste pour vous, je ne m'étonne pas que ce garçon vous ait remarquée et appréciée; il prouve ainsi qu'il est un homme de goût...

— Je crois qu'il a eu, en effet, beaucoup de *goûts*, répliqua Jeanne, dont l'accent souligna le pluriel du dernier mot, allusion malicieuse à de certaines aventures bien connues de la vie du jeune homme.

— Eh! ma chère belle, avez-vous donc la prétention de vous marier à Nanterre?

— Ni à Nanterre, ni à Bréda!

— Il faut que jeunesse se passe, voyez-vous! Ce sont

souvent les plus mauvais sujets qui font les meilleurs maris!

— C'est une chance à courir!

— Le mariage n'est-il pas une grande loterie?

— Où il n'y a guère de numéros gagnants, n'est-ce pas? Mais, sérieusement, votre M. Blenheim ne m'a jamais fait la cour, et sa déclaration éclate comme une bombe.

— Oui, c'est la soirée d'hier qui a mis le feu aux poudres. Vous savez, du reste, qu'il est riche.

— Fortune de Bourse! Mais une fille majeure, qui ne possède que cinq cents livres de rente, n'a pas le droit de se montrer très-difficile sur les chiffres.

— Paul est très-joli garçon.

— Je reconnais que sa moustache est irrésistible... Mais ignorez-vous un petit détail qui m'a été révélé par M. de l'Isle?

— Une indiscrétion de mon mari? non, je ne devine pas...

— Eh bien! votre merle blanc est pourvu, — je crois que c'est comme cela que ça se dit, — est pourvu d'un conseil judiciaire.

— Ce n'est qu'un détail. Presque tous ces messieurs en ont!

— Tant pis pour eux! Mais j'aime tout autant que mon mari n'en ait pas.

— Pauvre Paul! les femmes l'ont perdu... une femme le sauverait.

— Voyons le numéro 3, fit Jeanne, avec un hochement de tête.

— Je veux bien... Mais vous ne m'encouragez pas!

— Au contraire, par ma franchise!

— Eh bien, mon numéro 3 est M. Julien d'Avenay.

En entendant ce dernier nom, Jeanne releva ses grands yeux bruns, dans lesquels il y avait une flamme, et elle regarda Mme de l'Isle bien en face.

— C'est vrai, cela? lui demanda-t-elle, M. Julien d'Avenay me demande en mariage?...

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! Autrement, serais-je femme à vous le dire?

Eh bien, vous m'étonnez!

— Il n'y a pas deux heures qu'il était dans mon salon, me priant de solliciter votre main...

— Ce n'est pas seulement un artiste distingué, répliqua Jeanne, comme se parlant un peu à elle-même; c'est aussi un homme supérieur!

— Je le juge absolument comme vous : c'est un de nos plus habiles sculpteurs; il a sa place marquée à l'Institut...

— Sans compter celle qu'il occupe si bien dans le boudoir de la marquise Stranieri, répliqua Jeanne d'une voix brusque, incisive et saccadée, qui contrastait singulièrement avec sa douceur habituelle.

Ce seul mot suffit à madame de l'Isle pour lui faire comprendre que Jeanne était assez au courant d'une aventure de la vie de M. Lucien d'Avenay, qui, du reste, avait fait un certain bruit dans le monde.

— Ah! ma pauvre petite, reprit Constance au bout d'un instant, s'il vous faut un mari qui n'ait jamais regardé une autre femme que vous, je renonce à le chercher. L'espèce en est si rare, qu'il faut, je crois, vous le commander d'avance.

— Ne vous fâchez pas, chère amie, reprit Jeanne avec je ne sais quelle douceur mélancolique; je ne suis

plus une petite fille, et je sais ce que l'on peut attendre des hommes, et ce qu'il est permis de leur demander... Mais après une liaison aussi longue, aussi publique que celle de la marquise et de M. d'Avenay, songez à la position de celle qui épousera votre protégé... Je sais bien que pour moi, si j'étais sa femme, ce serait un supplice de tous les instants.

— Quelle exagération!

— Non! je n'exagère rien! mais comprenez donc! Les mots de tendresse qu'il me dirait, je croirais toujours qu'il les a dits à une autre... et cette autre je la connaîtrais... je serais exposée chaque soir à la rencontrer dans le monde; car elle est toujours à Paris, votre Italienne, et bien que tout soit rompu entre eux, je veux le croire, s'il ne va plus chez elle, du moins il ne la fuit pas, et je comprends qu'il ne puisse pas la fuir! Il lui parle... Ah! tenez, j'aurais moins peur des cent maîtresses de M. Paul Blenheim, que de cette unique vieille maîtresse de M. Julien d'Avenay.

— Je crois bien! pensa Mme de l'Isle, qui ne répliqua rien.

— Lorsque l'on a tant donné de soi à une femme, reprit Jeanne au bout d'un instant, on s'est donné soi-même, et il ne reste plus rien à offrir à une autre.

— Vous voyez bien que si, puisque Julien veut se marier.

— Qu'il le veuille, soit! mais qu'il le puisse et qu'il le doive, c'est une autre affaire... Il a une chaîne au cou.

— Cette chaîne est rompue...

— N'y a-t-il pas un endroit, fit Jeanne toute pensive, et comme se parlant à elle-même, n'y a-t-il pas

un endroit, je ne sais où, du côté de Cayenne, où l'on transporte les forçats, et où l'on retient encore ceux qui ont fait leur temps?... Il en devrait être ainsi, voyez-vous, pour les forçats de l'amour... il ne faudrait pas les laisser vaguer en liberté dans la société des honnêtes femmes sans défiance!

— Ah Jeanne, ma chère Jeanne, qu'avez-vous donc? Je vous trouve bien cruelle aujourd'hui !

Au lieu de répondre, Jeanne continua :

— Ne trouvez-vous pas parfaitement injuste la part qu'on nous fait à nous autres? Comment! une pauvre jeune fille s'est gardée du mieux qu'elle a pu... elle a veillé sur son cœur, sur son esprit, sur ses pensées les plus fugitives, pour donner tout à un homme... et en échange de ce don si complet d'elle-même, cet homme ne lui rendra que les restes d'une vie dévorée par une autre... ce que cette autre aura laissé... ce que cette autre n'aura pas voulu... Et vous trouvez cela bien, chère madame?

— Non, au contraire! je trouve cela mal! Mais que voulez-vous, ma belle petite? La vie est la vie, et nous ne pouvons rien contre elle! Plus tard, quand vous aurez une plus grande expérience des choses, vous saurez que la justice absolue n'est pas de ce monde ; les transitions intelligentes, les concessions réciproques sont une des nécessités impérieuses de l'existence sociale, et c'est méconnaître les conditions essentielles qui nous sont faites que de s'en tenir obstinément à son droit.

— C'est possible, chère amie; mais vous savez à quel point je suis franche! Il y a des sacrifices qui sont vraiment au-dessus de mes forces, et que je ne

saurais faire ! Pardonnez-moi... mais ne me les demandez pas !

— Savez-vous ce que cela prouve ? fit Constance, en prenant la main de Jeanne dans une des siennes, tandis que, de l'autre, elle essuyait une larme qui roulait sur la joue brûlante de la jeune fille.

— Non, madame, je ne sais pas !

— Eh bien ! ma pauvre enfant, cela prouve que vous n'êtes peut-être pas aussi insensible que vous voulez le paraître aux mérites de M. d'Avenay.

— Ah ! madame, si cela est, je vous jure que je l'ignore moi-même, et que je ne me le suis jamais demandé. Un homme qui n'est pas libre, cesse pour moi d'être un homme. Vous voyez bien que je ne puis pas songer à celui-là.

— C'est là votre dernier mot.

— Le dernier !

— Allons, dit Constance en se levant, j'ai bien fait de ne pas me lancer dans la diplomatie. Mes ambassades ne réussissent pas, et je crois qu'il ne me reste plus qu'à me joindre à votre Bretonne et à faire des neuvaines à l'autel de tous les saints marieurs... Après cela, le mariage est-il un bonheur ? C'est ce que l'on n'a jamais pu savoir... Adieu, méchante petite, ne soyez jamais plus malheureuse que je ne vous le souhaite !

Et Mme de l'Isle quitta la place après avoir baisé Jeanne sur ses yeux humides.

— On a donc juré de ne pas me laisser la paix ! murmura Mlle Derville en rentrant dans son petit salon, après avoir reconduit sa gracieuse amie jusqu'à la porte de l'appartement ; le monde ne pourra-t-il jamais oublier ceux qui l'oublient si bien ?

— Mademoiselle est servie ! vint dire, au bout d'un instant, la fidèle Jacqueline, qui se façonnait peu à peu au style des bonnes maisons.

Jeanne passa dans la salle à manger, et s'assit devant son petit couvert, très-coquettement mis, et tout étincelant de cette propreté qui est le luxe des fortunes modestes, — un couvert triste et froid, cependant, parce qu'il était solitaire.

C'est pour l'heure du repas que la vie célibataire garde ses plus secrètes amertumes. Le repas n'est bon que si on le prend en commun, recevant de l'un, offrant à l'autre, et dans le mutuel enjouement d'un affectueux entretien. Pendant la journée, on a le travail et ses distractions ; le soir, on a le monde et ses plaisirs. Mais le dîner solitaire n'a rien... pas même l'appétit !

Au grand désespoir de Jacqueline qui, debout en face de sa maîtresse, contre le dressoir en chêne sculpté, comptait les morceaux, Jeanne effleura à peine les mets qu'on lui présentait. Bientôt elle se leva de table et rentra dans sa chambre.

— Ai-je vraiment tort ? se demanda-t-elle avec une entière bonne foi. Coustance aurait-elle raison ? Suis-je devenue, en quelques jours, une sorte de tête folle, ne voulant plus que l'impossible, vouée aux chimères? Allons ! c'est une maladie que je fais ! une crise comme on dit... Mais c'est la faute des autres plus que la mienne. — Dès que je respire un instant, c'est à qui viendra me harceler comme à plaisir. Tout le monde se ligue contre ma paix... La paix ! le seul bien que je souhaite à présent !

XXII

Malgré ces secousses successives et réitérées, Jeanne n'en persévérait pas moins résolûment dans sa vie de travail. Mais, suivant en cela les conseils très-sensés de Mme de l'Isle, elle inclina de plus en plus vers le côté artistique de l'enseignement. N'était-ce point par cette voie qu'elle avait le plus de chance d'arriver à cette complète émancipation qu'elle appelait de tous ses vœux? Elle n'y trouverait pas de sitôt encore l'indépendance matérielle, mais un peu de lustre et d'honneur en rejaillirait sur sa personne, et elle sortirait ainsi de ces rangs subalternes dont s'indignait sa fierté.

Les rudes épreuves qu'elle venait de traverser eurent du moins une influence heureuse pour son talent. Le talent n'a pas besoin de bonheur. Souvent, au contraire, il s'accroît et se fortifie dans la souffrance.— Son sang plus vivement fouetté, ses nerfs excités, son âme, naturellement calme, tout à coup transportée dans la sphère orageuse où s'agitent les passions, tout cela eut pour effet de la mettre en quelque sorte de plain-pied avec les sentiments que la musique a pour mission d'interpréter. — Elle se monta peu à peu au diapason de cette exaltation vibrante qui fait les artistes.

La rencontre de Mlle Derville avec M. de Bois-Robert et la famille de Blanchelande ne devait pas avoir de lendemain.

Les Blanchelande ne passaient habituellement que quelques mois à Paris, et déjà la Sologne réclamait leur présence accoutumée. Seul, le baron, qui n'était plus assez jeune pour aimer la campagne, prolongeait le plus possible son séjour à la ville.

Cette fois, il avait un motif nouveau pour y rester.

Lorsqu'il eut embarqué tout son monde, il quitta le somptueux appartement de la rue de Grammont et vint se loger dans un petit hôtel garni, à quelques pas de la maison occupée par Jeanne.

Grâce à des informations facilement obtenues partout, quand on sait appuyer ses questions de l'irrésistible argument des espèces sonnantes, il fut bientôt au courant de toutes les habitudes de la jeune fille. Il savait l'heure des sorties et des rentrées, l'adresse de toutes les élèves, le jour où Jeanne allait chez chacune d'elles, et le temps que duraient les diverses leçons. Muni de ces précieux renseignements, M. de Blanchelande commença contre Mlle Derville une véritable campagne. Ses poursuites prirent le caractère d'une insupportable obsession. Jeanne ne pouvait plus s'aventurer nulle part sans être certaine de le rencontrer sur ses pas. Si elle allait à pied, il la suivait à cette distance prétendue respectueuse, qui, sans compromettre absolument la femme, laisse pourtant assez aisément deviner que l'on s'occupe d'elle, et que l'on surveille ses faits et gestes.

Le baron, auquel rien n'échappait, avait également fait une étude particulière de la marche des omnibus. Il connaissait à point nommé ceux qui conduisaient chez les élèves de Mlle Derville, et savait à quelle heure il fallait les prendre. Il l'attendait dans les environs du

bureau, la gourmandant en lui-même quand elle était en retard, montant au besoin le premier, de façon qu'elle le trouvât installé en arrivant et comme chez lui. Rien ne lassait cette opiniâtreté, qui s'était juré à elle-même d'atteindre son but.

Jeanne ne pouvait point ne pas comprendre la cause de tous ces petits manéges; mais elle n'y répondit que par un écrasant dédain. L'aversion que le baron lui inspirait était si grande d'ailleurs qu'elle ne voulait point avoir le moindre rapport avec lui, même pour lui dire que tout était fini entre eux, et fini à jamais.

Une fois ou deux, aux heures matinales, et dans les quartiers lointains, il avait osé lui adresser la parole; mais le regard de Jeanne avait été si foudroyant de mépris qu'il ne s'était jamais permis de renouveler cette tentative malheureuse. Il espéra que la correspondance lui réussirait davantage : il y a des gens qui écrivent mieux qu'ils ne parlent, et qui sont naturellement tentés d'abuser du style épistolaire.

M. de Blanchelande composa donc une volumineuse épître, dans laquelle il fut éloquent à force de sincérité; il trouva des mots qui auraient peut-être ému le cœur de Jeanne... si elle les avait lus. — Mais elle ne les lut pas. Il laissa parler son âme, mais elle ne l'écouta point; il reconnut avec une entière franchise les torts qu'il avait eus envers Mlle Derville... Il essaya de chercher une excuse dans les entraînements d'une invincible passion, insensée, sans doute... mais que sa violence même devait lui faire pardonner... Maintenant, il aimait toujours Mlle Derville; mais seulement comme il devait l'aimer... c'est-à-dire avec la tendresse désintéressée d'un père.

Il finissait en suppliant celle qui avait été la meilleure amie de sa fille de lui accorder une dernière entrevue. Quand il aurait entendu de sa bouche une parole clémente, quand elle lui aurait promis l'oubli, — c'était tout ce qu'il osait maintenant réclamer d'elle, — il la débarrasserait pour toujours d'une présence importune. Le baron relut sa lettre, la trouva bien, et convint avec lui-même qu'il n'était pas possible que Jeanne lui tînt plus longtemps rigueur.

Il alla lui-même porter chez la jeune fille ce petit morceau d'éloquence. Ainsi font d'ordinaire les amoureux, toujours disposés à croire que leurs messages, confiées à d'autres mains, n'arriveront pas à destination.

Mlle Derville recevait peu de lettres. Ce n'était d'ordinaire qu'un mot d'une élève demandant quelque changement dans l'heure d'une leçon. La feuille légère ne tenait guère de place sous l'enveloppe. Les longues phrases du baron avaient plus de volume et plus de poids. Jeanne regarda l'adresse avant d'ouvrir. Elle reconnut l'écriture qu'elle avait vue tant de fois aux mains de Victorine, et, sans briser le cachet :

— Ah! dit-elle en fronçant ses sourcils bruns, voilà qu'on s'enhardit maintenant. Il paraît qu'une leçon devient nécessaire : eh bien, soit! on l'aura!

Après avoir prit cette résolution, elle mit la lettre dans sa poche, en attendant l'occasion de la rendre à son auteur. Elle n'attendit pas longtemps.

Dès le lendemain matin, M. de Blanchelande, comptant trop sur ses effets de style, se hasarda sur les traces de Jeanne, vers les hauteurs solitaires du Luxembourg. Dès qu'il la vit, il l'interrogea du re-

gard, et bientôt, hâtant le pas, abrégea singulièrement la distance qui les séparait.

— Est-ce que, par hasard; il se permettrait encore de m'adresser la parole ici, en pleine rue?... pensa Mlle Derville, et, pour prévenir cet excès d'audace, elle prit la lettre, et, après s'être assurée que personne ne la voyait, elle la jeta aux pieds du baron, sans l'avoir même regardé.

— Ah! c'en est trop! murmura M. de Blanchelande, en ramassant piteusement sa prose infortunée.

Mais la colère et l'indignation lui rendirent bientôt quelque énergie et, suivant de l'œil Jeanne qui s'en allait sans même retourner la tête :

— Je me vengerai! fit-il avec un geste de menace.

Satisfaite de cette petite exécution, cruelle au moins dans la forme, mais qui ne semblait pas trop sévère à sa fière rancune, Jeanne continua sa route sans plus se soucier de celui à qui elle venait de faire une mortelle injure, que s'il n'eût jamais existé.

— Il faudra, pensa-t-elle, qu'il soit singulièrement obstiné si, cette fois, je n'en suis pas débarrassée.

XXIII

L'événement sembla tout d'abord donner raison aux espérances de la jeune fille. Un mois tout entier s'écoula sans qu'elle entendît parler du baron, et, pendant ce mois, plusieurs choses se passèrent qui devaient avoir une singulière influence sur la destinée de notre héroïne.

Un soir, après son dîner, comme elle se trouvait tranquillement assise à son piano, un coup de sonnette assez brusque retentit dans l'antichambre.

Jacqueline, qui précisément allait sortir, se trouvait à point près de la porte pour ne pas faire attendre ce visiteur : il semblait pressé.

— Je voudrais, dit-il, parler à Mlle Derville... pour une élève.

— Veuillez entrer, monsieur, je vais prévenir mademoiselle. Tout en parlant ainsi, la Bretonne introduisait l'étranger dans la salle à manger, qui servait à Jeanne de parloir et de petit salon d'attente. Puis elle passa, pour l'avertir, dans la pièce où se trouvait sa jeune maîtresse.

— Faites entrer, dit celle-ci en refermant son piano.

Jeanne parlait encore, quand elle se trouva tout à coup en face de M. de Blanchelande.

Le baron n'avait pas attendu que Mlle Derville eût donné l'ordre de l'introduire, et il s'était avancé de lui-même sur les pas de la domestique.

Jeanne n'eut pas besoin de le regarder à deux fois pour s'apercevoir qu'il était sous l'empire d'une surexcitation puissante; son visage était, par places, comme injecté de sang; ses yeux brillaient d'un feu sombre, et ses mains étaient agitées d'un léger frémissement.

Il se raffermit sur ses jambes, car Jeanne ne lui offrit pas de s'asseoir, et il retrouva, par un effort de volonté, un peu de l'assurance qu'il avait puisée dans les flacons d'un dîner arrosé largement. Le grand air de la rue avait commencé par dissiper ces fumées, et maintenant, la présence de Jeanne achevait de le

rendre au sentiment de la réalité, qu'il voulait oublier.

Mlle Derville se tenait en effet devant lui, grande, froide, immobile, hautaine, l'interrogeant du regard, une main déjà levée et lui montrant la porte, comme si elle eût voulu lui intimer l'ordre de sortir, avant même qu'il ne fût entré.

M. de Blanchelande ne semblait pas comprendre.

Il promena les yeux autour de lui, fouillant en quelque sorte tous les coins et recoins du salon, en homme qui veut prendre connaissance des êtres et se mettre à l'abri d'une surprise. Cette attitude n'annonçait point la volonté d'obéir à l'injonction muette de Mlle Derville.

L'étonnement, l'indignation, la colère avaient tout d'abord étranglé la parole dans la gorge de la jeune fille. Bientôt, cependant, elle retrouva ses esprits, et déjà maîtresse d'elle-même :

— Sortez, monsieur ! lui dit-elle.

Au lieu de faire un pas en arrière, M. de Blanchelande en fit deux en avant.

Jeanne eut peur et recula.

C'est qu'en effet la physionomie du baron n'avait rien de rassurant ; il n'avait point d'ailleurs habitué Mlle Derville à ces façons audacieuses. Le mouvement de brusque retraite qu'elle venait d'opérer rapprochait Jeanne de la cheminée ; elle étendit la main vers le cordon de la sonnette. Mais, avant qu'elle eût pu s'en saisir, un poignet de fer s'abattit sur son bras, et, d'une voix rauque qui n'était pas celle d'un homme de son rang, de ses mœurs et de ses habitudes :

— Non, dit M. de Blanchelande, je ne veux pas que

vous sonniez; je — ne — le — veux — pas — et vous ne sonnerez pas!

— Alors, sortez! reprit Jeanne, qui voulut cacher sous une feinte assurance un effroi trop réel.

— Vous avez vraiment bien dit cela! fit le baron, qui, s'avançant encore, se plaça entre Mlle Derville et la sonnette; voici un : *Sortez!* que Mlle Rachel vous eût envié. Malheureusement, il n'est pas tout à fait en situation... Ce n'est vraiment point le cas d'être aussi tragique que cela. Nous ne jouons ici qu'une petite scène de comédie... et à mon bénéfice, encore!

Jeanne croisa les deux bras sur sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur, et, les lèvres contractées, les sourcils froncés, regardant le baron droit dans les yeux, bien en face, elle essaya sur lui cet effet magnétique que l'on attribue à l'œil des charmeurs.

— Oh! non! non! pas de fascination, fit M. de Blanchelande en secouant la tête, comme s'il eût voulu détourner de lui des effluves dont il redoutait l'effet trop puissant. Voilà des années que je souffre à cause de vous... C'est trop! ça me lasse à la fin! Je ne veux plus souffrir! Je vous ai aimée... et vous n'avez répondu à mon amour que par l'ironie et le mépris. Je vous ai suppliée, et vous m'avez raillé; il est temps que les rôles changent, c'est à vous de prier! c'est à vous de pleurer maintenant.

— Je ne pleure que quand j'aime! répliqua Mlle Derville, avec une dignité fière, et vous, monsieur le baron de Blanchelande, vous ferez plutôt couler tout mon sang qu'une seule de mes larmes... car je ne vous aime pas.

— C'est ainsi que tu me plais! poursuivit le baron; il me fallait ce dernier éclair d'orgueil et cette lueur de courage... Je t'aimerais moins si tu ne me résistais pas... Je suis si sûr, d'ailleurs, de venir à bout de toi! Mais avoue que, pour une fille d'esprit, tu as été bien insensée... Tu pouvais avoir en moi un ami dont la tendresse était de l'adoration, l'amour un dévouement... Et pour tout cela, que te demandai-je? de me laisser te servir, te protéger, te sauver...

— Et me perdre! répliqua Jeanne avec un accent d'indignation farouche.

— Je voulais être ton père!...

— Mon père! vous!

— Jamais femme n'eût été l'objet de soins plus constants... J'aurais fait de te plaire l'étude de toute ma vie... Rien ne t'aurait manqué... tu n'aurais pas eu la peine de former un désir que déjà il eût été satisfait... Et que voulais-je en retour? Rien! Je te priais seulement de te laisser aimer.

— Ce rien-là, pour moi, c'était tout.

— Et toi, créature ingrate, âme méchante et cœur dur! non contente de me faire essuyer tes refus, tu m'as accablé de ta haine... Ce n'est pas tout encore! la haine, je te l'aurais peut-être pardonnée... mais tu as voulu y joindre le mépris... A ce bal, — te souviens-tu de ce bal? — il t'a plu de m'humilier devant mon gendre... mon rival! mon rival préféré! et de triompher de nous deux à la fois... Depuis lors, cependant, et malgré ta conduite indigne, que n'ai-je pas fait pour rentrer en grâce près de toi? Tout a été inutile!... ton insolence s'est accrue de l'humilité de mon amour!

L'autre soir, quand, poussé à bout par l'excès de tes duretés, je t'ai envoyé cette lettre où s'exhalait le dernier cri de mon cœur, tu n'as pas même daigné la lire, et, en pleine rue, tu n'as pas craint de me la rejeter à la face... Sais-tu que, d'homme à homme, une pareille injure vaudrait la mort? J'ai choisi une vengeance plus douce, continua-t-il, en se rapprochant d'elle avec le mouvement cauteleux qui rend si dangereuse l'attaque des races félines.

Jeanne, à ce moment, comprit tout ce qu'elle avait à craindre, et elle frémit en pensant que Jacqueline était sortie, la laissant seule avec ce misérable. Le baron, cet homme qu'elle avait toujours vu de si excellente compagnie, dont les irréprochables façons n'avaient jamais donné à une femme l'occasion d'une plainte sérieuse, parce qu'il lui laissait toujours, quelles que fussent d'ailleurs ses intentions, la possibilité de dire non, maintenant, sous l'excitation des plus mauvaises passions, sous l'influence perfide d'une demi-ivresse, n'obéissait plus qu'aux instincts mauvais et bas qui dégradent l'homme jusqu'à la brute.

Il y avait autour de Jeanne une telle atmosphère de pureté, et en même temps de dignité féminine, elle imposait si bien à tous le respect d'elle-même, que personne n'avait été tenté d'oublier ce qui lui était dû. Jamais elle n'avait couru un danger de la nature de celui qui la menaçait maintenant. Aussi, tout ce qu'il y avait en elle d'instincts délicats et pudiques s'alarma; un frisson la parcourut tout entière; une sueur froide mouilla son front et la racine de ses cheveux, et il passa comme un nuage sur ses yeux, qui ne virent plus. Mais cette défaillance ne dura qu'un instant,

et bientôt sa vaillante nature reprit le dessus. Elle se reprocha d'avoir calomnié M. de Blanchelande dans un moment de terreur folle... Il y avait loin d'une pensée coupable à un attentat. Sans doute il avait voulu l'effrayer; maintenant qu'il avait réussi, il allait sortir.

Cependant, toutes les passions fatales fermentaient à la fois dans l'âme égarée, en même temps violente et faible, du baron. Ses désirs, longtemps comprimés, faisaient explosion d'une façon soudaine et terrible. La vue de Jeanne, là, tout près de lui, de Jeanne, belle d'émotion, toute frémissante, l'enflammait encore. Il la trouvait cent fois plus enviable, dans sa pâleur, sa colère et son effroi.

Le père de Victorine avait toujours eu des passions assez vives. Ces passions en arrivaient maintenant à ce paroxysme contre lequel on ne peut plus lutter qu'en faisant appel à toutes les forces de la volonté, — et, en ce moment, cette volonté complice le trahissait comme le reste. Pour lui l'heure avait sonné où l'on ne raisonne plus, où l'on agit, — où l'on agit sous l'empire, sous la pression de ses nerfs et de ses sens.

Il fit encore un pas vers la jeune fille.

— Jacqueline! à moi Jacqueline! fit Jeanne d'une voix que rendait plus perçante l'énergie de son désespoir.

— Quand je vous dis qu'elle ne viendra pas! répéta M. de Blanchelande. Personne au monde ne se mettra entre vous et moi.

— Que Dieu! murmura Jeanne en élevant une de ses mains vers le ciel, comme pour l'invoquer et l'attester tout à la fois.

— Dieu est comme ta Bretonne, murmura le baron en ricanant; il est parti... il ne t'endend pas!

On eût dit qu'à plaisir, comme un bourreau, il prolongeait le supplice de Jeanne, et que, par un raffinement de cruauté voluptueuse, il voulait jouir de sa douleur et de son effroi... tout autant que de sa beauté.

— Oh! vous n'êtes pas encore maître de moi! fit Mlle Derville avec un regard farouche; entre nous deux il y a toujours la mort, dont le chemin reste ouvert à qui ose aller vers elle.

Tout en prononçant ces mots, avec une exaltation sublime, Mlle Derville s'élança du côté de la fenêtre Le baron, qui ne la quittait pas des yeux, devina et prévint son mouvement; il bondit vers elle, et osa la prendre dans ses bras.

A ce contact odieux, le premier qu'elle eût jamais subi, Jeanne éprouva un mouvement de répulsion et d'horreur, et avec une force que son indignation décuplait, elle parvint à se débarrasser de l'étreinte de M. de Blanchelande, et à le repousser jusqu'au milieu de la chambre.

— Misérable! laissez-moi! dit-elle avec un éclair dans les yeux.

— Non! je ne te laisserai pas..., je veux... il faut!

Tout en parlant ainsi, le baron revint à la jeune fille. Jeanne crut que c'en était fait d'elle; elle invoqua Dieu du fond de son âme, et folle, éperdue, ne sachant déjà plus ce qu'elle faisait, elle se laissa tomber sur ses genoux.

A l'instant même où il allait s'emparer de sa proie, une main toute-puissante s'abattit sur l'épaule de M. de Blanchelande, et le tira violemment en arrière.

Le choc fut si brusque que le baron ploya sur ses jarrets. Mais il se releva avec une promptitude extrême.

— Deux ne me font pas peur ! dit-il en se retournant.

Mais au lieu d'apercevoir la domestique de Jeanne, — la seule personne dont il crût avoir à redouter l'intervention, — il se trouva en face d'un homme de haute taille, d'une stature annonçant la force, et dont le visage révélait une âme singulièrement énergique.

Le baron, en voyant ce nouvel adversaire, comprit tout de suite le désavantage de sa position. Ce sentiment eut aussitôt pour effet de le ramener subitement à la conscience de lui-même, et de lui faire apprécier l'énormité de son crime. Il eût voulu, en ce moment, être à cent lieues de la rue de Clichy. Son regard cherchait une issue pour la fuite... Mais la terrible étreinte sous laquelle il se débattait n'était pas de celles dont on se débarrasse aisément.

— A genoux ! misérable ! demande pardon ! fit d'une voix stridente le champion inconnu que la Providence venait d'envoyer à Mlle Derville, demande pardon à mademoiselle, ou je t'étrangle à ses pieds.

Le baron de Blanchelande n'était pas un lâche. Bien que son adversaire eût sur lui l'avantage de l'âge et de la vigueur, ceci n'était que trop évident :

— Après tout, se dit-il, un homme n'est qu'un homme, et l'on peut toujours faire une retraite honorable !

Il se remit donc assez promptement du trouble où l'avait jeté la surprise, et il regarda son vainqueur avec plus d'attention qu'il n'avait encore fait, reconnut une tournure élégante, et à la moustache et à la

mouche militairement coupées, au ruban rouge noué au dernier bouton d'une redingote, fermée jusqu'en haut, il ne put douter qu'il n'eût affaire à un officier. Cela même était une garantie.

— Monsieur, dit-il en se redressant, et avec assez de hauteur, nous appartenons, je crois, au même monde. Nous nous retrouverons ailleurs, et j'espère que vous me rendrez raison d'une intervention aussi inconvenante qu'intempestive dans une querelle de ménage.

— Querelle de ménage! fit Jeanne en intervenant à son tour, le front pâle, mais l'éclair à l'œil et la lèvre vibrante... Querelle de ménage! Ah! monsieur, vous voulez donc ajouter la calomnie à la violence, et l'insulte de la parole à l'insulte de l'action... deux lâchetés pour une!

— Ne perdez pas vos paroles, mademoiselle, fit l'inconnu en s'adressant à Jeanne avec toutes les marques du respect. On ne répond pas à de pareils coquins... Quant à vous, monsieur, qui osez me demander une réparation, ne souhaitez pas de me revoir en face! je ne serais peut-être pas toujours contenu par la présence de mademoiselle, et je vous ferais payer cher votre indigne conduite d'aujourd'hui...

L'inconnu montra d'un geste énergique, la porte à M. de Blanchelande.

Le baron, qui ne pouvait supporter l'idée de se voir ainsi humilié devant Jeanne, après avoir voulu la dompter par la violence, tenta une ombre de résistance.

Cette opiniâtreté intempestive fit perdre à son redoutable adversaire le peu de patience qui lui restait.

Il entraîna le malheureux jusque sur l'escalier, et là, se redressant de toute sa hauteur :

— Monsieur de Blanchelande, lui dit-il, je vous connais... et je vous méprise ! car vous venez de déshonorer, par une action infâme, votre blason de gentilhomme. Mais prenez garde ! je veille sur cette jeune fille... et entre vous et elle vous me trouverez toujours ! Par respect pour votre nom, je ne vous traîne pas devant les tribunaux, desquels seul vous dépendez maintenant, car les honnêtes gens ne peuvent plus se commettre avec vous... Mais, foi de Breton ! si Mlle Derville avait jamais à se plaindre de vous, je vous tuerais comme un chien... Vous m'avez entendu ? maintenant, allez !

Fou de douleur, mais dévorant sa rage et maudissant son impuissance, M. de Blanchelande descendit l'escalier en chancelant, pendant que l'impétueux vengeur de Jeanne, calme et tranquille, rentrait dans l'appartement.

Quant à Jeanne, épuisée par la violence des émotions cruelles qu'elle venait de traverser, encore sous la terreur de l'horrible danger qu'elle avait couru, et qu'elle comprenait peut-être mieux depuis qu'il était passé, elle s'était laissée tomber sur un siége, sans voix, l'œil éteint, tremblante comme une feuille que le vent secoue, pâle comme un marbre, mais adorablement belle dans son émotion même.

C'est ainsi que son sauveur la retrouva.

— Oh ! mon ami, comment pourrai-je vous remercier assez ? dit-elle en tendant ses deux mains au jeune homme.

— Ne me remerciez pas et oubliez cette triste scène

dont le souvenir seul vous serait si pénible ! oubliez cet homme ! oubliez tout ce qui n'est pas nous, ma Jeanne aimée ! répondit celui-ci, en s'asseyant près de la jeune fille.

Pendant que Mlle Derville se remet d'une émotion si légitime, présentons au lecteur celui dont l'intervention inattendue vient de lui apporter un si heureux secours.

XXIV

Il s'appelait Pierre de Verteins.

M. de Verteins — que Jeanne avait rencontré quelques semaines auparavant dans la famille d'une de ses élèves préférées — pouvait avoir de trente à trente-cinq ans. C'était un de ces hommes que l'on range au premier coup d'œil parmi les représentants des races militaires. Son attitude froide et ferme, sa physionomie énergique, parfois un peu hautaine, faisait songer à ces êtres supérieurs nés pour le commandement. Naturellement grave, il paraissait plus froid encore à ceux qui le connaissaient peu ; mais la sévérité de son regard était tempérée par la grâce de son sourire. Un je ne sais quoi d'affectueux, de bon et de presque tendre brillait sur son visage, lorsque ce sourire, d'ailleurs assez rare, venait, par bonheur, l'éclairer.

Très-proche parent de Mme de Fresnelles, chez qui Mlle Derville l'avait vu pour la première fois, allié comme elle à des familles de la plus haute honorabilité, et dans lesquelles il était intimement reçu, M. de Verteins, au milieu d'un siècle où la publicité éclaire

tout, avait mené une de ces existences mystérieuses qui effraient certaines femmes, qui en attire beaucoup d'autres, et qui n'en laissent aucune indifférente. Quant aux hommes, il les tenait systématiquement à distance, comme s'il ne les eût pas beaucoup aimés.

Engagé volontaire, il avait servi avec distinction dans l'armée d'Afrique, où il avait conquis deux épaulettes et un bout de ruban. Mais, très-jeune encore, il avait rendu son épée, et pendant une longue période de dix années, il avait parcouru ces pays lointains, excentriques et inconnus, où l'on ne sent pas les entraves étroites de la civilisation, entraves salutaires peut-être mais gênantes à coup sûr, qui nous garrottent dans le vieux monde.

Seulement, à l'encontre de ces voyageurs qui semblent n'avoir eu d'autre but, en parcourant le globe, que d'aller chercher des sujets de conversation au pôle et à l'équateur, et qui passent leur vie à se raconter, lui, au contraire, ne parlait jamais ni de sa personne ni de ses aventures. Il était, du reste, en toute chose, d'une réserve impénétrable. Jamais on ne lui avait entendu prononcer le nom d'une femme, et cependant ses amis, des connaisseurs qui ne se trompaient jamais en pareille matière, reconnaissaient en lui tous les signes des passions ardentes, profondes, presque fatales. Peut-être, en fouillant bien, aurait-on trouvé, dans un recoin de sa vie, quelque drame violent et douloureux. Son front en gardait encore comme un reflet mélancolique, qui, d'ailleurs, ne lui messeyait pas. Mais si tous soupçonnaient, aucun ne savait. On conjecturait ; les femmes encore plus que les hommes : les femmes aiment les conjectures.

Jeanne elle-même, cette belle sérieuse, qui faisait si petite la part de la fantaisie dans son existence, n'avait pu se défendre d'éprouver pour M. de Verteins une sorte d'intérêt dont elle-même s'étonnait. Elle ne l'avait, du reste, rencontré que fort rarement, par hasard, et dans une seule maison. Ces relations fugitives n'avaient eu d'abord rien de suivi, et elles ne semblaient point devoir laisser de trace.

Mlle Léonie de Fresnelles aimait beaucoup son institutrice, qui le lui rendait bien. Parfois, au milieu des occupations assez diverses qui se partageaient sa vie de jeune fille déjà mondaine, elle accomplissait de véritables miracles pour être exacte à l'heure de la leçon, et ne pas faire attendre celle dont le temps était toute la fortune. C'est là une politesse que les gens riches doivent à ceux qui ne le sont pas. Jeanne, de son côté, en femme dont toute la journée est prise et qui a réglé d'avance l'emploi de chaque minute, arrivait chez son élève avec une ponctualité chronométrique.

—Voici Mlle Derville! se disait Léonie en entendant son coup de sonnette; il est bien inutile de regarder à la pendule : je suis certaine qu'il est quatre heures.

Les livres et les cahiers étaient tout préparés, rangés sur la table du petit salon; les deux chaises rapprochées, comme deux amies qui vont causer.

Jeanne arrivait, saluait Mme de Fresnelles, presque toujours présente aux leçons de sa fille, donnait la main à son élève qui, la première, lui avait un jour tendu cordialement la sienne, — et aussitôt le travail commençait.

Une fois, cependant, il y eut chez les deux jeunes

filles une double inexactitude. Jeanne, dont une autre élève, habitant le même quartier, s'était trouvée souffrante, arriva chez Mme de Fresnelles un peu plus tôt que de coutume, tandis que Léonie, qui avait des emplettes à faire, s'attarda dans un de ces magasins où l'on met un art suprême à séduire les yeux des acheteurs... et leur bourse. Il en résulta pour Jeanne une assez longue attente. Mlle Derville avait été tout d'abord conduite au petit salon par un domestique, qui ouvrit la porte devant elle, sans juger à propos de l'informer que ce n'était point son élève qu'elle allait y rencontrer.

Jeanne se savait trop en avance pour ne pas craindre de trouver Mlle de Fresnelles absente, — mais elle saurait bien s'occuper jusqu'à l'heure de la leçon. Elle alla tout droit à la cheminée, ôta son chapeau et lissa ses cheveux, en femme qui se croit absolument seule; puis elle ouvrit le piano et se mit à chanter.

Mais tout à coup, relevant les yeux et retournant la tête par hasard, elle aperçut M. de Verteins, à demi caché dans l'embrasure d'une fenêtre.

Jeanne avait dîné avec lui une fois ou deux; Mme de Fresnelles, dont le tact exquis savait apprécier toute la distinction de Mlle Derville, l'avait présentée à son cousin comme une amie de la maison, tout aussi bien que comme l'institutrice de sa fille. On peut donc dire qu'ils n'étaient plus tout à fait étrangers l'un à l'autre.

En le voyant, Jeanne rougit un peu, comme eût fait à sa place toute jeune fille surprise.

M. de Verteins fit quelques pas vers elle et la salua en souriant.

— Vous me pardonnerez mon indiscrétion, — ou

plutôt ma discrétion, — dit-il; je croyais que vous ne m'auriez pas vu... et je ne voulais pas vous empêcher de travailler. Les instants que l'on vous vole font tort aux plaisirs de tous. On ne pensait pas que vous vinssiez d'aussi bonne heure, et l'on m'a enfermé ici pour attendre ma cousine.

— Alors nous l'attendrons ensemble! reprit Jeanne, qui eut bientôt retrouvé toute sa présence d'esprit. — D'ailleurs, je suis dans mon tort, et je dois être mise à l'amende de vingt-cinq minutes.

— Que je suis chargé de vous faire payer, n'est-ce pas?

— Où est donc mademoiselle Léonie? fit Jeanne, sans répondre plus directement.

— Ces dames sont sorties pour acheter des robes .. grosse affaire!

— Très-grosse affaire, en vérité, répliqua Jeanne sur un ton de léger enjouement, que le choix d'un tissu, d'une coupe, d'une nuance, d'un ornement... Vous riez, monsieur! mais c'est là toute une moitié de de l'existence... et souvent la meilleure.

— Pas pour vous, du moins! répliqua M. de Verteins, en regardant la toilette de Jeanne d'une sévérité presque austère, car Mlle Derville voulait passer partout inaperçue, et elle ne se permettait pas le moindre colifichet. Rien n'était plus modeste que sa petite robe unie, d'étoffe sombre, sur laquelle se rabattaient le col et les manchettes en batiste unie. — Pas pour vous, continua-t-il; je ne vous ai jamais vue qu'en noir et en gris.

— Oh! moi, fit Jeanne avec un mouvement d'épaules, je ne compte pas! Je ne suis pas une femme!

— Alors, vous dissimulez bien, car je vous jure que vous avez tout à fait l'air d'en être une!

— Je ne m'habille pas, je me couvre! c'est tout ce que je puis faire. Je laisse le souci des toilettes recherchées à vos grandes dames, dont c'est souvent l'unique occupation.

— Elles ont, en effet, la tête aussi vide que le cœur, et j'imagine qu'elles vous inspirent encore plus de pitié que d'envie.

— Ni envie, ni pitié! Il en est, comme Mme de Fresnelles, qui se montrent dignes de leur fortune par la façon dont elles en usent; il en est d'autres, au contraire, à qui l'on a oublié d'apprendre que toute vie intelligente doit avoir un but, grand, noble et sérieux. Elles ne le devinent point, ce n'est pas leur faute. Elles se laissent prendre au côté brillant et séduisant des choses; mais laquelle de nous, à leur place, n'en aurait pas fait autant? Elles s'occupent un peu trop de leur parure! Mais que voulez-vous, monsieur? Belles déjà, elles veulent se faire encore plus belles, parce qu'elles sentent bien que la beauté est dans leur destinée, et qu'elles doivent faire l'orgueil et l'ornement du monde auquel elles appartiennent. Chacun, voyez-vous, a son lot ici-bas; il faut l'accepter, quel qu'il soit, et ne jamais s'en plaindre. Ce serait inutile, d'abord, puis de mauvais goût.

M. de Verteins sut bon gré à Mlle Derville de n'être pas tombée dans le piége qu'il lui tendait. Il eût été fâché de la voir s'abandonner à ces déclamations vulgaires contre la fortune et la naissance, dont ne se défendent pas toujours des personnes intelligentes d'ailleurs, mais déclassées. Cette phraséologie eût

détonné comme une fausse note dans la bouche de la jeune fille, et il lui en eût voulu quelque peu, de gâter l'idéal qu'il se faisait d'elle sans le lui dire.

— Vous parlez de tout cela, dit-il, en regardant Mlle Derville, avec une raison que j'admire.

— Je crois que je vois juste, et je parle comme je sens !

— Je me résigne à ne pas vous louer, puisque vous redoutez la louange comme d'autres fuiraient le blâme; mais je sais à quoi m'en tenir sur la grande raison de cette petite tête, et je proclamerai à tout venant, — quand vous n'y serez pas, — la haute sagesse d'une jeune philosophe de vingt ans qui s'appelle... Mlle Jeanne, si je ne me trompe?

— Jeanne Derville, pour vous servir ! c'est le nom auquel répond ma philosophie.

— Jeanne Derville ! reprit M. de Verteins avec assez de vivacité; mais alors, mademoiselle, votre père était officier?

— Oui, monsieur, colonel au 41e de ligne, répondit Jeanne avec un sentiment d'orgueil filial, — le plus légitime et le plus innocent de tous les orgueils... — Mais comment savez-vous? Serait-il possible... Vous avez donc connu mon père?

Et tout émue, dans un élan spontané dont elle ne fut pas maîtresse, elle se leva et s'approcha de M. de Verteins.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, en retenant, non sans peine, les larmes qui roulaient sous ses paupières, pardonnez-moi un moment de surprise et de trouble involontaire... Il y a bientôt quinze ans, monsieur,

que mon père est mort!... Je l'adorais!... et personne ne me parle plus jamais de lui... Où donc l'avez-vous connu?

— En Afrique, mademoiselle; mon père était son général, et j'ai sauté bien des fois sur ses genoux.

Jeanne l'écoutait avidement, les yeux dans les yeux, avec une radieuse expression de bonheur, qui, depuis bien longtemps, n'avait pas animé ses beaux traits.

— J'étais trop jeune encore, coutinua M. de Verteins, pour apprécier par moi-même des qualités auxquelles chacun autour de moi rendait hommage ; mais j'ai bien souvent entendu mon père parler du colonel Derville, louer la délicatesse et l'élévation de ses sentiments, l'éclat de sa bravoure, et la sûreté de ses relations...

— Ah! que je suis heureuse! fit Jeanne avec une expression de ravissement ingénu.

Quant à M. de Verteins, encouragé par le spectacle de la joie presque céleste qu'il donnait à cette noble créature, il lui parla du colonel avec je ne sais quelle chaleur entraînante et quel enthousiasme communicatif; il se plut à lui dire combien il était juste, loyal, chevaleresque, estimé des officiers, respecté des soldats, aimé de tout le monde.

— Ah! monsieur, si vous saviez quel bien vous me faites! murmura Jeanne, sans essayer de cacher davantage ses larmes qui s'échappaient maintenant de ses yeux, et qui coulaient sur ses joues. Mon pauvre père! il était digne d'être heureux, et il l'a été si peu! Au bout de quelques années de mariage, il vit mourir, en pleine jeunesse, en pleine beauté, en plein amour, ma mère qu'il adorait... Il ne supporta, depuis, l'exis-

tence que pour moi... Moi seule, je le rattachais à la vie, et il est mort, le désespoir dans l'âme, en songeant qu'il me laissait orpheline, sans parents, sans amis, sans fortune, livrée à toutes les chances mauvaises de la destinée... Je ne comprenais pas alors tout ce qu'il y avait de secrètes douleurs, d'amertume et d'angoisses dans son âme! Ah! cette âme si tendre, mon enfance ne pouvait la pénétrer.. Elle ne m'a été révélée que plus tard, lorsque déjà la mienne s'était éveillée à la vie; lorsque déjà, connaissant mieux les dangers qui m'attendaient, je me rendis compte des inquiétudes dont son cœur dut être dévoré...

Ces nobles sentiments, exprimés avec une franchise et une chaleur de parole vraiment sympathiques, firent sur M. de Verteins une impression singulière. Peu à peu, l'homme du monde, froid, réservé, sceptique, un peu moqueur, faisait place en lui à l'homme de la nature, né généreux, bon, enthousiaste, capable des plus belles résolutions. Cet homme intérieur, que chacun de nous porte en soi, que les circonstances avaient comprimé chez lui, que le choc des choses contraires avait trop souvent heurté et blessé, qui se tenait pour ainsi dire constamment replié sur lui-même, pouvait encore se ranimer et revivre sous un regard.

M. de Verteins en sentit bientôt le réveil.

Quant à Jeanne, c'était une véritable et vive reconnaissance qu'elle éprouvait pour l'homme qui lui parlait ainsi de son père, remuant au fond de son cœur le seul sentiment qui ne l'eût jamais trompée, qui l'avait si longtemps remplie, et qui, tant de fois, l'avait calmée ou consolée.

Léonie rentra.

— Ah! chère enfant, dit Jeanne en allant au-devant de son élève, si vous saviez! M. de Verteins a connu mon père!

— Tant mieux! répondit la jeune fille, cela vous aidera à me pardonner! Comme je suis en retard! ajouta-t-elle en regardant la pendule... vous ne me grondez pas?

— Non, parce que ce n'est pas votre habitude. D'ailleurs, c'est à vous que je donne la dernière leçon de la journée... Je n'ai donc pas à me préoccuper des autres. Mais travaillons pour rattraper le temps perdu!

M. de Verteins laissa les deux jeunes filles seules, et aussitôt la leçon commença.

XXV

Jeanne avait à un trop haut degré le sentiment du devoir pour ne pas refouler en elle-même ses émotions, si vives qu'elles fussent d'ailleurs, quand le moment était venu où toute son attention et tout son temps appartenaient à ses élèves. Le calme se fit en elle au moment où elle toucha les livres. A la manière dont elle dirigea le travail de Mlle de Fresnelles, il eût été difficile de s'apercevoir du trouble si profond qu'elle venait d'éprouver.

La mère de son élève entra au salon, juste comme l'institutrice allait partir.

Il paraît, dit-elle à Mlle Derville, que nous nous

trouvons tout à fait en pays de connaissance. Hier même, M. de Verteins nous a beaucoup parlé du colonel Derville, sans être certain, comme à présent, qu'il fût votre père! Il sera heureux, je n'en doute pas, d'en parler encore à sa fille. Voulez-vous rester à dîner avec nous, sans façon?

Jeanne n'avait pas le moins du monde envie de refuser : elle accepta.

Ce fut un dîner intime, tout à fait charmant. M. de Verteins qui mettait beaucoup d'esprit, et du plus fin, au service des idées les plus hautes et des connaissances les plus variées, fit des frais pour tout le monde. Léonie ne l'avait jamais trouvé plus aimable, ni Mme de Fresnelles plus amusant. Il ne parut point se préoccuper de Mlle Derville le moins du monde; il n'eut pour elle ni un mot, ni un regard de plus que pour ses deux cousines. Mais il apporta dans la conversation une verve et un entrain, dont il était permis de faire honneur à Jeanne. Déjà, de son côté, la fille du colonel se sentait attirée à lui.

Ce sentiment encore vague, qu'elle n'eût pu elle-même ni préciser, ni définir, ne ressemblait point à ce qu'elle avait jadis éprouvé pour Maxence de Bois-Robert, dans la première efflorescence de son cœur. Ce qu'elle ressentait maintenant était tout à la fois plus calme, plus sérieux et plus profond. D'ailleurs, la pensée de son père, qui se mêlait à cette sympathie naissante, la justifiait par avance à ses yeux. Elle lui semblait sans danger, et comme protégée et sanctifiée par cette ombre auguste et chère.

Le café, que l'on prit au salon, prolongea une causerie qui intéressait tout le monde, et il fallut qu'une

pendule indiscrète, en sonnant l'heure qu'on ne lui demandait pas, vînt rappeler Jeanne aux sévères exigences de la réalité.

— Oh! dit-elle, neuf heures! je me dérange!... Ma pauvre Jacqueline est capable de me réclamer à son de trompe. Il faut que je m'en aille.

— Vos gens sont-ils prévenus? demanda M. de Verteins avec un bon rire. Voulez-vous que je fasse avancer?

— J'ai, en effet, un cocher et un valet de pied, ou plutôt de marchepied, répondit Jeanne en riant elle-même. Quant à mon équipage, il est excellent et change de chevaux quatre ou cinq fois par jour... Seulement je ne sais pas pourquoi il ne vient jamais me chercher jusqu'ici, et j'ai l'habitude d'aller l'attendre au passage, là tout près, au bout de la rue.

— Alors je devine que ce n'est ni un clarence, ni un brougham, ni une calèche, ni un briska, ni un coupé...

— Oh! non, monsieur, rien de tout cela, en effet; c'est... un omnibus.

— Si vous le permettez, mademoiselle, nous l'attendrons de compagnie.

Jeanne, avant de répondre, consulta ingénument du regard Mlle de Fresnelles, qui lui fit comprendre, par un petit signe de tête amical qu'on lui demandait la chose la plus naturelle du monde, et qu'elle pouvait accepter.

Vive et sincère dans ses impressions, trouvant M. de Verteins très-sympathique, Jeanne ne demandait pas mieux que de demeurer encore quelque temps avec lui. Elle noua prestement les brides de son chapeau,

croisa son châle sur sa poitrine, embrassa Léonie, prit congé de sa mère, et se tournant vers celui qui allait être, pour un instant, son compagnon de route :

— Si vous voulez? lui dit-elle.

Ils s'en allèrent tous deux. Pierre lui offrit son bras; elle refusa. Et comme il en paraissait un peu étonné :

— J'ai tellement l'habitude de marcher seule! Il me semble que cela me gênerait, lui dit-elle. Vous pardonnez?

Il n'insista pas.

— Ah! fit Jeanne tout à coup en pressant le pas, voici ma voiture.

En effet, l'omnibus qui descend des hauteurs du faubourg Saint-Germain vers la Seine et le nouveau Paris, passait à vingt-cinq pas d'eux, dans la rue qui coupait celle où ils se trouvaient.

Elle fit un signe qu'on ne vit pas; M. de Verteins appela : il ne fut pas entendu.

— Complet, sans doute! Rien n'est plus rare que de trouver une place à cette heure-ci. Qu'allez-vous faire?

— Je ne sais, dit-elle en regardant de tous côtés pour découvrir quelque fiacre en maraude; mais à Paris on ne trouve de voitures que quand on n'en a pas besoin.

— L'autre omnibus passe dans cinq minutes, fit M. de Verteins; voulez-vous que nous l'attendions?

Et, apercevant comme une ombre sur le visage de sa compagne :

— Est-ce que le bureau est loin? lui demanda-t-il.

— Assez loin.

— Eh bien! que voulez-vous faire? Je suis à vos

ordres. Si nous marchions dans la direction de la voiture? Elle va nous rejoindre, un peu plus tôt, un peu plus tard. Qu'en dites-vous?

— Je crois que vous avez raison.

Pierre prit un bras que, cette fois, on ne lui refusa point. Ils marchèrent sans trop parler. Elle éprouvait un peu d'embarras qu'il respectait.

L'omnibus attendu parut bientôt. Jeanne fut heureuse... et fâchée... mais elle cacha soigneusement cette dernière impression.

Adieu, mademoiselle, fit le jeune homme un peu tristement; le bonheur des uns fait le malheur des autres. J'aurais bien marché encore!

— Merci et au revoir! fit Jeanne, qui ne voulut point comprendre ce qu'il y avait peut-être de trop significatif dans ces dernières paroles.

Pendant qu'ils échangeaient ainsi leurs adieux, l'omnibus s'était arrêté, et une femme qui se trouvait seule sur l'autre trottoir, et que personne ne retardait, s'élança lestement sur le marchepied et disparut dans les profondeurs de l'immense véhicule.

Il n'y avait plus qu'une seule place. Le conducteur agita sa ficelle, les deux Percherons repartirent.

— Ce n'est, je crois, la faute de personne, fit Mlle Derville, prenant sa mésaventure assez gaiement. Ils sont tous complets. Que je vous plains!

— Allons toujours!

Ils arrivèrent sur les quais.

C'était une belle soirée de printemps, tiède et lumineuse, parfumée de ces bonnes senteurs qui s'exhalent des grands arbres des Tuileries; les mille lueurs tremblantes du gaz prolongeaient leur scintillement in-

certain dans l'onde endormie, que traversaient les rayons des premières étoiles s'allumant là-haut dans les cieux. Au loin, les grands monuments de la cité détachaient leur silhouette sombre sur l'azur profond et calme, que la lune argentait.

Sans s'être rien dit, comme d'accord, ils s'arrêtèrent au milieu du pont des Tuileries. L'un et l'autre, ils avaient vu cent fois ce spectacle; mais on eût dit qu'il leur semblait plus beau à tous deux, parce qu'ils le voyaient ensemble. C'était une raison. Sans doute ils devaient avoir l'admiration muette, car tous deux gardèrent le silence.

M. de Verteins aperçut les lanternes rouges d'un troisième omnibus. Cette fois, il n'osa pas compter sur la complicité d'un troisième hasard, et tout bas il regretta qu'il fallût se quitter déjà.

— Est-ce que vous marchez bien? demanda-t-il à Jeanne, un peu brusquement peut-être.

— C'est mon métier de bien marcher! J'ai fait tant de courses dans ma vie... Si vous croyez que j'ai toujours eu des omnibus! oh! non. Que de fois je suis partie de mon pied léger pour aller de la rue de Clichy à la rue de la Santé! Savez-vous bien, monsieur, où est la rue de la Santé?

— Vaguement! J'en ai entendu parler, cependant, et je m'imagine que ce ne doit pas être près d'ici.

— Eh bien! j'y allais et j'en revenais, sans être plus fatiguée que votre charmante cousine, quand elle a fait deux fois le tour de son parterre.

— Alors vous iriez bien d'ici jusque chez vous?

— Je serais capable de cet effort.

— Eh bien! allons-nous-en à pied, comme deux

bons bourgeois... voulez-vous? Cette petite promenade me sera tout à fait favorable. Je me sens un mal de tête comme quelqu'un qui a travaillé toute sa journée.

— Ah! vous travaillez donc aussi, vous? demanda Jeanne d'un ton d'affectueux intérêt et en se rapprochant un peu de M. de Verteins, par un mouvement instinctif tout à fait involontaire, et qui n'en était que plus charmant.

— Certainement, je travaille, et beaucoup même!

— Pour votre plaisir, alors?

— C'est-à-dire, entendons-nous, que cela me fait plaisir de travailler... mais il faut que je travaille! Je ne m'en cache point.

— Tant mieux! fit Jeanne avec un élan spontané et si vif, qu'il lui échappa sans qu'elle en fût la maîtresse.

— Et pourquoi tant mieux? demanda Pierre en s'arrêtant pour regarder plus attentivement la jeune fille.

— Mais, répliqua Jeanne un peu troublée, c'est parce que le travail est une bonne chose... Quelquefois, en commençant, cela semble bien un peu dur; mais on a vite fait de s'y accoutumer, et on finit par ne plus rien aimer autant que lui.

— Vous devez le savoir, car vous êtes, je crois, fort occupée.

— Tant que les jours sont longs, et même davantage... en hiver! Je donne ma première leçon à huit heures, et, comme c'est loin, il faut partir à sept!

— Avant l'aube?

— Cela dépend des saisons.

— Pauvre créature!

— Bah! on s'y fait. Je ne me plains pas... J'échelonne mes heures par quartiers, de façon à perdre le moins de temps possible... Je connais bien mon Paris, allez! et je pourrais demander une place d'inspectrice des rues et des monuments publics à M. le sénateur préfet de la Seine...

— Qui s'empresserait de vous la refuser.

— Naturellement! aussi je ne la demande pas.

Ils rirent tous deux, de ce bon rire franc, sans arrière-pensée, sans amertume, qui est comme un écho de l'âme honnête.

— Et vos soirées, du moins, les avez-vous?

— Oh! pas toutes!... je serais trop heureuse. Mais non! je donne parfois une ou deux leçons après-dîner... On ne peut pas refuser les gens.

— Mais, du moins, gagnez-vous beaucoup à cette rude vie?

— Assez, pour quelqu'un qui n'est pas trop exigeant. Avec de la persévérance et du bonheur, je pourrai peut-être, en sept ou huit ans, amasser de quoi ne pas mourir de faim.

— Et vous ne vous plaignez pas! vous ne vous récriez pas! vous n'accusez pas la vie! vous ne jetez pas la pierre à la destinée, comme feraient tant d'autres à votre place? Vous vivez tranquille, sereine... heureuse peut-être!

— C'est que j'ai un peu de philosophie. Quand je suis tentée de me plaindre, car j'ai aussi mes mauvais quarts d'heure, quoi que vous en pensiez, je regarde au-dessous de moi... et je ne murmure plus. Je me souviens du passé et je bénis le présent... Oui, certes

j'ai eu des moments d'épreuves, mais ils m'ont appris à connaître, ils m'ont permis d'apprécier ce qu'il y a de généreux dans la nature humaine. J'ai vu passer bien peu de jours sans avoir à remercier quelqu'un. Tenez! vous me disiez tout à l'heure que j'étais bonne: eh bien, je n'ai vraiment pas de mérite à cela, car je n'ai pas le droit d'être méchante.

— Mademoiselle, dit M. de Verteins avec un singulier accent de franchise et d'émotion, les banalités de la galanterie courante ne sont pas du tout mon fait: il y a bien longtemps que je n'ai fait un compliment à une femme; mais laissez-moi vous dire tout simplement que je vous admire.

— A toutes les qualités que vous voulez bien me supposer, joignez un peu de modestie, fit Jeanne avec un sourire charmant, et vous n'oserez peut-être plus me dire de ces choses-là... en face.

— Vous avez raison de m'interdire la parole, car je sens que je reste trop au-dessous de mon sujet.

— Voici, du reste, qui vous dispense de faire de nouveaux frais, dit Mlle Derville en montrant sa porte: nous sommes arrivés. Adieu, et merci!

M. de Verteins fit glisser le long de son bras la main que Jeanne y tenait appuyée, et il ne la rendit qu'après lui avoir fait sentir une légère étreinte.

— Est-il défendu de se souvenir de cette adresse? demanda-t-il en regardant le numéro de la maison?

— Ce n'est pas défendu... mais ce serait inutile. Je ne reçois point. Jamais un homme n'a franchi le seuil de ma porte, L'interdiction est absolue, et l'exception n'a été faite pour personne.

— Est-ce que vous me défendez aussi d'assister quelquefois aux leçons de Léonie?

— Ce serait peut-être trop de cruauté... Je sais quel intérêt vous portez à votre aimable cousine.

— Ah! filles d'Ève, murmura Pierre en se retirant, la meilleure d'entre vous a toujours sur les lèvres une goutte du lait de sa première mère. Vous êtes coquettes, même quand le serpent n'est pas là.

XXVI

A coup sûr, M. de Verteins n'eût pas fait cette réflexion s'il eût pu lire dans la pensée de Mlle Derville, et se rendre compte de l'impression qu'il avait faite sur cette belle âme, si jeune, si droite, si sincère.

Cette impression lui était absolument favorable.

Jeanne, en effet, reconnaissait en lui un des hommes les plus véritablement distingués qu'elle eût jamais rencontrés. Elle se sentait sous le charme de ses façons, à la fois simples et courtoises, de cette politesse affectueuse, pour ainsi parler, qui n'était que l'expansion d'une bienveillance intime. Sa réserve, qui, d'abord, surprenait un peu, laissait bientôt transparaître, par de soudaines éclaircies, le fond d'une nature ardente et passionnée, dont les élans, qui surprenaient, étaient bien capables d'entraîner une âme.

Celle de Jeanne se trouva prise, avant même qu'elle s'aperçût qu'on la prenait. Le sentiment qui naissait en elle était en même temps calme et fort. A vrai dire, depuis la première et malheureuse aventure de son

cœur avec Maxence de Bois-Robert, les hommes, contre lesquels maintenant elle était prévenue et armée, l'avaient laissée assez indifférente. Elle s'applaudissait tout bas de cette paix reconquise. Après avoir tant souffert d'une trahison soudaine et d'un abandon inattendu, elle était arrivée à se dire parfois que cette sorte de quiétude dans laquelle sa vie s'endormait était peut-être pour elle le plus grand des bonheurs.

M. de Verteins la réveillait tout à coup; il apportait un élément nouveau dans son existence, et, chose étrange, après avoir tant souffert, elle l'accueillait sans crainte. Elle s'étonnait bien qu'une sympathie aussi vive l'entraînât vers un homme inconnu d'elle quelques jours auparavant, mais elle ne s'en effrayait pas. Elle ne donnait, du reste, à ce sentiment naissant, aucun nom dont pût s'alarmer sa sécurité reconquise. Le vague même dans lequel il s'enveloppait achevait de la rassurer en la trompant. Plus d'une fois, dans le recueillement austère de sa vie de travail, elle avait regretté l'absence d'une amitié forte sur laquelle, aux heures d'épreuve, elle eût pu s'appuyer. L'amitié n'a pas de sexe. Peu lui importait qu'elle vînt d'un homme ou d'une femme. On disait même souvent autour d'elle que ce noble et pur sentiment, quand il va de l'homme à la femme, et qu'il les unit chastement, mêle dans sa trame quelque chose de plus énergique et de plus résistant. Elle ne demandait pas mieux que d'en essayer.

Jeanne, ce soir-là, s'endormit dans une paix heureuse. Quelque chose lui disait qu'elle pouvait compter sur M. de Verteins. Il lui semblait que mille choses l'attachaient à lui, — surtout sa pauvreté, — car il

était pauvre, puisqu'il avouait lui-même qu'il était obligé de travailler. Cette pauvreté diminuait entre eux la distance et leur rendait l'amitié plus facile : une fille comme elle ne pouvait pas avoir un ami riche, l'amitié ne s'établit bien qu'entre égaux.

— Ah ! si vraiment nous devenions amis, pensait-elle en s'exaltant dans une illusion généreuse, comme il me semble que je lui serais bonne et dévouée. Peut-être a-t-il souffert comme moi !

Ce fut, pour ce soir-là, la dernière pensée de Mlle Derville.

Les idées de M. de Verteins ne suivaient peut-être pas un cours aussi calme.

Pierre était un homme : il connaissait la vie réelle, sérieuse et positive ; il en possédait le sens, comme tous ceux qui l'ont pratiquée longtemps, comme tous ceux qui ont traversé les crises et les orages des passions. Il ne se berçait pas d'illusions, il ne se nourrissait pas de chimères ; il ne déguisait pas ses sentiments vrais sous des noms faux ; il savait bien que l'amitié d'un homme comme lui pour une femme comme Jeanne devait promptement s'appeler de l'amour.

Était-il donc amoureux déjà ?

— Il me semble, se disait-il, que j'avais complétement payé ma dette et que j'étais quitte envers la vie. Est-ce qu'il va me falloir recommencer des expériences fatales. Je m'étais bien promis pourtant de ne plus tenter d'aventures... J'en suis à l'âge de la sagesse. Mais vraiment, reprenait-il bientôt, serait-ce donc une aventure qu'une affection loyale pour cette créature charmante? Est-ce qu'elle n'offre pas toutes les ga-

ranties de bonheur qu'un homme puisse souhaiter? L'honnêteté d'une jeune et belle âme se reflète dans ses grands yeux, dont la sérénité seule égale le limpide éclat; une intelligence supérieure rayonne sur ce beau front, et l'on devine la tendresse à travers l'innocente malice de son sourire.

Puis, dans tout sa personne, quelle distinction exquise! Elle marche comme une reine ou comme une déesse. Il me semble qu'un homme se sentirait plus fort avec une telle femme à son bras... Oui, mais elle n'a ni fortune, ni relations, ni famille... elle n'apportera rien à son mari... rien qu'elle-même!... Mais elle, n'est-ce pas assez? Elle, c'est la loyauté, la franchise la bonté, la grâce, le charme divin... et tout cela passe à ma portée... Je le vois... je n'ai qu'à étendre la main pour le saisir... et je le laisserais échapper... ce serait insensé, vraiment!

— Mais, disait la raison grondeuse, n'est-ce pas aussi une folie qu'un mariage d'amour à une époque comme la nôtre, dans une société où s'agitent tant d'intérêts positifs, où l'argent est tout? Ne vaut-il pas mieux fuir quand je le puis encore? Elle m'aimerait, cependant.. Je sens qu'elle m'aimerait! Je ne crois pas au coup de foudre, si souvent invoqué par nos grand'-mères, qui avaient parfois besoin de cette excuse complaisante..., mais la sympathie entre elle et moi a été si prompte qu'elle doit être bien forte.,. Cependant je le sens bien, avec une femme comme elle, il n'y a que deux partis à prendre, — ou la fuir, ou l'épouser. — Malheur à qui voudrait ternir cette pureté céleste!

Ballotté par ces pensées contradictoires, et ne sachant trop à quoi se résoudre, M. de Verteins regagna,

lentement, à pied, et par le chemin le plus long, l'appartement qu'il occupait rue de Varenne, non loin de sa cousine.

Mlle de Fresnelles ne prenait pas leçon le lendemain; Jeanne se surprit à le regretter, en songeant qu'elle perdait ainsi l'occasion de rencontrer M. de Verteins. Il est vrai qu'elle s'admonesta sévèrement elle-même, en se reprochant la part beaucoup trop large qu'elle faisait dans sa vie à un homme qui, jusque-là, lui était resté absolument étranger.

— Mais non! reprenait-elle bientôt avec un accès d'audacieuse franchise, ce n'était pas une étrangère qu'il regardait ainsi à ma porte, hier au soir, quand nous nous quittions. Ce n'était pas une étrangère à laquelle il témoignait un intérêt si noble, si pur, si fraternel! Ah! si l'on ne pouvait plus se fier à personne, si l'on ne pouvait plus croire à aucune créature de Dieu, non, en vérité, la vie ne vaudrait plus que l'on prît la peine de la supporter. Mais il n'en est pas ainsi! le ciel n'a pas voulu nous jeter seuls dans un désert, puisqu'il a mis dans nos cœurs une immortelle confiance... Même après le comte de Bois-Robert, je crois en M. de Verteins!...

XXVII

Toute cette journée fut remplie pour Jeanne des souvenirs de la veille. Plus d'une fois, en tournant l'angle d'une rue, elle ne put s'empêcher de jeter au-

tour d'elle un coup d'œil rapide, comme si elle se fût attendue à voir apparaître tout à coup celui qui préoccupait si fort sa pensée.

Le surlendemain, en entrant chez Mme de Fresnelles, où cette fois elle eut soin de ne pas arriver trop tôt, il lui semblait que chacun allait deviner son secret. Une palpitation plus vive soulevait sa poitrine, et, malgré elle, ses yeux allèrent tout de suite à la place qu'il avait occupée dans le petit salon.

Il n'y était pas.

Léonie attendait, assise à sa table à ouvrage, ses cahiers en ordre, ses livres tout ouverts, et sachant ses leçons sur le bout du doigt.

Tout marcha bien. Mlle Derville n'eut que des éloges à donner, et elle les donna de sa voix la plus douce, une voix qui n'osait rien demander, et qui priait pourtant. Mais Léonie ne comprit pas, et le nom de M. de Verteins ne fut pas prononcé.

L'élève, qui n'avait pas les mêmes motifs de préoccupation, ne soupçonna point ce qui se passait dans l'âme de sa jeune maîtresse et ne fit rien pour satisfaire son ardente curiosité.

Jeanne rentra chez elle un peu triste.

Ce n'était point une désillusion qu'elle avait éprouvée — le mot serait trop fort, — mais c'était du moins un mécompte. Heureuse au départ, parce qu'elle espérait, elle se sentait malheureuse au retour, parce qu'elle n'espérait plus.

Quelques jours se passèrent ainsi dans un silence absolu : il y avait éclipse totale de M. de Verteins.

Mlle Derville ressentit une sorte de désappointement, quelque chose comme un dépit mêlé de chagrin.

— Allons! se dit-elle, ils sont tous les mêmes... celui-là aussi... Pour les autres, cela m'était bien égal... mais lui... Enfin, continua-t-elle en plongeant ses deux mains fines dans la masse épaisse et sombre de sa chevelure qu'elle venait de dénouer pour se coiffer de nuit, chassons ces folles idées... Pas de souvenirs amollissants!... on ne souffre que quand on veut souffrir.

Lorsqu'on n'a pas un sentiment sérieux, profond, exclusif pour une femme; lorsqu'on n'est pas résolu à lui donner une large part de sa vie, — toute sa vie, — il n'est pas bien d'exalter son imagination, de surexciter ses idées, d'embraser son âme. — Agir ainsi, c'est s'exposer à commettre une action mauvaise, c'est jouer avec le bonheur d'une autre. S'il est vrai que, sur beaucoup de charmantes et légères créatures, les chagrins d'amour glissent comme l'eau sur le marbre, il s'en rencontre, cependant, que ces chagrins pénètrent profondément — et qu'ils désolent.

Malgré tout son courage, Jeanne était de celles-là.

On eût pu s'en convaincre en regardant attentivement son visage, huit jours après sa rencontre sans lendemain avec M. de Verteins. Elle était vraiment changée. Si grande que fût son énergie morale, il y avait en elle un certain air de langueur et d'abattement qui faisait peine à voir. Un cercle bleuâtre cernait ses grands yeux; sa joue avait pâli; le sourire se faisait plus rare sur sa bouche moins rose, et, quand il y paraissait, il avait quelque chose de navrant qui appelait les larmes. Si Jeanne avait encore eu sa mère à ses côtés, sa mère eût certes mieux aimé la voir pleurer que sourire ainsi.

XXVIII

Comment se fit-il qu'un matin, avant neuf heures, M. de Verteins, dont Jeanne n'avait plus entendu parler, se trouva dans cette rue lointaine de la Santé, où la jeune fille lui avait dit qu'elle donnait deux ou trois leçons par semaine? A coup sûr, ce n'était point le charme du quartier qui l'attirait. La présence d'un homme comme lui, dans ces régions excentriques, ne se pouvait donc justifier que par des motifs tout particuliers. Ces motifs, du reste, n'eussent pas été bien difficiles à pénétrer pour un observateur doué de quelque sagacité. Il était, en effet, bien aisé de deviner que l'élégant gentilhomme était venu là pour y rencontrer quelqu'un. Il s'avançait avec toutes sortes de précautions, regardant souvent l'heure à une montre qu'il tirait impatiemment de la poche de son gilet.

Il attachait ses yeux avec une fixité dévorante sur la façade d'une maison en pierres de taille, qui passait, à bon droit, pour la plus belle de la rue. Il s'en éloignait parfois; il y revenait toujours. Le plus souvent, il s'arrêtait sous l'arcade profonde d'une porte cochère, d'où il pouvait tout voir sans être vu. Par bonheur pour lui, la rue était à peu près déserte, et personne ne prit garde à son petit manége.

A neuf heures et quelques minutes, Jeanne sortit de la maison que Pierre surveillait avec tant de sollicitude. La jeune fille lui parut amaigrie : ce n'était

plus, en quelque sorte, qu'une image d'elle-même, belle, mais douloureuse, pleine de grâce languissante et de charme ému.

— Chère créature! aurait-elle été malade? se demanda-t-il en la voyant venir à lui lentement.

Il sortit de son ombre quand elle ne fut plus qu'à quelques pas. Jeanne marchait la tête basse, le regard à terre, toute à ses pensées. M. de Verteins, qui ne voulait pas la surprendre, frappa légèrement le trottoir du bout de sa canne.

Jeanne releva les yeux et l'aperçut.

Il se produisit alors en elle quelque chose d'assez étrange. Ce fut comme un double mouvement en sens contraires : d'abord, une sorte d'impétueux élan de tout son être, qui la jetait vers lui; puis, presque en même temps, comme une force secrète qui, brusquement, l'arrêtait. Une flamme vive brilla dans sa prunelle, et tout à coup s'éteignit. L'incarnat de la vie anima subitement sa joue, et, disparaissant, la laissa plus pâle. Pierre put croire un moment qu'il n'avait devant lui qu'une blanche statue. Il se fit alors comme une lueur soudaine dans son esprit, et il éprouva une grande émotion, mêlée d'une grande joie.

— Ah! pensa-t-il, si j'étais la cause de ce changement profond, je n'aurais pas trop de toute ma vie pour la remercier, pour l'aimer, pour lui rendre tout le bonheur que j'aurais reçu d'elle...

Il s'avança le chapeau à la main; il n'eût pas montré plus de respect en abordant une reine.

— Voilà, dit-il, d'une voix légèrement altérée, un hasard bien heureux pour moi, mademoiselle.

— Ainsi, pensa-t-elle, en comprimant la joie qui

voulait éclater de son cœur, ce n'était qu'un hasard, un simple hasard!... et moi, folle, j'ai cru, j'ai pu croire un instant qu'il venait me chercher jusqu'ici...

Elle se remit par un effort de volonté.

— La rue de la Santé, reprit-elle bientôt, n'est pas aussi fréquentée que le boulevard des Italiens ou l'avenue des Champs-Élysées, et il faut, en effet, un grand... hasard, pour s'y rencontrer ainsi à neuf heures du matin, — quand on demeure rue de Varenne... et rue de Clichy.

— Vous y venez, cependant, plusieurs fois par semaine?

— Oui, pour donner mes leçons... Est-ce que vous seriez amené par le même motif? demanda-t-elle en se remettant un peu; voulez-vous me faire concurrence? Je vous préviens que le métier est mauvais; nous aurons grand'peine à en vivre tous deux.

— Ne craignez rien! je ne vous enlèverai pas votre clientèle; vous garderez Mlle de Cerny, qui habite la grande caserne d'où vous sortez... Vous voyez si je suis bien informé!

— Très-bien!

— Cependant vous êtes un peu inexacte! vous n'êtes venue ni vendredi ni lundi.

— C'est vrai... ils étaient à la campagne... Mais comment savez-vous? demanda-t-elle avec une vivacité extrême.

— Je suis venu ces deux jours-là...

— Oh! alors, je comprends encore moins le... hasard!

— Voulez-vous que je sois sincère?

Jeanne le regarda, pâle et tremblante; elle ne par-

lait pas; mais ses grands yeux craintifs lui demandaient grâce.

— Je voulais vous voir! lui dit-il à voix basse et très-doucement.

— Rue de la Santé?

— Ce n'est pas ma faute si j'ai choisi ce salon en plein air... On cause mal chez ma cousine, et vous m'avez défendu d'aller chez vous... Mais, puisque vous m'avez permis une fois de vous reconduire...

— Oh! ici, fit-elle avec une malice enjouée, je prends l'omnibus au bureau.

— Méchante! Attendez du moins qu'il soit complet.

Pour toute réponse, elle lui montra son beau sourire.

— J'avais besoin de vous parler, continua M. de Verteins, et je n'osais vous demander de rendez-vous. Il a bien fallu se résoudre à vous prendre au passage.

Tout en causant, ils marchaient côte à côte, l'un près de l'autre.

— Monsieur, lui dit Jeanne au bout d'un instant, avec une nuance d'embarras qui la rendit charmante, je ne sais comment vous dire... mais vous devez comprendre... il ne fait pas nuit close, comme la semaine dernière, et si les parents de mon élève me rencontraient ainsi toute seule, en tête-à-tête avec un jeune homme...

— Un jeune homme! vous me flattez pour me renvoyer... Mais je ne vous quitte pas.

— Il le faut cependant... le monde...

— Eh! laissez donc le monde... il est bête quand il n'est pas méchant... et il est méchant quand il n'est pas bête...

— Ce qui n'empêche pas que nous lui devons des égards... Adieu, monsieur.

Ils étaient arrivés au tournant de la rue.

Le long d'une muraille blanche, qui bordait des terrains vagues, attendant sans doute un nouveau boulevard, qu'ils n'attendront pas longtemps, Jeanne aperçut un petit coupé de maître, attelé d'un grand cheval. Il n'y avait pas d'armoiries sur les panneaux, mais seulement une petite couronne aux feuilles d'ache, entremêlées de fleurons de perles, à peine visibles sur le champ bleu de la portière, dont elle ne se détachait que par une nuance un peu plus sombre. Le cocher, assis sur son siége, le fouet perpendiculaire, grave comme un empereur romain, ne détournait pas la tête.

— Montez! fit M. de Verteins, d'un ton de douce autorité.

Au lieu d'avancer, Jeanne recula; on eût dit une biche effarouchée.

— Je vous en prie! continua M. de Verteins.

Plus encore peut-être que sa parole ses yeux priaient.

— Et où donc faut-il que j'aille?

— Où vous voudrez, pourvu que vous me permettiez de vous accompagner.

— Savez-vous bien que ceci a tout l'air d'un enlèvement?

— Heureusement qu'il n'y a pas de témoins! fit Pierre, dont le regard fouilla l'espace.

Mlle Derville monta; si étrange que fût cette démarche, elle avait confiance! M. de Verteins prit place à ses côtés. La voiture partit sans qu'il eût donné d'ordre au cocher.

— Les positions exceptionnelles, dit M. de Verteins,

autorisent parfois des façons d'agir que l'on ne se permettrait point dans la vie ordinaire. Vous et moi, mademoiselle, nous sommes absolument libres, et nous ne devons compte de nos actes qu'à Dieu... et à nous-mêmes. Si vous n'aviez pu m'accorder ce que je vous demande, je ne vous l'eusse point demandé.

Pierre s'exprimait avec un tel accent de franchise et de loyauté, qu'il était impossible qu'une femme, honnête elle-même, ne se sentît point, en l'écoutant, d'abord rassurée et bientôt convaincue.

— J'ai confiance! murmura Jeanne à demi-voix.

La voiture filait rapidement. Le *demi-sang* de M. de Verteins avait de plus vives allures que les chevaux d'omnibus, auxquels Mlle Derville était accoutumée. La jeune fille ne savait point où on l'emmenait, et, par instants, elle ne pouvait, quoi qu'elle en eût, se défendre d'un certain trouble. Pierre lui-même était ému, et cette émotion, dont elle s'apercevait, faisait du bien à Jeanne et calmait la sienne.

Après les avoir assez rudement cahotés dans de petites rues que l'édilité parisienne, trop occupée ailleurs, n'a pas encore soumises au bienfait du macadam, la voiture s'arrêta devant la belle grille du Jardin des Plantes qui regarde la rue de la Clef. Ils descendirent, entrèrent dans le jardin, et rapidement, prenant des allées enchevêtrées, gagnèrent le sommet du tertre en labyrinthe, couronné par le beau cèdre, aujourd'hui géant, qu'un voyageur, au siècle dernier, apporta d'Orient dans son chapeau. La pyramide de verdure était déserte; personne ne pouvait gêner l'entretien.

— Asseyez-vous, mademoiselle! dit Pierre, en con-

duisant Jeanne au banc rustique placé au pied même du cèdre, et ombragé par sa vaste ramure.

La jeune fille s'assit avec la docilité d'un enfant qui se laisse faire; M. de Verteins se mit à côté d'elle et prit sa main. Il se tut quelques minutes, puis relevant les yeux vers Jeanne :

— Savez-vous, mademoiselle, lui demanda-t-il, pourquoi, depuis huit jours, j'ai mis tant de soin à vous fuir?

— Non, monsieur, j'avoue que je n'en sais rien.

— Cette manière d'agir ne vous a-t-elle pas du moins étonnée?

— Dans la position où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, monsieur, et nous connaissant si peu, je ne me reconnais le droit de m'étonner de rien.

— Vous avez, du moins, remarqué que je vous évitais?

— Ah! grand Dieu! pourquoi donc auriez-vous pris cette peine?

— Êtes-vous franche, mademoiselle?

— On assure, monsieur, que la franchise est un de mes plus grands défauts.

— Gardez-le toujours, et, aujourd'hui, permettez-moi d'en abuser...

— Pas trop! n'est-ce pas? fit Jeanne, dont les beaux yeux inquiets se relevèrent doucement.

— Non! rien qu'un peu. Que pensez-vous de moi?

— Mais, permettez! je ne vous connais pas assez pour avoir de vous une opinion... personnelle, et je suis forcée de prendre celle des autres.

— Toute faite?

— Ne vous en plaignez pas, puisqu'elle est bonne!

— Merci! mais j'en reviens à ma première question. Qu'avez-vous pensé de ma manière d'être avec vous?

— Eh bien, puisque vous l'exigez, fit Jeanne en prenant un grand parti, j'ai trouvé que vous aviez été avec moi d'une amabilité empressée; que vous m'avez fait un accueil vraiment distingué, — c'est ainsi, n'est-ce pas, que l'on dit dans votre monde? — que vous m'avez montré une prévenance et des égards...

Jeanne s'arrêta.

— C'est tout? fit M. de Verteins.

— Vous ne trouvez pas que ce soit assez?

— Non! continuez!

— Eh bien! j'ai attribué tout cela beaucoup moins, je vous l'assure, à mes mérites qu'à votre bonté, et à ces sentiments d'exquise bienveillance que l'on rencontre toujours dans une âme noble et généreuse. Vous vous êtes dit, — voyez à quel point je suis sincère! — que j'étais une honnête personne, dans une position difficile et précaire, et en me traitant comme une femme de votre rang, vous m'avez adressé la plus délicate des flatteries.

— Et c'est tout?

— Oh! cette fois, oui!

— Eh bien! vous ne rendez pas à mes sentiments la justice qu'ils méritent... Vous ne les appelez pas de leur vrai nom! Cette sympathie profonde, ardente, exaltée, qu'avant de vous rencontrer, mademoiselle, je désespérais d'éprouver, c'est l'amour! Oh! je vous en prie, que ce mot ne vous effraie pas! écoutez-le sans crainte! — c'est l'amour!... l'amour dans ce qu'il a de plus grand et de meilleur!...

Jeanne était singulièrement émue; sa poitrine bat-

tait avec force, de subites rougeurs montaient à ses joues pâles, et elle n'osait plus lever les yeux sur M. de Verteins. Elle comprit pourtant que son silence devenait trop significatif.

— Et c'est parce que vous m'aimiez que vous m'avez fui? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— C'est pour cela! répondit-il en faisant sur lui-même un visible effort. Mais, ajouta-t-il d'un air bon enfant, il y a des résolutions qui sont plus faciles à prendre qu'à tenir... J'ai manqué de force... et, que cet aveu m'obtienne mon pardon! — c'est malgré moi que je suis à vos pieds! ajouta-t-il en ployant un genou devant elle.

Jeanne ne répondit rien; mais, tout en le relevant, elle fixa sur lui son regard limpide, empreint d'une douceur et d'une tendresse infinies, qui semblait lui dire :

— Vous auriez donc été bien malheureux d'apprendre que moi aussi je vous aimais?

— Oui! vous avez raison, fit-il en répondant à ce qu'elle n'avait pas dit... J'ai été fou, stupide, insensé... Mais, que voulez-vous? la confiance m'a manqué...

— La confiance!

— Oui, la confiance en moi... et en vous, peut-être!

— La confiance en nous deux, alors?

— Je me suis dit, en vous voyant, qu'une femme comme vous était faite pour le luxe, l'éclat et les jouissances de la vie heureuse... la destinée vous les doit! et j'ai cru que l'homme qui ne pouvait pas vous les offrir n'avait pas le droit d'aspirer à vous.

— Vous avez de moi, monsieur, une opinion qui ne

me flatte guère, et qui prouve que vous connaissez aussi peu ma vie que mon caractère! Est-ce qu'elles sont faites pour moi ces jouissances dont vous parlez? Est-ce que mon existence est autre chose qu'un long travail? une tâche toujours acceptée, mais jamais finie, qui se renouvelle de jour en jour, et renaît en quelque sorte d'elle-même?... Et je me résigne à cette vie, à ce devoir parfois dur! toute seule, de moi-même, sans appui, sans que jamais une main amie se tende vers la mienne, sans que jamais une voix chère me crie : — Courage! nous sommes deux!... Et vous croyez qu'ayant près de moi une affection loyale et dévouée, j'irais songer à ces plaisirs vulgaires dont je me suis bien passée jusqu'ici... Ah! monsieur, laissez-moi vous le dire, vous m'avez bien mal jugée!

— Peut-être! mais, du moins, ce n'était pas un jugement sans appel; huit jours de réflexion ont singulièrement modifié mes idées, et, en m'apprenant que je ne pouvais vivre sans vous, ils m'ont donné l'audace de vous demander si vous vouliez m'admettre à partager les épreuves de votre vie... à essayer peut-être de vous les rendre plus légères...

Les yeux de Jeanne se posèrent un moment sur les siens, tout remplis de confiance, tout brillants d'une sérénité céleste. Mais elle attendit qu'il continuât, et elle ne répondit rien.

— Jeanne, poursuivit M. de Verteins, vous comprenez maintenant mes scrupules, et, quoi que vous en disiez, vous m'estimerez, j'en suis sûr, d'avoir voulu vaincre les sentiments qui m'entraînaient vers vous; je me reprochais comme un crime le désir égoïste qui m'avait pris de vous sacrifier à moi, et de vous faire

manquer peut-être l'occasion de devenir tout d'un coup riche et heureuse.

— Monsieur, répondit la jeune fille, avec une dignité dont M. de Verteins fut frappé, j'ai travaillé toute ma vie pour n'avoir pas besoin de ces occasions-là ; j'ai tout fait pour arriver à cette indépendance qui est la sauvegarde de la femme, la seule garantie de sa liberté, la dignité même de sa vie, et qui me permettra de ne demander que son affection à l'homme qui voudra bien m'aimer assez pour faire de moi sa femme.

— Alors soyez la mienne ! s'écria M. de Verteins en lui tendant les deux mains. L'existence que je vous offre sera sans doute austère et laborieuse, comme celle que vous menez déjà ; mais cette force de l'affection, cet appui du dévouement dont vous parliez si bien tout à l'heure, jamais, non jamais ! croyez-le ! un homme n'aura été plus heureux de vous les offrir.

— Et jamais une femme n'aura été plus heureuse de les accepter de vous.

— Oh ! merci ! fit-il en baisant ses mains. Voilà le plus beau jour de ma vie ! *Ma femme ?* ajouta-t-il en soulignant ces deux mots par l'accent de caressante tendresse qu'il sut leur donner, *ma femme* veut-elle bien venir déjeuner avec moi ?

— Puis-je ? demanda Jeanne avec un air de confiance et d'abandon qui faisait plaisir à voir. Vous savez que si vous dites *oui*, j'accepte. A présent, n'êtes-vous pas le maître de mes volontés ? J'abdique tout pouvoir entre vos mains.

— Alors, venez !

Ils remontèrent en voiture. M. de Verteins conduisit Jeanne du côté de ce joli parc de Bercy, que l'on n'avait

pas encore *haussmannisé*, et où les Parisiens trouvaient toujours des tonnelles fleuries dans les jardins hospitaliers.

Le repas des fiançailles fut modeste; mais le bonheur y prit place entre les amoureux C'est un convive que l'on n'invite pas à toutes les noces. Que de choses tendres ils se dirent! Quelle gaieté naïve, oublieuse du passé, souriant à l'avenir! L'âme adorable de Jeanne s'épanouissait dans l'amour, comme une fleur sous un rayon de soleil. Ils faisaient mille plans de vie heureuse, se contaient leurs projets à l'un et à l'autre, et s'étonnaient de se trouver si bien d'accord, — comme si l'on pouvait avoir deux pensées quand on n'a plus qu'un cœur!

Jeanne l'avait dit depuis longtemps; elle ne craignait pas le travail. Pierre semblait également soumis à sa loi sévère, commune, du reste, à tous les hommes, si l'on en excepte la classe, qui diminue de jour en jour, des privilégiés de la fortune. N'avait-il point déclaré à Mlle Derville que lui aussi travaillait? Il est vrai qu'elle ignorait absolument la nature de ses occupations. Cette demande en mariage, faite si brusquement et si simplement agréée, dans un élan de sympathie mutuelle, l'avait prise trop au dépourvu pour qu'elle eût pu, comme on dit vulgairement, prendre ses renseignements.

Elle avait confiance!

D'ailleurs, pauvre elle-même, elle n'aurait pas cru qu'il lui fût permis de s'inquiéter de la fortune d'un prétendant. Puis elle aimait. L'amour a ses témérités: c'était avec une sorte de bonheur qu'elle lui abandonnait sa destinée aveuglément.

Avec M. de Verteins, rien n'était perdu : il comprit la réserve délicate de la jeune fille et il lui en sut gré. Mais, toutefois, il se dit que si Jeanne était sortie victorieuse de cette première épreuve, ce n'était pas une raison de la prolonger assez pour la lui rendre cruelle. Elle avait prouvé le désintéressement et la générosité de ses sentiments : il ne fallait pas lui demander davantage.

— Le mariage est chose sérieuse, lui dit-il tout à coup, au milieu des douces câlineries d'une causerie d'amoureux ; il n'en faut pas faire une chose triste ; mais il ne faut pas non plus l'aborder trop à l'étourdie. Il y a la question d'avenir dont il faut que l'un des deux au moins se préoccupe.

—Pas l'un des deux, mais tous deux! répliqua Jeanne.

— Dans le mariage comme je le comprends, ce devrait être l'affaire du mari seulement, et je n'ai jamais plus cruellement ressenti qu'à l'instant où je vous parle le remords de mes fautes de jeunesse.

Ces mots seuls : *fautes de jeunesse*, que Jeanne prit dans une acception trop restreinte, lui firent froid jusqu'aux os.

—Dieu ! pensa-t-elle, est-ce que je l'aime assez déjà, pour être jalouse du passé?

— Pendant trop longtemps, continua M. de Verteins, j'ai mené la vie dissipée des hommes de ma génération. Hélas! j'ai largement ébréché un patrimoine que j'ai eu le malheur de posséder trop tôt. Tant que je fus seul à subir les conséquences de mes désordres, je les ai portées légèrement. Il faut peu de chose à un soldat doublé d'un philosophe... C'est maintenant, Jeanne, et quand je songe à vous, que ma punition commence.

Mlle Derville, pour toute réponse, eut un geste d'une insouciance superbe, qui dut engager M. de Verteins plus avant dans la voie des confidences; aussi continua-t-il :

— Je suis donc pauvre, et, qui pis est, pauvre par ma faute... Peut-être, dans ces conditions-là, ne devrait-on pas avoir l'égoïsme de faire un mariage d'amour... Mais c'est en vain que j'ai voulu, en vous voyant, résister à mon cœur. Du moins, en me donnant si généreusement votre main, vous me rappelez au sentiment de mes devoirs.

Déjà, depuis huit jours, je me suis occupé à recueillir les débris de mon naufrage. J'arrange mes affaires. Un notaire impérial n'a pas plus d'ordre. J'ai payé toutes mes dettes. Demain, j'irai trouver un grand industriel de mes amis, — il faut avoir des amis partout, — et je demanderai carrément une place dans ses bureaux. En tirant ainsi sur toutes mes cordes, et vous pouvez compter que je tirerai fort, ma belle Jeanne! je me ferai bien sept à huit mille francs de revenu.

— Avec ce que je gagne et mon petit jardin de la Rosière, cela nous donnera environ quinze mille livres de rente, mon ami! Mais savez-vous que c'est une fortune, cela? Seulement, monsieur, comme vous êtes un dissipateur, — cela vous fâche que je le dise?

— Cela m'humilie; mais cela ne me fâche pas!

— Eh bien! donc, comme vous êtes un dissipateur, tandis que je suis, moi, une petite femme fort économe et très-rangée, je vous préviens que ce n'est pas vous qui tiendrez les cordons de la bourse, et que nous ne dépenserons pas tout.

— Avare!

— Comme vous le disiez tout à l'heure, il faut songer à l'avenir.

— Et aux enfants, n'est-ce pas?

Jeanne rougit un peu, regarda à sa montre pour se donner une contenance, et se leva en disant :

— Déjà midi !

— Eh bien ?

— C'est le jour de Mlle Anfonso.

— La fille du banquier?

— Précisément.

— Rue d'Hauteville ?

— Oui.

— Au coin du boulevard ?

— Tout juste. Vous la connaissez ?

— Je ne connais que cela !

— Je serai en retard pour la première fois de ma vie.

— Et pour la dernière ! Mais, que voulez-vous, on ne se marie pas tous les jours? Rendez-moi, du moins, cette justice que je ne cherche pas à vous retenir. Il me semble que je suis déjà votre mari, et je ne veux vous faire manquer à aucun de vos devoirs. J'ai gardé la voiture, — elle est à un de mes amis, — le cheval va comme le vent; voulez-vous me permettre de vous jeter — bien doucement — à la porte de votre banquier?

— Jeanne fit un petit signe de tête qui voulait dire oui !

Elle avait déjà noué les brides de son chapeau.

— Je n'ai pas seulement eu mon baiser de fiançailles! fit Pierre d'un air malheureux.

— Parce que vous ne l'avez pas demandé ! répliqua Jeanne en lui tendant chastement son front, que n'avaient jamais effleuré les lèvres d'un homme.

— Oh ! Jeanne, chère Jeanne, je vous adore! fit-il en l'attirant à lui, et en l'étreignant sur sa poitrine.

— Je crois que vous avez raison, répondit-elle en le regardant avec des yeux qui lui ouvraient le ciel.

Ils revinrent rapidement vers Paris. Le coupé moelleusement élastique, filait un train de six lieues à l'heure.

— C'est agréable une voiture à soi ! fit Jeanne en s'arrangeant dans son coin, tout en laissant sa main dans la main de M. de Verteins.

— Si vous en vouliez une...

— Mais qu'est-ce que cela peut bien coûter par an?

— A Paris?

— Sans doute, puisque c'est à Paris que nous vivrons...

— Entre six et huit mille francs... tout compris.

— Juste la moitié de nos revenus !

— C'est vrai, mais cela vous permettra de faire des économies sur vos omnibus... et vous serez un peu moins longtemps loin de moi.

Tout en s'abandonnant à ces adorables bavardages de la tendresse confiante, qui ne lassent jamais ceux qui s'aiment, tour à tour enjoués et sérieux, ils arrivèrent au boulevard où ils devaient se quitter.

— Quand me permettrez-vous de vous revoir? demanda M. de Verteins.

— Quand vous voudrez, mon ami : à présent ma vie vous appartient. Jamais un homme n'a franchi le seuil de ma maison. Je veux maintenant recueillir le fruit d'une réserve qui ne m'a pas coûté beaucoup, mais qui me rapporte bien davantage, puisqu'elle me permet d'être aussi libre avec vous qu'indépendante

vis-à-vis des autres. J'ai mille courses à faire aujourd'hui; mais, si vous n'êtes pas trop difficile, venez me demander à dîner demain. Ma Bretonne n'est pas un cordon bleu, mais elle fera de son mieux, qui n'est pas trop mal... et comme elle sera heureuse de vous servir quand elle saura... Mais je suis arrivée... ne vous montrez pas... encore. Adieu, et à demain.

— Et à toujours!

Elle ouvrit la portière, et, légère comme un oiseau, effleurant à peine le marchepied, elle s'élança vers la contre-allée, où elle disparut bientôt dans le flot des promeneurs, non sans avoir envoyé à celui qui restait seul toute son âme dans un dernier regard.

— Chez moi! fit M. de Verteins au cocher.

XXIX

Il se jeta dans le coin où Jeanne avait laissé la forme charmante et la douce chaleur de son corps.

— Eh bien! oui, c'est vrai! se dit-il en se parlant à lui-même, je l'aime! je l'aime comme un fou! et je ne puis plus comprendre la vie sans elle... Ce que j'ai fait, c'est ce que je devais faire... Je sais qu'elle est pleine de mérite; je vois qu'elle est pleine de grâce. Son esprit a autant de finesse que sa personne a de distinction. Elle est aussi bonne que jolie. Elle a connu de mauvais jours; je veux les lui faire oublier. Je veux la rendre heureuse... en l'aimant.

Heureuse? Jeanne l'était déjà. Les joies radieuses

de son âme éclataient sur son visage. Aussi lorsqu'elle entra dans le salon de Mme Anfonso, Mlle Eudoxie, son élève, aimable enfant, pleine de naturel, qui ne se privait jamais du plaisir de dire tout ce qui passait par sa jeune tête un peu folle, s'écria-t-elle en la voyant :

— Mon Dieu! mademoiselle! mais qu'avez-vous donc aujourd'hui à être jolie comme cela?

— J'ai un peu couru, répondit Jeanne en souriant; c'est peut-être cela qui m'a donné des couleurs.

Mlle Anfonso ne se trompait pas tout à fait, et le sentiment nouveau qui remplissait l'âme de Jeanne communiquait à ses traits, à l'air de son visage, à toute sa personne, je ne sais quelle animation inaccoutumée. C'était vraiment une autre femme, et tout le monde eût trouvé qu'elle avait raison d'être heureuse, rien que pour être jolie, tant le bonheur lui allait bien. Du reste, il était dit que sa transformation n'échapperait à personne. Quand elle rentra rue de Clichy, Jacqueline, qui venait de lui ouvrir, se planta au milieu de l'antichambre, et la regardant droit dans les yeux :

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, mademoiselle Jeanne? lui demanda-t-elle avec sa rude franchise; je ne vous trouve pas votre air de tous les jours!

— Eh bien! Jacqueline, il m'est arrivé... un amoureux! Es-tu contente, à présent?

— Oui, Jésus-Dieu! car, sans reproche, mademoiselle, il y a ma foi! de beaux jours que vous devriez en avoir un!

— Je crois que je n'ai pas perdu pour attendre!

— Il est jeune?

— Pas trop.

— Riche?

— Heu!

— Beau?

— Il n'y a rien à dire!

— Mais qu'est-ce qu'il a donc pour lui?

— Je crois qu'il est bon.

— C'est déjà quelque chose.

— Et qu'il m'aime...

— Si vous croyez que je vais lui en savoir gré!

— Toi! non, peut-être; mais moi!

— Quand le verrai-je?

— Bientôt; je lui donne à dîner demain.

— Je lui ferai des crêpes!

— Tout ce que tu voudras. Je ne le crois pas bien difficile.

— Oh! je sais cela! les amoureux, on leur fait manger ce qu'on veut... Ils avalent tout sans seulement savoir ce qu'on leur donne... Ils dînent par les yeux.

Le lendemain, Jacqueline frotta, brossa, astiqua la maison du haut au bas, et rendit les parquets si glissants qu'il eût été vraiment dangereux de s'y aventurer sans patins. D'elle-même, elle renouvela les fleurs des jardinières. Est-ce que quelque chose pouvait être trop beau pour le promis de mademoiselle?

Le dîner du lendemain fut charmant, comme seront toujours les dîners d'amoureux. Pierre fut d'un entrain irrésistible : il déploya pour Mlle Derville toute sa verve, tout son esprit, toute sa belle humeur.

Jeanne, condamnée aux longs ennuis de la solitude, trouvait, dans cette intimité naissante, un charme infini. Tout cela était nouveau pour elle. L'amour de

M. de Verteins éclatait dans ses regards, dans les inflexions de sa voix, dans l'expression de sa physionomie, dans tout son être. Avec un art suprême, il ramenait à chaque instant la causerie sur ce qui pouvait les intéresser tous deux, — sur elle et sur lui, — et il savait à toutes choses mêler ces intimes tendresses qui font la joie de la vie à deux.

— Chère Jeanne, dit-il au moment de se retirer, j'ai déjà perdu tant de temps, que je n'ai plus guère le moyen d'attendre. Me permettez-vous de hâter toutes les formalités qui pourraient, entre des mains plus patientes que les miennes, retarder beaucoup trop le moment que j'appelle de tous mes vœux?

— Faites comme il vous plaira, mon ami; vous savez ce que je vous ai dit hier : je ne veux plus que ce que vous voulez...

— La charmante femme que j'aurai là! pensa M. de Verteins... pourvu que le mariage ne me la gâte pas! ce qui se voit quelquefois... Mais, ajouta-t-il bientôt, en manière de réflexion rassurante, est-ce que ce ne sera pas *moi*, le mariage?

— Y a-t-il beaucoup de... formalités, comme vous dites? demanda Jeanne; je suis fort ignorante de tout cela.

— Non, pas beaucoup. Dans la position où nous sommes, vous et moi, rien n'est plus facile que de se marier... Nous sommes tous deux orphelins, et majeurs. Notre contrat a été fait d'avance par le Code, qui a plus d'esprit que les notaires... Dans une douzaine de jours, ma chère petite Jeanne, nous pouvons être, vous la plus aimée des femmes, moi le plus heureux des maris.

— Douze jours, c'est bientôt! répliqua Jeanne, qui faisait sa brave à distance, mais que cette courte échéance rendait à la réserve et à la timidité naturelle à son sexe.

— Eh bien, je vous en accorde quinze! fit M. de Verteins en souriant, mais ne m'en demandez pas davantage, car c'est vraiment tout ce que je puis faire pour vous.

Il était tard : Jeanne n'osa pas le lui dire; mais elle regarda la pendule.

— Je comprends, dit-il, vous me chassez. Adieu, ma belle Jeanne; je pars, mais sachez du moins que je vous laisse mon cœur.

— Venez le chercher demain. Si on ne vous le rend pas, on vous en donnera un autre à la place.

Il s'en alla le ciel dans l'âme.

— Comment le trouves-tu, demanda Mlle Derville à sa bonne quand les deux femmes furent seules.

— Je trouve, mademoiselle, que vous avez bien choisi. Il est très-beau quand il vous regarde, et il vous regarde toujours... Il a des yeux qui brûlent! Par exemple, il est un peu pâle.

— Comme tous les hommes distingués, malheureuse!

— Ah! mademoiselle, comme je crois que vous l'aimerez!

— Mais il faudra bien, bête! puisque ce sera mon mari!

L'honnête Bretonne trouva sans doute l'argument sans réplique, car elle ne répliqua rien.

— Allons, ma pauvre fille, voilà que tu tombes de sommeil, reprit Mlle Derville; tu peux te retirer, je

n ai pas besoin de toi. Il vaut mieux dormir dans son lit que de dormir debout.

Jacqueline s'en alla. Quant à Jeanne, qui n'avait pas sommeil, elle écrivit à Me Gravis pour lui faire part de son mariage et réclamer ses papiers de famille.

Depuis le jour où, dans un tête-à-tête trop séduisant, le brave notaire avait osé déclarer sa flamme, aussi sincère qu'imprudente, il avait neigé sur sa tête officielle et vénérable. Cependant Mlle Derville, que le bonheur ne rendait pas égoïste, craignant qu'il ne restât encore dans ce vieux cœur quelque cendre trop chaude, enveloppa la nouvelle dans toutes sortes de précautions oratoires. L'honnête notaire avala, sans trop faire la grimace, la couleuvre ainsi préparée, et fit parvenir à la jeune fille les pièces réclamées, en y ajoutant quelques fleurs de rhétorique en guise de félicitations.

— Allons! se dit Jeanne, voici mes affaires en règle de ce côté, que ferai-je avec mes élèves? Ce sont presque toutes des amies... je les inviterai à ma messe de mariage... ce sera une manière de les prévenir. Mais ne soyons pas ingrate! il y a de par le monde une certaine petite Aglaé Sorel, sans laquelle, à certain moment, je courais grand risque de mourir de faim... celle-là aura ma première visite.

XXX

Dès le lendemain matin, Jeanne monta lestement les cinq étages de la jeune ouvrière, et entra chez elle comme un rayon de soleil.

— Quel bon vent vous amène? fit Aglaé en courant au devant d'elle.

— Le vent du mariage.

— Vous avez donc rencontré le prince Charmant et cent mille livres de rente?

— Pas si prince, ni si charmant, et beaucoup moins de mille livres de rente!

— Mais pourquoi l'épousez-vous?

— Parce que je l'aime.

— Et qu'il vous aime?

— Sans doute!

— Je croyais que ces choses-là n'arrivaient plus que dans les livres...

— Et dans la vie aussi, mais moins souvent. Je viens vous inviter à mon mariage.

— Et je n'y manquerai pas. Il faudra faire faire votre robe de noces par Rose... pour oublier l'autre...

— Oh! l'autre, si vous saviez comme il y a longtemps qu'elle est oubliée.

— A quand la cérémonie?

— On vous fera connaître le jour et l'heure; seulement, j'ai voulu que vous fussiez la première avertie.

— Ah! ma chère Jeanne, il n'y a que vous pour

avoir ces idées-là... Quand on vous donne un pois, on est bien sûr d'avoir une fève!... Après tout, je vous aime tant, que vous avez peut-être raison d'être gentille avec moi...

— Je crois bien que j'ai raison ! fit Jeanne en l'embrassant.

Du même pied léger, elle courut chez Mme de l'Isle; elle se sentait si heureuse, qu'elle eût voulu dire son bonheur à tout Paris.

— Bon! se dit Constance en la voyant entrer belle et rayonnante, l'amour est en train de passer par là... comme ça se voit! Que va-t-elle me conter?

— Chère madame, fit Jeanne en lui tendant la main, vous m'avez toujours témoigné un si aimable intérêt, que je n'ai le droit de vous cacher rien de ce qui m'arrive... Je me marie!

— Je le vois bien! répondit madame de l'Isle en l'embrassant. Si vous vous imaginez que je vais croire que vous avez ces yeux-là pour moi! Mais asseyez-vous donc, et dites-moi tout! Ah! vous vous mariez, petite sournoise... et *contre* qui? comme dirait M. de l'Isle.

— C'est bien l'histoire la plus simple du monde. J'ai rencontré un jeune homme... Mais non, on ne peut pas même dire que ce soit un jeune homme!... un homme! si vous voulez! Il m'a dit qu'il m'aimait... il me l'a bien dit... je l'ai cru, et j'ai senti que je l'aimais aussi.

— Comme cela, tout de suite?

— Mon Dieu! oui, tout de suite!

— Allez! je vous écoute : c'est drôle!

— Il m'a demandé si je voulais l'épouser; j'ai dit

oui, et nous nous marions dans quinze jours... Voilà tout!

— Pas possible! Mais c'est un roman que vous me contez là... Et le héros s'appelle?

— M. Pierre de Verteins.

— M. de Verteins! mais c'est un nom du faubourg Saint-Germain!

— C'est, en effet, dans ce pays-là que je l'ai rencontré. Est-ce que c'est défendu de se marier dans le faubourg Saint-Germain?

— Non, en vérité! Mais attendez donc! M. Pierre de Verteins? J'y suis! Voilà que mes souvenirs me reviennent... On me l'a montré, votre monsieur, à un bal du ministère d'État.

— C'est possible, bien qu'il ne sorte guère. Entre nous, il est un peu sauvage.

— Eh! ma chère petite, la sauvagerie ne fait rien à la chose. Les sauvages de Paris, voyez-vous, vont toujours au bal. Le vôtre est brun, n'est-ce pas? grand, élancé, le teint mat, les yeux vifs et noirs...

— Je crois, en effet, que ce signalement pourrait assez lui convenir...

— Eh! mais alors, c'est un héros que votre mari, ma toute belle!

— On dit, en effet, qu'il a fait ses preuves dans la guerre d'Amérique...

— Et ailleurs, répliqua Mme de l'Isle avec un sourire assez malicieux.

Jeanne comprit que la belle Constance avait sur le bout de la langue quelque méchante histoire, et qu'il valait mieux pour elle ne la point entendre.

— Oh! madame, fit-elle avec un regard et un geste

qui priaient, par grâce, ne me tuez pas mon bonheur!

— Dieu m'en garde! c'est un oiseau trop rare! il ne faut même pas l'effaroucher! D'ailleurs, ma chérie, je n'ai jamais rien entendu que de très-honorable sur M. de Verteins.

— Alors, vous voudrez bien me servir de mère le jour de mon mariage?

— Ce jour-là, et toute votre vie!

— Oh! comme on m'aime, à présent! pensa Mlle Derville en faisant sur le passé un involontaire retour. Mais, bien vite, elle chassa les réflexions chagrines et alla donner ses leçons.

— Ce sera bien assez, pensa-t-elle, de les interrompre forcément un jour ou deux.

La semaine s'écoula avec une rapidité vertigineuse. Mlle Derville ne savait plus comment elle vivait.

M. de Verteins la voyait chaque matin et chaque soir. La journée appartenait aux affaires.

— Puisque j'ai le malheur d'être contraint à vous laisser travailler, lui avait-il dit, n'interrompez point vos occupations. Je ne suis pas encore placé, et mon temps est moins précieux que le vôtre. Je ferai les courses, moi!

Ils se retrouvaient en effet chaque soir.

On comprend maintenant l'intervention toute naturelle de M. de Verteins au moment de la criminelle tentative de M. de Blanchelande. Il venait ce soir-là chez Jeanne, comme à l'ordinaire, quand il rencontra Jacqueline dans la rue de Clichy; celle-ci, pour ne pas se donner la peine de rentrer, lui donna la clef de l'appartement avec la familiarité de sa nature honnête,

en lui disant, sans entrer dans aucune explication :

— Montez, monsieur, mademoiselle est à la maison.

Pierre monta.

Au moment de frapper à la porte du salon, il entendit la voix animée du baron et de Mlle Derville. Involontairement, il prêta l'oreille un instant, ne se rendant pas compte de la scène qui se jouait à quelques pas de lui. Mais quand il eut compris à quelle poursuite odieuse Jeanne était en butte, il se précipita dans le salon, apparaissant tout à coup aux yeux de sa fiancée comme le salut, aux yeux de M. de Blanchelande comme le châtiment !

On sait le reste.

Après avoir réglé le compte du baron d'une façon aussi énergique que définitive, M. de Verteins revint près de Jeanne, calme, le sourire aux lèvres, la main tendue. Il craignait pour elle le contre-coup de ces émotions pénibles, qui ne pouvaient que devenir plus dangereuses en se prolongeant.

Il s'efforça donc de contenir l'indignation qui l'animait, et d'un ton qu'il voulait rendre indifférent :

— Chère Jeanne, dit-il en la baisant au front et en serrant dans les siennes deux petites mains qui tremblaient, je vous en prie, ne pensez plus à ce vilain homme... il nous gâterait notre soirée.

— Voulez-vous aussi m'empêcher de penser à tout ce que je vous dois ?...

— Oh ! cela c'est un détail... Je suis entré dans mon rôle de protecteur... dans mon rôle de mari... un peu plus tôt, voilà tout.

— Ah ! cet homme !... murmura Jeanne en mettant une main sur ses yeux, si vous saviez...

— J'en sais assez pour deviner le reste!... Mais, tenez! chère Jeanne, il vaut mieux n'en point parler. Je suis encore maître de ma colère... Si, par malheur, ma colère devenait maîtresse de moi, je ne répondrais plus de moi, et je tirerais de M. de Blanchelande une vengeance éclatante.

— De M. de Blanchelande...: Vous le connaissez donc? fit Jeanne en pâlissant.

— Oui, je le connais, répliqua M. de Verteins en regardant Jeanne dans les yeux.

— Et... son gendre? balbutia Mlle Derville, le connaissez-vous aussi?

— O ma chère âme, fit M. de Verteins en baisant ses cheveux et ses paupières fermées, je t'aime comme ma femme, je crois en toi comme je croirais en ma fille chérie, qui ne m'aurait jamais quitté... J'adore ta pureté céleste! Mais, par ta mère, Jeanne, je t'en supplie! oublie donc ce passé qui te fait mal, ce passé où sont les autres, et, tout entière, jette-toi dans l'avenir, où il n'y a que nous deux.

— Ah! vous êtes bon comme Dieu même! fit Jeanne en laissant éclater ses sanglots et couler ses larmes.

M. de Verteins comprit qu'en ce moment une crise était nécessaire et bienfaisante ; il ne parla plus à la jeune fille; mais, l'appuyant doucement contre sa poitrine, il la laissa pleurer quelque temps.

Quand il la vit plus calme :

— Mon pauvre ange, lui dit-il, j'ai corrigé M. de Blanchelande assez sévèrement pour que vous n'ayez plus jamais rien à redouter de lui. Bientôt, d'ailleurs, vous m'aurez toujours auprès de vous, et alors, vous n'aurez rien à craindre de personne. Je vous préviens

que je vais tout hâter pour que ce moment arrive le plus tôt possible.

Jeanne ne dit rien, mais elle regarda M. de Verteins; les couleurs revenaient à ses joues, le sourire à ses lèvres, la sérénité sur son front.

— L'incident est vidé, se dit M. de Verteins. Il faut maintenant lui parler d'autre chose, pour achever de la distraire.

— A quoi pensez-vous, lui demanda Jeanne en reprenant sa main.

— Je pense, répondit-il, que si j'avais été riche, j'aurais voulu faire toutes choses dignes de vous, tandis qu'il faut que vous vous contentiez, ma Jeanne, du peu que je puis... Seulement, plaignez-moi de rester si fort au-dessous de mes désirs et de vos mérites.

— Cher fou, je n'ai plus besoin de rien, puisque vous m'aimez!

— Vous ne pouvez pas vous habiller avec cela, ma mignonne! Aussi vous me permettrez de vous envoyer quelques-uns des fournisseurs de ma cousine. Vous pouvez avoir toute confiance en eux. Il suffira de laisser prendre vos mesures.

— Je ne voudrais pas vous contrarier, mon ami; mais vous vous préoccupez de beaucoup de détails inutiles. Je n'ai besoin que d'une robe blanche... et elle est commandée. Si vous vouliez me faire grand plaisir... puisque nous sommes pauvres, vous ne me donneriez pas de corbeille. Je trouve cela un si sot usage, ces corbeilles!... On y entasse une foule de choses, qui changent de mode, et dont on ne se sert jamais! Il vaut bien mieux garder ses petites économies et acheter plus tard... à mesure que l'on a besoin...

Prenez-moi telle que je suis... sans corbeille... voulez-vous?

— Je crois bien que je te prends telle que tu es! fit Pierre en l'étreignant sur sa poitrine. Mais, chère enfant, ajouta-t-il en la laissant s'éloigner un peu, parce que l'homme que l'on épouse n'est pas un millionnaire, ce n'est pas une raison pour l'humilier en l'empêchant de faire ce qu'il doit. J'ai retrouvé au fond d'un tiroir un ou deux malheureux billets de mille... laissez-moi les employer à ma guise. Oh! n'ayez pas peur, avec cela on ne fait pas de folies!

— Tant mieux! Vous m'éviterez la peine de vous gronder. Mais je suis obligée de vous renvoyer; regardez la pendule! bientôt dix heures! Et c'est demain le jour de la fameuse leçon à vingt francs, mais à sept heures et demie, et rue de Babylone!

— Comme cela se trouve! j'ai affaire demain matin de ce côté-là, et j'ai encore à ma disposition la petite voiture de l'autre jour, et le cheval qui va si bien... Je viendrai vous prendre, et nous ferons un bout de chemin ensemble... vous voulez?

— Ah! cher, si vous me gâtez comme cela... avant...

— Je vous gâterai bien davantage... après!

— Alors, à demain...

— A demain, chère aimée!

Le lendemain matin, M. de Verteins vint prendre Jeanne à l'heure dite.

Chemin faisant, il tira de sa poche un petit écrin dont le velours était tout usé.

— Votre anneau n'est pas encore fini, lui dit-il; je viens de chez le bijoutier: on grave nos deux noms. Mais voici une petite bague, — elle vient de ma mère,

qui vous eût bien aimée... ma chère Jeanne! Portez-la toujours, je vous en prie.

Tout en parlant, il lui passa au doigt une émeraude de belle taille, entourée d'une garniture de petits brillants.

— Oh! c'est trop beau! fit la jeune fille avec une joie d'enfant.

— Je ne l'ai pas achetée... et je ne puis pas la vendre, parce qu'elle vient de ma mère! Vous voyez bien que je suis obligé de vous la donner, et que vous êtes condamnée à la porter!

— Oh! elle ne me quittera jamais!

— Je crois que j'ai encore quelques cailloux comme ceux-là, une paire de pendants d'oreilles, peut-être même un bracelet... Je ne sais pas bien au juste... Enfin, tout ce qu'il y aura sera pour vous.

— Tenez, Pierre, vous offrez si bien, que de vos mains on est aussi heureux de recevoir que de donner soi-même.

— Jamais on ne m'a mieux remercié! pensa M. de Verteins.

XXXI

Les jours fuyaient.

L'avant-veille du mariage, on apporta la corbeille.

Jeanne n'était pas là.

Quand elle revint et qu'elle ouvrit le coffret aux fines ciselures, elle fut éblouie de la profusion, du bon goût et de la richesse de tout ce qu'elle vit : dentelles, cachemires, bijoux, splendides étoffes.

Elle regarda tout, puis remit tout en place.

— On s'est trompé, pensa-t-elle; ceci est pour quelque autre, et non pas pour moi. La même maison aura sans doute reçu deux commandes à la fois, et l'on aura envoyé chez Cendrillon le trousseau de la princesse, et chez la princesse la corbeille de Cendrillon. Pour le quart d'heure, la princesse doit être fort désappointée. Quant à Cendrillon, ceci pourrait bien lui tourner la tête, si ce n'était une personne très-raisonnable, et sachant depuis longtemps qu'elle n'a pas une fée pour marraine... Mais je ne voudrais pas que Pierre eût vent de cette méprise; il est si bon, qu'il serait capable d'en avoir du chagrin pour moi... Allons, Jacqueline, cache tout cela dans ma chambre, et plus vite, ma brave fille! cela vaudra mieux que de rester piquée debout devant moi, tes longs bras pendants et tes gros yeux écarquillés!

— Ce n'est donc pas pour mademoiselle!

— Y songes-tu? Ce qu'il y a dans cette boîte vaut trois ou quatre fois la Rosière!

— Est-il Dieu possible!

— Très-possible! Allons! mets tout cela à la porte! Veux-tu que je t'aide?

La corbeille malencontreuse avait à peine disparu du salon, que M. de Verteins vint sonner à la porte de l'appartement.

— Eh bien, chère enfant, votre corbeille? fit-il à Jeanne.

— Ma corbeille!

— Oui! votre corbeille? disparue! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Elle n'est pas encore arrivée, sans doute, mon ami.

— Comment! pas arrivée? J'ai accompagné jusqu'à votre porte les commis qui l'apportaient...

— Alors il y a eu quelque erreur !

— Comme tu mens mal, mon pauvre ange ! mais va ! ça ne me fait pas de peine !

Il sonna! Jacqueline parut. Mlle Derville ne voulut pas laisser courir à la Bretonne naïve les chances d'un interrogatoire.

— Écoutez, mon ami, dit-elle à M. de Verteins, il est venu, en effet, une corbeille, mais pas la mienne... Il y a eu quelque méprise, qui sera promptement réparée...

— Qui vous a dit cela?

— Eh! mais, la magnificence de toutes les choses que j'ai vues.. Cette corbeille vaut quatre-vingt mille francs....

— Eh bien ?

— Eh bien, vous n'avez pas la bourse aussi grande que le cœur, mon cher Pierre, et quatre-vingt mille francs dans ma corbeille, ce serait à vous faire interdire, mon ami.

— Connaissez-vous la duchesse de Sombreuse?

— Au moins de nom.

— C'est ma tante !... une tante qui m'aime comme une nièce... la meilleure des femmes. En lui faisant part de mon mariage, je lui ai tout dit : combien vous étiez bonne, charmante... et occupée... et je l'ai priée de se charger de la corbeille. « Je veux bien, m'a-t-elle dit, mais à condition que tu ne t'occuperas de rien et que tu me permettras de tout offrir à ma future

nièce... » Allez donc refuser une tante qui vous parle ainsi ! J'ai accepté ; faites de même, ma belle Jeanne, et n'ayez souci de rien...

— Mais, mon ami, toutes ces choses sont trop belles pour que je puisse m'en servir...

— On ne sait pas ! Il peut se présenter des occasions... D'ailleurs, un châle dans une armoire coûte moins qu'un cheval à l'écurie, et quelques mètres de dentelles au fond d'un tiroir n'ont jamais ruiné personne. Vous ne serez pas obligée de les porter pour donner vos leçons !

Jeanne n'eût pas été femme si elle ne s'était par rendue à des raisons aussi bonnes, qu'un homme adoré lui donnait avec un air de conviction profonde, en faisant chatoyer le velours et miroiter la soie, en passant les bagues aux doigts mignons de la jeune fille, et en essayant les bracelets à son fin poignet.

— Je vois bien, dit-elle, qu'il faut toujours finir par faire ce que vous voulez...

— Alors commencez par là, ce sera plus simple...

— Tyran !

— Victime ! Écoutez, Jeanne, cette fois, je ne commande plus, je prie...

— Que vous faut-il encore ?

— Demandez à vos élèves de vous accorder un congé de huit jours.

— Ce sera le premier ! Qu'en voulez-vous faire ?

— Pouvez-vous le demander, méchante ? Ne comprenez-vous pas que je souffrirais de voir nos premières journées impitoyablement coupées en petits morceaux ?... Je sens que je n'aurai pas le courage de vous quitter... nous ferons bout de voyage...

— Oh ! comme je vous sais gré de si bien deviner tout ce que je désire, fit Jeanne, dont le regard remerciait. Mais où voulez-vous donc me conduire, monsieur?

— Je ne sais encore ! mais que vous importe? Nous jetterons la plume au vent, et nous la suivrons. La France est grande, et nous trouverons bien, ici ou là, un petit coin où cacher notre bonheur.

— Je veux bien ! dit Jeanne.

Le grand jour arriva, ce jour que les chansons de nos bons aïeux appelaient le plus beau jour de la vie. Dès le matin, Constance vint s'établir auprès de sa jeune amie et travailler à la faire belle, ce qui ne dut pas lui sembler fort difficile.

Cette toilette de mariée, qui va bien à tout le monde, seyait merveilleusement à Jeanne, et Mme de l'Isle, en la baisant au front, quand le grand œuvre fut terminé, put lui dire en toute franchise :

— Vous êtes bien la plus jolie fiancée que j'aie jamais vue !

Ce fut aussi l'avis des deux témoins de M. de Verteins, qui vinrent avec lui chercher Jeanne chez elle, et qui se montrèrent charmés de sa distinction et de sa bonne grâce. Il n'y eut à la mairie que le nombre de personnes strictement nécessaire à la validité de l'acte, et Constance, qui prenait au sérieux son rôle de mère-noble, ne voulut pas quitter Jeanne d'une minute.

Mlle Derville ne put retenir un petit signe de surprise quand elle entendit donner à son futur le titre de marquis.

— Pardonnez-moi, lui dit celui-ci tout bas en se

penchant à son oreille, je n'ai pas même songé à vous instruire de ce petit détail; il est tellement insignifiant aujourd'hui... Est-ce que cela vous contrarie d'être marquise?

— Je vous aurais épousé, quoique duc! répondit-elle en souriant.

L'église de la Trinité n'était pas encore descendue des hauteurs de la rue Clichy, au bord du square verdoyant qui fait à la Chaussée d'Antin une si gracieuse perspective. Ce n'était pas encore le beau temple qui offre aujourd'hui l'hospitalité de ses vastes nefs à la dévotion d'un quartier rajeuni; ce n'était qu'une étroite chapelle de plâtre et de chaux, aux murs à peu près nus. Mais des fleurs mises partout, avec un art qui dissimulait la profusion, lui donnaient ce jour-là un air de fête qu'elle ne connaissait pas.

Quand Jeanne arriva devant la porte, où le suisse l'attendait, elle vit toutes les rues environnantes encombrées d'équipages superbes. Les panneaux des voitures étalaient une collection d'armoiries à illustrer dix volumes du nobiliaire français. Ce n'étaient partout que livrées aux galons d'or et d'argent, valets de pied en culottes courtes, et cochers poudrés à frimas. La fiancée, pour marcher à l'autel, dut fendre, à grand'peine, les rangs pressés d'une foule brillante, curieuse, mais sympathique.

M. de Verteins avait cette réputation d'homme à bonnes fortunes, qui passionne l'âme des femmes, et qui surexcite follement leur intérêt. Son mariage avait été le sujet de beaucoup de conversations, et sa future était devenue en quelques jours le texte de mille commentaires.

On la disait d'une beauté accomplie, et l'on ajoutait que le galant marquis faisait un mariage d'amour dans des conditions particulièrement passionnées. Et la passion est chose si rare dans notre monde calme et froid, qu'elle nous attire à elle comme au plus émouvant des spectacles!

Hâtons-nous de dire que l'attente de personne ne fut déçue. L'opinion flatteuse qu'on avait pu concevoir de Jeanne, d'après l'amour qu'elle avait inspiré à un homme comme M. de Verteins, fut encore dépassée par la réalité. On s'était attendu à quelque belle créature, comme il s'en trouve à Paris et ailleurs dans toutes les zones sociales; mais personne ne s'était imaginé cette distinction, cette finesse, cette élégance, essentiellement aristocratiques, qui contraignaient les plus fières à voir dans Jeanne une égale.

Les mêmes sentiments se traduisent de diverses façons, suivant le monde où ils naissent. Ailleurs, peut-être, l'approbation eût eu quelque chose de plus significatif; ici ce ne pouvait être, et ce ne fut, en effet, qu'un léger murmure, et, pour ainsi parler, une douce rumeur discrètement voilée. Jeanne n'en comprit pas moins qu'elle était favorablement accueillie par cette société systématiquement exclusive. Elle en fut heureuse, bien moins pour elle que pour celui vers qui se reportaient déjà toutes ses pensées. Elle leva sur lui un regard qui semblait dire :

— Est-il content, le maître de ma vie? Trouve-t-il que je plaise assez à ses amis? Est-il un peu fier de sa femme?

Le visage du marquis exprimait une joie si pure et si profonde, il avait retrouvé un tel air de

jeunesse, que Jeanne, si heureuse déjà, se sentit plus heureuse encore du bonheur qu'elle donnait. Çà et là, dans la foule, elle apercevait les têtes étonnées de ses élèves, venues à sa messe de noce avec l'intention de lui donner une preuve de cette sympathie toujours un peu condescendante des gens riches pour ceux qui le sont moins, et tout éblouies maintenant de ce déploiement de luxe et de ce concours inattendu d'élégances : aucune n'eût osé espérer davantage pour elle-même. Plus d'une eût commis le péché d'envie, si la jeunesse n'avait le bonheur d'ignorer ce sentiment bas et mesquin, avec lequel, hélas! nous faisons trop souvent connaissance au cours des années.

Naturellement pieuse, émue comme une femme l'est toujours en de pareilles circonstances, Jeanne se recueillit bientôt dans la prière. A certain moment, pourtant, elle releva la tête, et, à quelques pas d'elle, sombres dans un visage pâle, elle aperçut deux yeux dont l'expression la fit tressaillir. Elle crut avoir mal vu; elle essaya de détourner ses regards et sa pensée, mais elle se sentait attirée malgré elle. Pour la seconde fois, elle regarda fixement et longtemps.

Elle avait reconnu devant elle le comte Maxence de Bois-Robert.

Était-ce le hasard d'une promenade matinale qui l'avait amené rue de Clichy? Était-il entré en flâneur dans l'église toute pleine? Rien de tout cela. Une indiscrétion de petit journal lui avait appris le mariage de Jeanne, et il avait voulu savourer, dans son intensité la plus douloureuse, l'amertume de ses regrets, A partir du moment où il eut reconnu la jeune fille, ses yeux ne s'en détachèrent plus. Une force magnétique,

plus puissante que sa volonté, le rivait à elle. On eût dit qu'il voulait pénétrer ses plus intimes sentiments. C'était la contre-partie de cette autre messe de mariage, où il était à l'autel, lui, avec Mlle de Blanchelande, tandis que Jeanne, oubliée, trahie, dévorant son cœur, buvant ses larmes, livrée à toutes les angoisses du désespoir, avait entendu les paroles fatales qui tuaient son bonheur à venir.

Maintenant, c'était lui qui aimait, lui qui perdait une femme adorée... Il l'avait livrée à toutes les aventures, à toutes les épreuves, à tous les dangers de la vie... elle en était sortie forte, sereine, triomphante... Il la voyait, au milieu de tous les prestiges du rang et de la fortune, entourée d'un éclat qui rehaussait encore tous les charmes dont la nature l'avait douée. Ce rayonnement qui éclatait sur son front, ces roses pudiques écloses sur ses joues, cet éclair dans ses yeux... c'était l'amour d'un autre... d'un autre, pour qui elle serait ce qu'elle eût été pour lui-même... la force, la douceur et la joie de sa vie! N'avait-il pas été, lui Maxence, sa première tendresse?... S'il l'avait perdue, n'était-ce point sa faute? N'était-ce pas lui qui l'avait jetée en quelque sorte dans les bras de M. de Verteins? A cette pensée, une jalousie âpre étreignait son cœur, et il serrait son front dans ses mains, comme s'il eût craint de le voir éclater...

Jeanne avait dans l'âme trop de miséricorde pour ne pas compatir à ces souffrances; elle les avait trop cruellement éprouvées pour ne point plaindre celui qui les ressentait à son tour, et dans ce même instant où elle était en quelque sorte toute remplie de son bonheur, elle eut un élan généreux vers le ciel, et sa

prière fervente lui demanda de guérir dans le cœur du jeune homme la blessure que lui-même s'était faite.

Mais, revenant bientôt à celui auquel maintenant elle se devait tout entière, elle ne songea plus qu'à répandre au pied des autels, comme un vase de parfums, sa reconnaissance, son amour et ses adorations.

En sortant de l'église, et au moment où elle montait dans la voiture du marquis, heureux et fier d'emmener sa femme, sa robe de noce effleura un homme qui n'eut que le temps de se ranger pour la laisser passer.

C'était M. de Blanchelande, qu'elle n'avait pas revu depuis la scène de violence, si heureusement interrompue par l'arrivée de M. de Verteins. Le baron, depuis sa déconvenue, n'avait pas osé se présenter chez Mlle Derville; mais, dominé par une passion qui était maintenant toute sa vie, il n'avait cessé de rôder autour de sa maison. Nous n'étonnerons personne outre mesure en disant qu'il n'avait pas eu besoin des présents d'Artaxercès pour acheter la conscience du portier Gabriel, par lequel il avait appris le mariage de la jeune fille. Un sentiment de réserve, qu'il ne faut point méconnaître, l'avait empêché de pénétrer dans l'église pendant la cérémonie; mais il n'avait pu résister au désir de voir Jeanne une dernière fois, et il était allé, avec un battement de cœur de collégien, l'attendre à la sortie.

La nouvelle marquise passa près de lui, fière et superbe, sans daigner même l'honorer d'un regard.

L'un après l'autre tous les équipages disparurent, et le baron restait à la même place, hébété, les yeux

fixes, hagards, attendant toujours celle qui ne devait plus revenir.

Au moment où, plus maître de lui, il allait s'éloigner, le comte de Bois-Robert parut sur le seuil de l'église.

Le beau-père et le gendre se jetèrent un coup d'œil qui creusait entre eux un abîme, et, sans s'être dit une parole, ils s'en allèrent chacun de son côté.

XXXII

Une heure plus tard, Jeanne avait échangé sa robe blanche contre un habit de voyage, et sa couronne de fleurs d'oranger contre le petit chapeau rond à la plume flottante. Le train express emportait le jeune couple vers cette chère Normandie, que Jeanne n'avait jamais oubliée. Un coupé, retenu d'avance par le marquis, avait assuré aux deux époux les douceurs du tête-à-tête. M. de Verteins n'eût pas voulu voir effaroucher son bonheur dans le pêle-mêle d'un wagon.

— Mon cher seigneur me dira-t-il bien, maintenant, où nous allons? demanda Jeanne au marquis, quand Paris eut fui derrière eux et qu'ils se virent en pleine, campagne. Il me rendra bien cette justice que je le suis, les yeux fermés, sans savoir où il me mène.

— Comme la femme doit suivre son mari! — M. le maire, ceint de son écharpe, vous l'a dit tout à l'heure; — mais rassurez-vous, mon cher ange, et fiez-vous à moi; je vous mène où vous serez bien.

— Ceci ne m'apprend pas grand'chose; ne serai-je pas bien partout avec vous?

— Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire, nous allons à Avranches...

— A Avranches? reprit Jeanne avec une surprise joyeuse; j'en suis ravie : mais que voulez-vous donc y faire?

— Rien, en vérité, que nous n'eussions aussi bien fait partout ailleurs. En ce moment, la terre entière m'est indifférente, à moi; je vis dans le ciel! mais je sais qu'Avranches est votre lieu de naissance, que vous l'aimez d'une façon toute particulière, et que vous en avez gardé un doux et pieux souvenir... Voilà pourquoi je vous y mène.

— Que je vous remercie de me deviner si bien!

Une chaise de poste, qui les attendait à la station de Carentan, où ils devaient quitter le chemin de fer, les promena une demi-journée à travers les plus riants paysages et les plus belles campagnes du monde, et les amena triomphalement dans la cour du meilleur hôtel d'Avranches.

La première personne qu'ils rencontrèrent, ce fut l'honorable maître Gravis, un peu plus gros, un peu plus gras, un peu plus gris qu'au précédent voyage de Mlle Derville.

Prévenu par une dépêche, l'honnête notaire était accouru. Il salua le marquis chapeau bas, avec toutes les révérences et toutes les démonstrations de respect d'un bailli de l'ancien régime, recevant *Monseigneur* à son retour parmi ses vassaux.

M. de Verteins, qui connaissait trop les conditions de la vie moderne pour garder la moindre morgue

aristocratique, lui secoua cordialement la main, et s'effaçant un peu pour lui laisser voir Jeanne :

— Ma femme! cher monsieur Gravis.

— Madame la marquise, votre serviteur très-humble, fit le notaire sans même relever la tête.

— Bonjour, cher maître, je suis ravie de vous voir, répondit la jeune femme, de cette belle voix pleine et harmonieuse, qui sonnait comme un timbre d'or.

Gravis, cette fois, se redressa si vivement qu'il en compromit l'équilibre de ses lunettes... Il regarda Jeanne à deux fois, comme s'il eût hésité à la reconnaître, et d'une voix à peine intelligible, il balbutia :

— Madame... mademoiselle... madame la marquise... mademoiselle Jeanne!...

— Mme la marquise de Verteins, fit Pierre en souriant.

Je sais, continua-t-il, que vous êtes d'anciens amis. Ma femme, — il avait du bonheur à dire ce mot tout nouveau pour lui : Ma femme! — ma femme m'a instruit de toute l'obligeance que vous lui avez témoignée jadis, et nous sommes deux maintenant à vous remercier.

Ces paroles, si claires et si précises qu'elles fussent, n'eurent pas le pouvoir de rappeler le notaire du premier coup à la réalité des choses. Il ne comprenait pas encore trop bien tout ce qu'il voyait. Jeanne Derville, la pauvre orpheline, l'institutrice courant le cachet, n'ayant pour toute fortune que sa maisonnette de la Rosière, devenue tout à coup riche, titrée, grande dame, cela le dépassait et brouillait ses idées : le brave homme n'y était plus.

Cependant, les faits étaient là; l'évidence ne se peut

nier. Jacqueline, plantée debout devant le notaire, eût, au besoin, ajouté son témoignage à celui de M. de Verteins, et donné à l'*acte* un caractère d'*authenticité* qu'aucun notaire n'eût pu révoquer en doute. Il fallait en prendre son parti! la fille du colonel était une vraie marquise!

Gravis, en apprenant son mariage, n'avait pas soupçonné le moins du monde dans quelles conditions ce mariage s'accomplissait. Une telle union équivalait pour lui à la fin d'un conte des *Mille et une Nuits*, et il revenait difficilement de sa surprise.

Il faudrait une perfection plus qu'humaine pour se réjouir, sans arrière-pensée, du bonheur de la femme qu'on aime... quand c'est un autre qui le fait. L'âme tourmentée du pauvre Gravis se vit donc partagée un moment entre des sentiments bien contraires. Disons-le, toutefois, ce qu'il y avait de bon et de généreux dans sa nature finit par l'emporter, et ce fut avec une sincérité complète qu'il adressa à Jeanne cette petite phrase improvisée, dont il se trouva fort satisfait :

— Croyez, madame la marquise, que personne ne prend part plus vivement que moi à ce qui vous arrive d'heureux, parce que personne ne sait mieux que moi combien vous êtes digne du bonheur!

— Je n'ai jamais douté de votre bonté ni de votre sympathie pour moi! répliqua Jeanne en lui serrant la main.

— Monsieur le marquis, fit le notaire à voix basse, en se rapprochant de M. de Verteins, vos ordres ont été exécutés de point en point; tout est réglé selon vos désirs; les actes sont dans mon étude.

— Oh! je n'ai pas besoin des actes; il ne me faut que les clefs...

— Voilà qui est parler en amoureux, mais non en notaire! Si je n'avais pas les actes, vous n'auriez pas les clefs, monsieur le marquis! hé! hé! les affaires sont les affaires! comme je le disais toujours à ce pauvre colonel, le père de Mme la marquise...

— Est-ce loin de la ville?

— Douze kilomètres. Il y a un poteau indicateur sur la route impériale. La grille du parc est à cinq minutes. J'ai à l'écurie une Percheronne, que mademoiselle Jeanne... pardon! que madame la marquise connaît bien... La *Grise* n'est pas jeune! mais, si vous le permettez, elle vous y conduira, haut le pied, en trois petits quarts d'heure.

Gravis avait prévu sans doute que son offre serait acceptée, car il parlait encore lorsque sa voiture parut à la porte de l'hôtel.

— Voici ma demi-fortune, dit-il en montrant au marquis un véhicule assez en faveur, il y a une vingtaine d'années, dans la petite propriété, — et voici ma fille! ajouta-t-il presque aussitôt.

— Une fortune entière! répliqua malicieusement le marquis, en faisant allusion à la toilette toujours surchargée d'ornements de cette provinciale enragée.

Rose-Désirée, ornée de son substitut, entrait, en effet, dans la cour de l'hôtel, attirée par l'envie de voir de ses yeux ce marquis dont son père avait « la bouche pleine » depuis huit jours, pour employer ici son expression, plus pittoresque qu'élégante. Le mariage

n'avait pas embelli Rose-Désirée; il ne l'avait pas même engraissée.

C'était toujours la personne désagréable, sèche, maigre et anguleuse que nous avons rencontrée au cours de ce récit : véritable incarnation de la province et de la petite ville, dans ce qu'elles ont de moins aimable. Tout d'abord, elle ne reconnut point Jeanne qui lui tournait le dos; mais elle n'en admira pas moins avec une secrète envie l'aristocratique élégance de cette toilette de voyage, dont les moindres détails, combinés par le marquis, concouraient à l'harmonie du plus gracieux ensemble.

La robe, merveilleusement coupée, faisait valoir la taille souple de la jeune femme; la plume du petit chapeau caressait amoureusement ses tresses brunes. Le gant de peau de chien, qui est, par excellence, le gant de l'amazone, enfermait dans une étroite prison la main longue et fine. qui jouait avec le manche d'une ombrelle en soie fauve, ciselé dans une corne de rhinocéros.

Rose-Désirée en était là de son examen, dont le résultat l'irritait, quand Jeanne, se retournant tout à coup, lui montra son visage éclatant de jeunesse, qu'embellissait encore le doux rayonnement du bonheur.

Les deux femmes se reconnurent.

Rose salua d'un air contraint; ses lèvres minces se plissèrent, et sa pupille s'allongea obliquement comme celle des chats.

Jeanne n'avait pas oublié la malveillance dure que lui avait témoignée la fille du notaire, lors de son premier voyage. Mais elle était comme ce roi de France

qui ne voulait pas venger les injures du dauphin, et son accueil promit l'oubli. C'est tout ce que Rose-Désirée, si elle se rendait justice à elle-même, pouvait souhaiter de meilleur.

On partit.

Jeanne avait fait asseoir le notaire à côté d'elle, et son mari en face. Jacqueline s'était hissée à côté du cocher. On prit, au sortir d'Avranches, la route qui longe les *prés-salés* et la grève morne du mont Saint-Michel.

C'était la route de la Rosière.

Jeanne releva sur son mari un regard ému, tout plein de questions qu'elle semblait ne pas oser faire. Le fouet du cocher donnait des ailes à la Percheronne. L'équipage volait. On arriva bientôt à la grille du cottage.

— C'est donc ici que vous vouliez m'amener passer nos petites vacances? demanda Jeanne à M. de Verteins.

— Je l'aurais souhaité, chère enfant; mais M. Gravis, qui connaît les lois mieux que vous et moi, vous dira que, quand on a un bon locataire, — et même un mauvais, — il n'est pas possible de lui reprendre sa maison, — fût-ce pour un jour, — avant l'expiration du bail. Seulement, comme je connais votre piété filiale, comme je sais que vous avez fait un culte de votre affection persistante pour ceux qui ne sont plus, j'ai voulu que votre première halte, dans le voyage de la vie que nous allons faire ensemble, fût un pèlerinage auprès d'eux.

— Que vous êtes bon! dit Jeanne à demi-voix... Et que je t'aime! ajouta-t-elle plus bas, en lui serrant la main.

La voiture s'était arrêtée.

Comme à la première apparition de Mlle Derville, le capitaine était à la grille qui borde la route, un peu vieilli peut-être, mais toujours empressé, toujours galant.

Il souhaita en fort bons termes la bienvenue aux nouveaux époux, et tout le monde entra dans le jardin.

Jeanne prit le bras de M. de Verteins.

— Bien que ce ne soit qu'en passant et pour une heure, si vous saviez, lui dit-elle, comme je suis heureuse de vous recevoir chez moi !

— Puissé-je avoir mon tour !

— Qu'importe ! reprit-elle en s'appuyant sur lui avec un abandon d'une câlinerie charmante, ce qui est à l'un n'est-il pas à l'autre, quand on s'aime ?...

— Vous n'avez jamais rien dit de plus vrai que cette parole-là.

— Mon ami, continua la jeune femme, avant de vous montrer le petit domaine où nous vivrons l'un près de l'autre, quand l'heure du repos sera venue, permettez-moi de monter là-haut, du côté de l'église.

— C'est pour y aller avec vous que je vous ai amenée ici.

Ils avaient pris le sentier derrière la maison, et déjà ils allaient franchir la barrière du petit verger, lorsque le capitaine, qui venait de butiner dans le jardin, accourut vers eux, et, sans rien dire, remit à Jeanne un gros bouquet de roses.

— Merci, dit-elle ; vous aussi, vous m'avez comprise !

Ils s'en allèrent, à pas lents, vers le champ de repos

suprême. Elle marchait devant, il suivait à quelque distance; ni l'un ni l'autre ne parlaient.

Jeanne retrouva les deux tombes, au pied desquelles, trois ans plus tôt, brisée de douleur, dans l'amertume d'un abandon immérité, livrée à toutes les angoisses, fuyant le passé, redoutant l'avenir, elle était venue s'agenouiller et prier.

Elle y revenait maintenant, après avoir gagné la bataille de la vie.

Seule, grâce à son énergie, à son courage et à sa constance, elle avait fait son chemin sans faillir, et conquis sa position sans rien perdre du respect d'elle-même, ni de l'estime des autres. Elle pouvait bien ne pas être encore au bout de ses épreuves; mais appuyée au bras de l'homme qu'elle aimait, soutenue par lui, que pouvait-elle craindre? Rien, en vérité. Aussi, au milieu même des effusions de cette tendresse douloureuse, pleine d'immortels regrets, qu'elle ressentait pour ses chers trépassés, une sérénité douce se glissait à son insu dans son âme.

Au moment où peut-être elle allait à son tour devenir la source d'une famille nouvelle, elle songeait que la mort n'est pas une éternelle séparation, que l'on se retrouve par delà ses limites sombres, et que ce n'est pas *Adieu!* mais *Au revoir!* que les lèvres aimantes doivent dire à ceux qui s'en vont. A ces deux êtres si chers, qui dormaient l'un près de l'autre, unis dans la mort comme dans la vie, après avoir été heureux en s'aimant, elle demandait la permission d'être heureuse à son tour, près de celui que, sans doute, ils auraient choisi pour elle.

Elle pria un moment à voix basse, mais avec cet

élan de ferveur qui porte une âme jusqu'au ciel, puis elle répandit les roses sur les deux tombes, et revint à son mari, qui se tenait à quelque distance.

— A présent, lui dit-elle en se jetant sur sa poitrine, je suis toute à toi... Emmène-moi où tu voudras, je te suivrai sans savoir... dans cette vie et dans l'autre.

M. de Verteins essuya une larme qui roulait sur son mâle visage.

Une demi-heure plus tard, la voiture du notaire, toujours galamment traînée par la *Grise*, faisait son entrée solennelle dans la cour d'honneur d'un joli château, où se trouvait réunie toute la population dont Gravis avait, de longue main, préparé l'enthousiasme.

Rien n'y manquait, ni les détonations de l'artillerie locale, représentée par trois fusils; ni le bouquet monstre, orné de faveurs symboliques; ni le discours traditionnel, rédigé par le magister du village, et récité par une jeune fille en robe blanche. On eût pu se croire encore aux plus beaux jours du bon vieux temps.

— Que veut dire tout ceci? demanda Jeanne à M. de Verteins. Je ne comprends plus rien à ce qui m'arrive; il me semble, depuis deux jours, que je suis devenue un personnage de conte de fées.

— Qu'importe? si le conte te plaît, il est bien aisé d'en faire une réalité.

— Mais où suis-je donc?

— Chez moi... non, chez nous, chère enfant.

— Comment! ce château est à nous?

— Sans doute. Je l'ai fait acheter pour y passer notre lune de miel...

— Mais... tu n'es donc pas pauvre?

— Pas absolument...

— Alors, monsieur, vous m'avez trompée! fit-elle avec un accent de doux reproche.

— Ce sera la seule fois.

— Expliquez-moi, du moins, pourquoi tout ce mystère...

— Jeanne, ma chère Jeanne, vous sentez-vous capable d'un peu d'indulgence?

— De beaucoup... surtout si vous n'en avez pas besoin!

— Eh bien, sachez-le donc! Je voulais être aimé pour moi-même... un beau rêve, n'est-ce pas, ma chère âme?... Dans une vie déjà longue, hélas! j'ai vu tant de fois l'intérêt pris comme règle unique des actions humaines, que j'en ai conçu pour mes semblables une sorte de dégoût qui m'a conduit vite à la misanthropie. Je me serais cru le plus malheureux des hommes si j'avais pu soupçonner un aussi misérable mobile dans la personne qui aurait consenti à devenir ma femme...

J'ai donc laissé croire autour de moi que j'avais englouti dans mes voyages le reste d'un patrimoine ébréché par des folies de jeunesse; j'ai dit, et tout le monde a cru, que j'étais maintenant obligé de travailler pour vivre... A partir de ce jour, j'ai vu singulièrement décroître les empressements dont j'avais été l'objet jusque-là. Ma tendresse pour les hommes... et même pour les femmes ne s'en accrut point. Cependant, j'arrivais à la seconde jeunesse. C'est le moment où s'envolent nos dernières illusions. Je dis adieu à toute espérance de bonheur et résolus de vivre seul.

Je vous vis, Jeanne, et je sentis s'évanouir mes résolutions... Être aimé de vous... être aimé pour moi ! ce fut un désir qui s'empara de tout mon être avec une violence insensée. Mes émotions, que je parvins à vous cacher, ne sauraient se comparer qu'à celles du joueur qui met toutes ses chances sur une seule carte... Je voulais, avec vous, tout gagner ou tout perdre...

Il me semblait que si j'avais le bonheur de vous faire accepter l'affection d'un homme pauvre, de vous amener à partager sa vie de travail et de privations, les quelques avantages que je dois au hasard m'aideraient peut-être à payer la dette de ma reconnaissance, et à réparer les torts d'une destinée si longtemps cruelle envers vous.

Maintenant tu sais tout, ma Jeanne adorée... Dis-moi si je suis pardonné !

— On pardonne aux coupables... et vous êtes le meilleur des hommes... C'est moi, maintenant, qui me demande si le cœur aimant d'une femme, et toute sa vie dévouée à la vôtre pourront suffire à vous remercier de ce que vous avez fait pour moi.

Les explosions de la mousqueterie et les cris répétés par un chœur formidable de *Vive Madame la marquise !!!*... empêchèrent Jeanne d'entendre la réponse de son mari; mais il lui serra si tendrement la main qu'à la rigueur le geste pouvait suppléer aux paroles.

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

87
28435

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT FILS ET Cie
RUE DES POITEVINS, 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT FILS ET Cie
RUE DES POITEVINS, 6.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BI